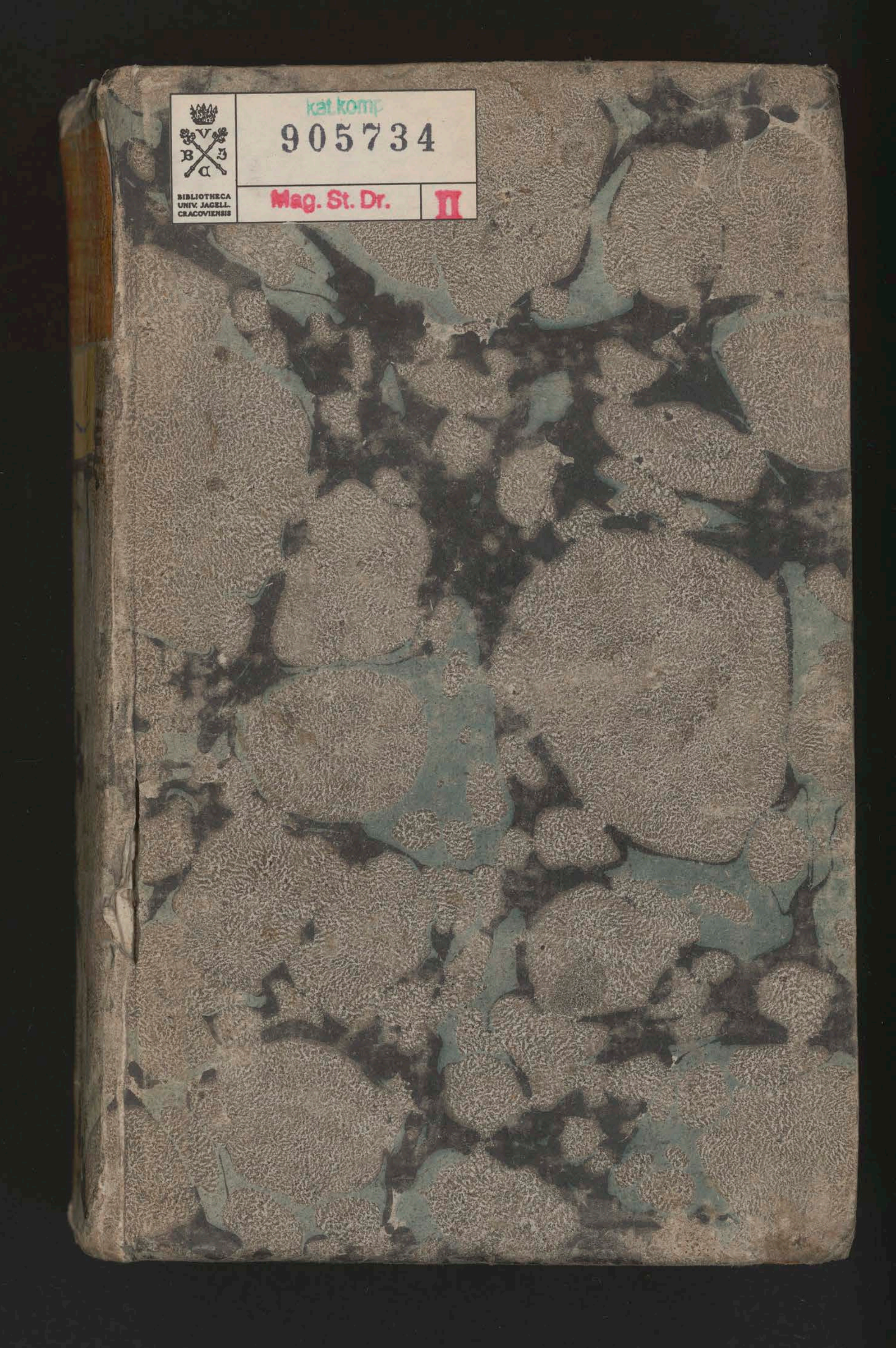


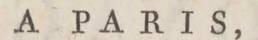
kat.komp
905734
BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C

Abl. Sanger 1634
1-2

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.



A PARIS,

Chez { GUILLAUME, rue du Bacq, nº. 940;
GIDE, Place Saint-Sulpice;
BERTHE, graveur, rue des Noyers, nº. 46.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

SUR

LE VAISSEAU DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE

L'ENDEAVOUR,

Par Sidney PARKINSON, dessinateur attaché à M. Banks ;

*PRÉCÉDÉ d'un discours en forme d'introduction sur les principaux navigateurs anglais et français qui ont précédé l'*Endeavour :

SUIVI d'un abrégé des deux derniers voyages du capitaine Cook, avec les planches de l'auteur ;

Ouvrage traduit de l'Anglais.

PAR le C. HENRI.

TOME PREMIER.



A PARIS,

De l'Imprimerie de GUILLAUME, rue du Bacq, N°. 940.

AN CINQUIÈME-1797.



PRÉFACE.

DU TRADUCTEUR.

Les découvertes que plusieurs navigateurs célèbres ont faites dans l'hémisphère austral, offrent trop d'importance et d'intérêt pour en négliger la moindre particularité. La philosophie, la morale, les arts et les sciences, réclament tout ce qui peut agrandir le cercle des connoissances humaines et les fixer. C'est sous ces différens points de vue que nous avons envisagé la relation de Parkinson, dont nous présentons au public la première traduction. Les recherches de l'auteur sur l'histoire naturelle, sur les langues des peuples qu'il a visités, son exactitude et l'ingénuité de ses récits, ont procuré, tant en Angleterre que dans plusieurs autres parties de l'Europe, le succès le plus flatteur à son ouvrage.

Sidney Parkinson étoit fils d'un brasseur d'Edimbourg. Son père, peu favorisé de la fortune, le mit d'abord en ap-

prentissage chez un drapier; mais le jeune homme, aimant avec passion le dessin, en faisoit principalement son étude. C'étoit sur-tout les objets d'histoire naturelle, tels que les fleurs et les fruits, qui occupoient ses crayons. Bientôt il acquit une telle habileté en ce genre, qu'il attira l'attention des botanistes et des connoisseurs les plus savans. Il vint à Londres, à-peu-près dans le tems où M. Banks faisoit ses préparatifs pour accompagner le capitaine Cook à la mer du sud; et il lui fut présenté par le docteur Fothergill son protecteur. Les talens du jeune Sidney, sa modestie, sa candeur, son heureux caractère, engagèrent M. Banks à se l'attacher en qualité de dessinateur. Il entreprit donc ce pénible voyage; mais il n'en revint point. Les dissenteries qui avoient enlevé plusieurs personnes de l'équipage à Batavia, se renouvelèrent avec violence quelques jours après que l'*Endeavour* eut quitté ce port, et l'infortuné Parkinson y succomba.

On sera peut-être surpris que le rédacteur du premier voyage du capitaine Cook, au lieu de payer un juste tribut d'éloges à la mémoire d'un artiste intéressant, se soit contenté d'annoncer simplement sa mort; mais l'étonnement cessera quand on aura appris qu'au moment même où M. Hawkesworth étoit occupé de sa rédaction, il s'élevoit une contestation entre les héritiers de Sidney Parkinson et M. Banks. Il est inutile d'entrer ici dans tous les détails de cette affaire; nous dirons seulement que Stanfield Parkinson, frère aîné du dessinateur, voulant retirer des mains de M. Banks, les manuscrits, les dessins de Sidney, et les autres objets qu'il prétendoit lui avoir appartenus, eut recours au docteur Fothergill, en qualité d'ami commun, pour terminer à l'amiable cette contestation. Le docteur y consentit, et par son entremise, il fut convenu que M. Banks paieroit aux héritiers de Parkinson, et à titre de gratification, pour la bonne conduite et les travaux impor-

tans du jeune homme, une somme de cinq cents livres (sterling), au lieu de celle de cent cinquante qui lui restoit due sur ses appointemens.

Cette convention eut son effet; mais Stanfield Parkinson, après avoir touché la somme, fit de nouvelles démarches pour obtenir la lecture des papiers de son frère; et M. Banks lui accorda sa demande, quoiqu'avec répugnance. Le docteur Fothergill remit donc entre les mains de Stanfield tous les papiers qu'il avoit demandés. Celui-ci, sans perdre de tems, livra à l'impression la relation de son frère, dont il avoit aussi conservé plusieurs dessins, qu'il fit graver, pour les y joindre.

Le docteur Fothergill, tout en blâmant la conduite de Stanfield Parkinson, rend justice à l'ouvrage de Sidney. Il convient même que la partie d'histoire naturelle, dont il s'étoit occupé, devoit trouver une place honorable dans la relation du capitaine Cook; c'est donc un motif de plus pour publier aujourd'hui ce journal.

Peut-être aussi craignoit-on la franchise et l'impartialité qui dirigeoient son auteur. Il condamne souvent, quoiqu'avec modération, les mesures violentes et promptes qu'on employoit pour réprimer les excès, peut-être pardonnables, des habitans de plusieurs îles de la mer du sud.

La relation de Sidney Parkinson étoit connue de plusieurs personnes de l'équipage. Son frère en cite une, qui déclare que ce journal étoit regardé comme le meilleur qu'on eût tenu sur l'*Endeavour*, principalement en raison de l'exactitude avec laquelle Parkinson y faisoit la description des nouvelles îles qu'on avoit découvertes, et celle des habitans, ainsi que de leurs coutumes et de leur langage. L'application de l'auteur étoit extrême; souvent, quand il avoit employé tout le jour à dessiner, il passoit la nuit à rédiger ses observations.

Parkinson paroît avoir mis le plus grand soin à recueillir les vocabulaires qu'on trouvera dans cette traduction. Ils

sont classés par ordre de matières, et plus étendus que ceux des différens voyages du capitaine Cook. Ils sont aussi plus multipliés, et nous garantissons l'exactitude avec laquelle on les a copiés.

Cet ouvrage eût été privé de son plus bel ornement, si l'on eût négligé d'y joindre quelques-uns des dessins de son auteur. La vérité qui dictoit les récits de Parkinson, conduisoit aussi ses crayons; et c'est dans ce cas-ci, sur-tout, qu'elle est précieuse. M. Hodges, malgré son talent, ne l'avoit pas autant en vue. Voici ce que Forster dit de ce dernier artiste : « On a critiqué avec raison les planches » qui ornent la relation du premier voyage du capitaine Cook, parce qu'elles » offrent à l'œil les formes agréables des » figures et des draperies antiques, et » non pas les Indiens qu'on veut connoître. Les amateurs trouveront dans » plus d'une gravure de M. Hodges, les » contours et les traits grecs qui n'ont » jamais existé dans la mer du sud : ils » admireront des robes flottantes qui en-

» veloppent avec grâce toute la tête et » le corps, sur une île où les femmes » couvrent rarement leurs épaules et » leur sein ». Parkinson a soigneusement évité ces défauts que le talent même ne peut faire excuser; ses dessins, comme on pourra le vérifier, sont en tout conformes aux descriptions que le capitaine Cook, et lui-même, donnent des peuples qu'ils veulent faire connoître, ainsi que de leurs habitations. Les éditeurs Français n'ont, de leur côté, rien épargné pour conserver à la traduction les avantages de l'original; et ils en ont confié les planches à l'un de nos plus habiles graveurs.

On eût, en quelque sorte, laissé cet ouvrage incomplet, en n'y joignant pas un extrait des découvertes des principaux navigateurs Anglais et Français, dans la mer du sud, ainsi qu'un abrégé des deux voyages suivans du capitaine Cook. On en trouve un très-intéressant et dégagé de ces détails nautiques, souvent si fastidieux, à la fin de l'édition

anglaise de 1784; nous l'avons exactement traduit, en y ajoutant toutefois quelques notes tirées des morceaux les plus piquans de la relation de Forster, lors du second voyage du capitaine Cook avec les deux vaisseaux l'*Aventure* et la *Résolution* : et nous terminerons cette collection, par une notice sur l'expédition de l'infortuné Lapérouse.

INTRODUCTION.

La mer pacifique, ou du sud, a été long-tems peu connue: les Espagnols seuls la traversoient pour aller du Mexique aux Philippines, mais sans s'arrêter dans aucune île. Depuis 1760, les Anglais et les Français y ont fait de fréquens voyages. Les navigateurs les plus célèbres, qui précédèrent le capitaine Cook dans cette route difficile, sont le commodore Byron, le capitaine Wallis, le capitaine Carteret, et M. de Bougainville. Nous allons extraire du récit de ces différens voyageurs, ce que nous y trouverons de plus important et de plus propre à se lier à la relation de Sydney Parkinson.

Voyage du commodore Byron.

Le commodore Byron partit de Plimouth le 3 juillet 1764, sur le vaisseau de Sa Majesté *le Dauphin*, et marcha de conserve avec la frégate *la Tamar*, qui avoit été mise aussi sous son commandement. Il toucha à l'île de Madère, à celle de S. Jago, et fit jeter l'ancre le 3 septembre, dans la grande rade de Rio-Janeiro, qu'il quitta le 16 octobre.

Le 13 novembre, par 43 d 46 m de latitude sud, et 60 d 5 m de longitude ouest, les deux bâtimens éprouvèrent un affreux coup de vent. Il fut précédé d'un bruit extraordinaire et subit, semblable au mugissement des flots agités, et de la fuite rapide de plusieurs centaines d'oiseaux, qui poussoient en même tems des cris aigus. Cet ouragan dura plus de vingt minutes, et se calma par degrés. La mer, pendant cet intervalle, fut soulevée en de fortes lames qui menaçoient à chaque instant les deux vaisseaux. Le commodore observe que si ce coup de vent, le plus terrible et le plus imprévu qu'il ait jamais ressenti, fût arrivé de nuit, sa perte étoit certaine.

Le commodore Byron arriva le 21 novembre au port Desiré, sur la côte orientale de la Patagonie. On y trouva des tigres, des chats-tigres, des guanaques et des lièvres très-gros, des canards et des oiseaux de différentes espèces, parmi lesquelles on en vit un remarquable; sa tête seroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée, étoit un peu moins touffue: un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur

le dos, son plumage est d'un noir de jais, et non moins brillant que ce minéral; ses jambes sont remarquables par leur grosseur et leur force; mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle: cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

On trouve aussi, lorsque la mer est basse, une grande quantité d'excellentes moules, sur le rivage; mais le bois est très-rare, et l'eau peu bonne, sur cette côte.

Les deux vaisseaux quittèrent cette baie le 5 décembre, et cherchèrent vainement l'île Pepys. Le 20, ils arrivèrent à l'entrée du détroit de Magellan. En prenant terre, le commodore apperçut environ cinq cents hommes, dont quelques-uns étoient à pied, et la plus grande partie à cheval, qui s'avançoient vers lui. Ils se conduisirent honnêtement et reçurent avec joie des verroteries et quelques rubans. Le commodore pria le chef de s'approcher seul: c'étoit un homme d'une taille gigantesque, et qui sembloit réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage lui couvroit les épaules: il avoit le corps peint de la manière la plus hideuse; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, et l'autre d'un cercle blanc: le reste du visage

étoit bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Sa taille paroissoit être de près de sept pieds. La staturede tous les autres hommes étoit égale à la sienne. Celle des femmes sembloit aussi haute en proportion. Tous avoient de belles dents, unies, bien rangées, et blanches comme de l'ivoire. La plupart étoient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans. Quelques-uns portoient des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois, qui leur servoit d'éperon. Ces Indiens ont de très-petits chevaux et en fort mauvais état, mais très-légers à la course : leurs brides sont des courroies de cuir, avec un petit bâton pour servir de mors. Leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont les paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval sans étriers, comme les hommes, et tous alloient au galop, quoique la terre fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.

Poursuivant sa route par le même détroit, le commodore Byron mouilla à la pointe Sandy, qu'il trouva bien boisée, et qui lui fournit de très-bonne eau. Au-delà de cette pointe on apperçoit de belles plaines, dont le sol doit être riche, et est couvert d'une grande quantité de

fleurs. On y vit beaucoup de plantes, et surtout des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, paroissoient plusieurs centaines d'oiseaux auxquels on donna le nom d'oies peintes, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Les habitans avoient probablement abandonné leurs cabanes, dans lesquelles on trouva des feux à peine éteints. L'air vif qu'on respire sur cette pointe, donna beaucoup d'appétit aux équipages; en conséquence, on jeta la seine et on prit un grand nombre de gros surmulets. Quelques personnes furent à la chasse et tuèrent des oies, des sarcelles, des bécassines, et des oiseaux d'un très-bon goût.

Le 27, on mouilla au port Famine. Le bois y étoit si abondant qu'il eût été facile d'en fournir mille voiles. Toute l'armée navale d'Angleterre eût pu s'y procurer les meilleurs mâts du monde. Les arbres, malgré la rigueur du climat, étoient embellis par la présence de superbes perroquets, et d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il y avoit aussi des canards et des oies. Le poisson étoit fort abondant, et pendant toute cette relâche, on en servit aux deux équipages. Trois lavandiers, s'étant un jour endormis dans une petite tente

placée près d'une source sur le rivage, furent réveillés tout-à-coup par les rugissemens des bêtes féroces. Ces trois hommes se levèrent tout tremblans, et allumèrent un grand feu. Cet expédient empêcha ces terribles animaux de pénétrer dans la tente, autour de laquelle ils rodèrent pendant tout la nuit, et en poussant d'épouvantables hurlemens; mais le jour vint enfin terminer les alarmes de ces pauvres matelots.

Si la rigueur des hivers ne s'y opposoit pas, la culture pourroit rendre le sol des environs du port Famine, un des meilleurs du monde.

Le commodore Byron appareilla de ce port le 5 janvier 1765, et le 15 il mouilla dans un autre, qu'en l'honneur du comte d'Egmont, premier lord de l'amirauté, il nomma le *Port Egmont*. Toute l'armée navale d'Angleterre y eût été à l'ancre et à l'abri de tous les vents. Les oies, les canards, les sarcelles et d'autres oiseaux, s'y trouvoient en si grande quantité, que chaque matelot étoit las d'en manger. Entr'autres rafraîchissemens efficaces contre le scorbut, il y avoit en abondance du céleri et de l'oseille sauvage, ainsi que des coquillages de toute espèce. Les loups marins, les pinguins, les lions de mer, sont très-nombreux; ces der-

niers étoient d'une grosseur énorme. On vit aussi une espèce de loup, ou plutôt de gros renard, d'une étonnante férocité.

Le commodore prit possession, pour sa majesté britannique, du port Egmont et des îles voisines, qu'il nomma *les Isles Falkand.*

Le 27, il quitta ce port, et rentra le 6 février suivant dans le Port Desiré. Le nombre des baleines fut si grand sur toute sa route, et elles étoient d'une grosseur si énorme, que la navigation en fut extrêmement dangereuse.

Les deux bâtimens sortirent, le 14, du port Desiré, et, le 17, ils entrèrent une seconde fois dans le détroit de Magellan, afin de pénétrer par là dans l'océan pacifique; mais ce ne fut qu'au 9 avril qu'ils purent quitter la côte occidentale de ce détroit. Le commodore Byron attribue les innombrables difficultés, et les affreux dangers qu'il essuya dans ce passage, à la saison dans laquelle il l'effectua, aux approches de l'équinoxe; mais il pense que dans un tems plus convenable, comme au mois de décembre, une flotte entière le traverseroit facilement.

Pendant cette traversée, on apperçut un vaisseau français, avec un nombreux équipage, et le commodore apprit, à son retour en

Angleterre, que c'étoit l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville.

Le 1er. mars, à l'entrée du canal de S. Jérôme, deux ou trois pirogues s'approchèrent; elles étoient d'écorce d'arbre et très-mal faites. Le nombre de ceux qui les montoient ne passoit pas sept personnes, quatre hommes, deux femmes et un enfant. Jamais on ne vit de créatures plus misérables.

Le commodore envoya, le 12, un canot faire une reconnoissance sur la côte, près du cap Upright. Ce canot revint le 14, et ceux qui furent chargé de l'expédition annoncèrent qu'ils avoient vu quelques naturels; que ceux-ci leur avoient donné un chien, et qu'une femme avoit offert un enfant qu'elle allaitoit.

Quoiqu'on fût alors au milieu de mars, le froid étoit extrême. Les pauvres matelots se voyoient exposés à toute sa rigueur, à des orages continuels, aux brouillards et à la pluie; cependant ils étoient presque sans vêtement; mais le capitaine fit distribuer aux équipages, sans en excepter les officiers, deux balles d'un gros drap de laine, ce qui leur fut dans cette occasion d'une grande ressource.

Le 28 avril on jeta l'ancre à l'île de Masafuero. Le commodore, voyant que la côte étoit

remplie de rochers, et que des lames brisoient avec violence contre le rivage, ordonna à ceux qu'il chargea d'aller à terre, de prendre des corsets de liège, dont il s'étoit pourvu, afin de s'en servir en de pareilles occasions. Mais ses gens coururent encore un autre danger. Dès qu'ils furent dans l'eau, d'énormes goulus de mer s'approchèrent pour les dévorer; ils eurent cependant le bonheur de les éviter.

L'île de Masafuero est très-elevée, et presqu'entièrement couverte de bois. On y trouve des chèvres qui ont le goût de la meilleure vénaison. La côte abonde en très-gros poissons, tous excellens dans leur espèce.

Le 30, on leva l'ancre et on marcha au nord jusqu'au 2 mai, que le commodore fit porter à l'ouest, dans le dessein de reconnoître, s'il étoit possible, la terre de Davis. Mais, au bout de huit jours, ne voyant aucune apparence de rencontrer cette île, il se détermina à gouverner nord-ouest, pour gagner les vents alisés, et marcher ensuite à l'ouest, à l'effet d'y chercher les îles Salomon, s'il est vrai qu'elles existent, ou faire de nouvelles découvertes.

Il continua donc sa route, et vit plusieurs indices de l'approche d'une terre. Le 26 mai,

deux gros oiseaux voltigèrent autour du vaisseau. Ils avoient, sur un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs aîles étoient très-étendues, et leur queue étoit garnie de longues plumes; ils avoient le vol pesant, ce qui donna lieu de croire qu'ils étoient d'une espèce qui ne s'écarte pas bien loin des côtes. Ces signes n'étoient pas vains; mais ce ne fut que le 7 juin, par 14 d 5 m de latitude sud, et 144 d 58 m de longitude ouest, qu'on découvrit une petite île basse, et bientôt après une autre, plus grande que la première.

Le commodore gouverna sur la petite île, dont la perspective étoit très-riante. Tout autour règne une plage d'un beau sable blanc. L'intérieur est planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches, forment, sans arbrisseaux, les plus délicieux bosquets qu'on puisse imaginer. Cette île paroissoit avoir près de cinq lieues de circuit; elle étoit habitée. Plusieurs Indiens s'avancèrent sur la grève, armés de très-longues piques. Ils allumèrent des feux, qui sans doute étoient des signaux, car à l'instant on en vit briller plusieurs sur l'autre île, qui étoit au vent des vaisseaux; on en conclut qu'elle avoit aussi des habitans.

Cette perspective ne laissa toutefois que des

regrets, car il ne fut pas possible de trouver un bon mouillage. Le scorbut alors exerçoit ses ravages sur les deux bâtimens. Ceux qui en étoient attaqués regardoient avec douleur cette terre, qui sembloit leur offrir un prompt remède à leurs maux, et sur laquelle il étoit impossible de descendre.

Tandis que les deux bâtimens prolongeoient les côtes de cette île, les naturels firent beaucoup de menaces. Ces Indiens, d'une couleur bronzée, sont bien proportionnés, et paroissoient joindre la vigueur à l'agilité : le commodore Byron remarque qu'il n'a jamais vu d'hommes si légers à la course. La situation naturelle de ces îles, jointes aux dispositions malveillantes des habitans, et à l'état déplorable des équipages, leur fit donner le nom d'îles de *Disappointement*.

Le 9, on vit une autre terre : c'étoit une île longue, basse, avec une belle plage d'un sable blanc, bordé d'un rocher de corail. Dès que les Indiens apperçurent les deux vaisseaux, ils allumèrent aussi de grands feux. Leur conduite fut la même que celle des habitans des autres îles, et leurs armes étoient semblables. Ayant voulu faire échouer sur le rivage les canots des deux bâtimens, on fit feu sur eux, et on leur

tua trois hommes; l'un de ceux-ci étoit très-vigoureux. Quoique percé de plusieurs balles, il eut encore la force, avant de périr, de soulever une grosse pierre, et de la lancer sur ses ennemis. On prit à ces Indiens quelques pirogues fort bien faites, et d'un travail très-curieux, ainsi que leurs pagaies.

Après avoir cherché vainement un bon mouillage, les bateaux parvinrent, le 11, à prendre terre, et on put de la sorte se procurer des fruits. Les maisons des habitans étoient désertes; on en vit cependant quelques-uns dans l'éloignement. Les femmes parurent porter une natte pour vêtement; les hommes étoient nus. D'agréables bosquets de cocotiers entouroient toutes les maisons. On prit une grande quantité de noix de cocos, et de plantes anti-scorbutiques, dont l'île est couverte. Ces rafraîchissemens furent d'un si grand secours, que bientôt il n'y eut plus personne attaqué du scorbut.

On ne trouva dans cette île aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables : on y vit beaucoup de perroquets, et sur-tout des colombes d'une rare beauté, qui étoient extrêmement familières.

Le 12, les deux bâtimens coururent sur une

autre île, dont les habitans se présentèrent aussi en armes sur le rivage. Bientôt après on vit paroître un vieillard, suivi d'un jeune homme. La taille du premier étoit très-haute, et une barbe blanche lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il paroissoit avoir l'autorité d'un chef. D'une main, il tenoit un rameau vert, et de l'autre il pressoit sa barbe contre son sein. Ce chef, ou roi, fit un long discours, à la fin duquel il jeta son rameau vert aux étrangers, et ramassa quelques présens que ceux-ci avoient mis à ses pieds. Plusieurs de ces Indiens apportèrent des fruits, et d'autres de l'eau douce dans des coquilles de noix de cocos. Le principal objet qu'on se proposoit, en essayant de commercer avec eux, étoit d'en obtenir des perles : car on avoit vu un grand nombre d'écailles d'huîtres perlières sur la côte de cette île ; mais il ne fut pas possible de se faire entendre des habitans. Le commodore Byron donna à toutes ces îles, dont on venoit de faire la découverte, le nom d'*Isles du roi George*.

Le 13 juin, on vit une autre île qui parut agréable et très-peuplée. Des rochers et des lames terribles empêchèrent d'y descendre. Elle reçut le nom d'*Isle du prince de Galles*.

Le 21, on apperçut la terre du haut des

mâts. Elle se montroit sous l'apparence de trois îles, dont les côtes, bordées de rochers, laissoient voir différentes coupures. Ces îles sembloient plus fertiles et plus riches que celles qu'on venoit de visiter ; et elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en groupes le long du rivage. Le commodore fut forcé d'abandonner cette belle contrée, sans en prendre une connoissance plus exacte, à cause des brisans, qui, s'étendant au large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de périls, que la descente ne pouvoit procurer d'avantages. La difficulté de la navigation près de ces îles, leur valut le nom d'*Isles du Danger*.

Le 27, on rencontra une autre île, bien garnie de verdure et couverte de cocotiers. On y envoya les bateaux, qui abordèrent avec beaucoup de peine, et rapportèrent près de deux cents noix de cocos; ces fruits, dans la situation où étoient les équipages, parurent d'un prix inestimable. L'île sembloit n'avoir jamais été habitée. On y trouva des milliers d'oiseaux de mer, très-peu ombrageux, mais pas le moindre quadrupède. Le commodore la nomma l'*Isle du duc d'York*.

Le 2 juillet, le vol de quantité d'oiseaux

annonça l'approche d'une terre. On eut, le 3, aux premiers rayons du jour, la perspective d'une île basse, unie, couverte d'arbres, entre lesquels les cocotiers se faisoient remarquer aisément. Plus de soixante pirogues, propres et bien construites, ne tardèrent pas à s'avancer près des vaisseaux. Quelques Insulaires montèrent à bord, et plusieurs cherchèrent, mais vainement, à dérober ce qui frappa le plus leurs regards. Ils sont d'une taille avantageuse, bien pris et bien proportionnés dans tous leurs membres. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, et on y remarque un mélange étonnant d'enjoûment et d'intrépidité. Ils ont le teint bronzé, mais clair. Leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont noirs. Quelques-uns les portent noués derrière la tête en une grosse touffe; d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes; plusieurs n'ont que des moustaches; il y en a même qui ne laissent croître qu'un bouquet de barbe au bout du menton. Tous étoient nus, à l'exception de leurs ornemens qui sont de coquillages. Un de ces Indiens avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoit, sans doute, les trophées de ses exploits guerriers.

Plusieurs de ces Indiens étoient sans armes; d'autres en avoient de très-dangereuses : ils paroissoient fort nombreux.

On leur montra des noix de cocos, en faisant signe qu'on en manquoit; mais, loin de donner le moindre espoir d'en fournir, ils enlevoient toutes celles qui tomboient sous leur main.

Le commodore avoit envoyé les canots à la recherche d'un bon mouillage, mais ils n'en trouvèrent point. Il fut donc encore dans la nécessité de faire voile, sans pouvoir procurer à ses malades les rafraîchissemens dont ils avoient tant besoin. Les officiers, en l'honneur de leur commandant, voulurent que cette île portât le nom d'*Isle de Byron*.

Le 21, la provision de noix de cocos se trouva consommée, et le scorbut commença à faire de nouveaux progrès. La dissenterie ne tarda pas non plus à se manifester parmi les équipages, cette dernière maladie étoit causée par une chaleur excessive, et par la continuité des pluies.

Le 28, on vit un grand nombre d'oiseaux qui continuèrent jusqu'au 30 à voltiger autour des deux bâtimens. Le dernier jour, à deux heures après midi, on eut connoissance d'une terre : c'étoit enfin les îles des Larrons, après

lesquelles

lesquelles on soupiroit ardemment, et qu'on devoit regarder comme un séjour où l'on pourroit se procurer tous les rafraîchissemens dont on avoit un si pressant besoin. On éprouvoit des chaleurs suffoquantes. Le thermomètre qui montoit souvent à 88 d fut long-tems sans descendre au-dessous de 81 d. Cette navigation étoit assurément la plus brûlante, la plus longue et la plus dangereuse qu'on eût jamais faite.

Les îles qu'on venoit de découvrir, étoient celles de Saypan, de Tinian et d'Aiguigan. Le 21 on jeta l'ancre au sud-ouest de cette dernière. Le commodore fit dresser des tentes à terre pour les malades, qui étoient en grand nombre. Après cette opération, il entreprit, avec quelques officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces perspectives enchanteresses, ces prairies émaillées, ces nombreux troupeaux dont on trouve une description si intéressante dans le voyage de l'amiral Anson; mais, après une marche pénible à travers des bois épais et des brossailles, par une chaleur excessive, ils ne trouvèrent que des plaines entièrement couvertes de roseaux et de buissons.

On cherchoit sur-tout du bétail et des plan-

tes anti-scorbutiques; malheureusement on n'en trouva que peu. Les mouches, dont l'incommodité étoit extrême, concouroient avec la chaleur à gâter toutes les viandes.

L'île de Tinian abonde en cochons sauvages, très-gros et très-féroces, qui furent la plus grande ressource des équipages. Un nègre qui étoit à bord de la Tamar imagina une manière de les prendre au piège, qui eut le plus grand succès.

Pendant cette navigation, on ne perdit pas un seul homme sur chaque bâtiment; mais deux matelots moururent ici de la fièvre; plusieurs autres en furent attaqués après être guéris du scorbut. Le commodore attribue la première de ces maladies à l'air du climat.

Le poisson qu'on prend sur la côte de Tinian, est aussi beau que mal-sain, et il ne faut en manger qu'avec sobriété. L'île produit des limons, des oranges amères, des cocos, du fruit-pain et quelques autres fruits, du coton, de l'indigo en abondance, et seroit d'un grand revenu si elle étoit située aux Indes occidentales.

Le commodore Byron envoya la Tamar reconnoître l'île de Saypan, qui est plus considérable que Tinian, par son étendue, et qui, à cause de l'élévation de ses terres se montre sous

un aspect plus agréable. On y vit beaucoup de cochons sauvages et de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni d'oiseaux. De grands tas d'écailles d'huîtres perlières, amoncelées sur le bord du rivage, et plusieurs autres vestiges, firent juger qu'il n'y avoit pas long-tems qu'on étoit venu dans cette île.

Le lundi, 30 septembre, tous les malades étant parfaitement rétablis, le commodore appareilla de Tinian. De là il marcha à l'île de Pulo-Timoan, peuplée par des Malais qui furent très-insolens. De Timoan, il se rendit à Batavia, et revint par le cap de Bonne-Espérance, en Angleterre, où il arriva le 9 mai 1766, après une navigation d'un peu moins de deux ans.

Voyage du capitaine Wallis.

Le 22 août 1766, le capitaine Wallis sortit du canal de Plimouth, sur le vaisseau le *Dauphin*, et fit voile de conserve, avec le *Swallow* et *le prince Frédéric*. Après avoir touché à l'île de Madère, et mouillé au port Praya, les trois bâtimens arrivèrent à la côte des Patagons, à l'entrée du détroit de Magellan. Le capitaine Wallis fut reçu de la même manière que le commodore

Byron l'avoit été ; il donne aussi la même description de cette côte et de ses habitans. On en laissa monter huit à bord, et l'objet qui excita le plus leur surprise, fut un miroir, devant lequel ils faisoient mille tours, riant avec éclat, et se parlant les uns aux autres avec beaucoup de chaleur. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, le capitaine fit manœuvrer devant eux les soldats de marine ; à la première décharge de la mousqueterie, ces Américains furent frappés de terreur : mais, voyant bientôt que personne n'avoit été blessé, et que tout le monde étoit de bonne humeur, ils reprirent eux-mêmes leur premier enjoûment.

Ce ne fut que le 11 avril 1767, que le *Dauphin* et le *Swallow* purent quitter le détroit de Magellan, cette sauvage et inhabitable, région où, pendant quatre mois, ils furent sans cesse en danger de faire naufrage ; où, au milieu de l'été, le tems étoit nébuleux, froid et orageux ; où, presque partout, les vallées étoient sans verdure, les montagnes sans forêt; où la terre enfin qui se présente à la vue, ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

Arrivés à la sortie du détroit, le *Dau-*

phin perdit de vue le *Swallow*, et ne le retrouva plus depuis. Quant à la flute *le prince Frédéric*, le capitaine Wallis ne l'ayant pas jugée en état de continuer le voyage, il l'avoit renvoyée sur la fin de décembre aux îles Falkland.

Après avoir successivement découvert les îles suivantes, auxquelles le capitaine Wallis donna le nom d'île *d'Egmont, de Whitsunday* (de la Pentecôte), *de la Reine-Charlotte, de Glocester, de Cumberland, du Prince Guillaume Henry, d'Osnabruck*, le *Dauphin* arriva le 19 juin 1767, à l'île du Roi Georges III, appelée par les naturels *Otaïti*, nom sous lequel elle est maintenant connue : on fut jusqu'au 21 du même mois, sans trouver un bon mouillage, mais ce jour, on jeta l'ancre, par dix-sept brasses, sur un fond de sable fin.

De fréquentes escarmouches eurent lieu entre les Insulaires et les équipages du *Dauphin*, qui fut souvent très-embarrassé pour faire aiguade. On parvint cependant à la fin, tant par l'entremise d'un vieillard de l'île, que par la crainte qu'inspirèrent les armes à feu, à établir un commerce régulier, qui procura en abondance des cochons, de la volaille

et des fruits. Les matelots formèrent aussi des liaisons avec quelques jeunes femmes qui n'accordèrent leurs faveurs qu'après en avoir stipulé le prix. Quelle que fût sa modicité, les amans n'étoient pas toujours en état d'y fournir. En conséquence, ils se mirent à voler des clous et d'autres ferrures du vaisseau. Pour réprimer ce brigandage, le capitaine fut prié d'en punir plusieurs, et de prendre beaucoup de précautions afin de l'arrêter, ou le diminuer dans la suite. L'effet le plus défavorable qui en résulta, fut le renchérissement des denrées, que les naturels fournissoient auparavant à un prix modéré.

Le 11 juillet, une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux, vint à bord du vaisseau. Les habitans la traitoient avec beaucoup de respect. Elle montroit de l'assurance dans toutes ses actions, et parut sans défiance et sans crainte, même quand elle entra dans le bâtiment. Pendant tout le tems qu'elle y fut, elle se conduisit avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Le capitaine lui fit présent d'un grand manteau bleu, d'un miroir, et de plusieurs autres choses qu'elle reçut avec beaucoup de

plaisir. Le lendemain 12, il alla à terre, et la reine (car elle paroissoit en avoir l'autorité), vint au-devant de lui, suivie d'un nombreux cortège. Comme il étoit à peine convalescent d'une longue maladie, cette princesse donna ordre de le porter, ainsi que quelques officiers de sa suite. La multitude s'assembloit en foule sur son passage; mais la reine, d'un seul mouvement de sa main, et sans dire un mot, faisoit écarter le peuple. Elle présenta ses parens au capitaine, et, lui prenant la main, elle la leur donna à baiser. Sa maison embrassoit un espace de terrein, long de 327 pieds, et large de 42. Elle étoit formée d'un toît couvert de feuilles de palmiers, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toît en-dedans avoit trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison, au-dessous des bords du toît, en avoient douze, et étoient ouverts. Aussi-tôt que le capitaine et les siens furent assis, la reine appela quatre jeunes filles; elles les aida elle-même à ôter au capitaine, au premier lieutenant et au munitionnaire, leurs bas et leurs habits. Cette cérémonie ne se fit toutefois que pour ceux qui ne paroissoient pas se bien porter. Pendant qu'elle eut lieu, le chirurgien

qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta sa perruque. Toute l'assemblée alors demeura sans mouvement et dans le silence de l'étonnement ; mais les jeunes femmes reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, et les trois convalescens se trouvèrent fort bien de leurs soins. La reine fit venir ensuite des ballots d'étoffes, avec lesquelles elle habilla le capitaine et tous ceux de sa suite, à la mode du pays.

Le lendemain on envoya à cette princesse un présent de six haches, d'autant de faucilles, et de plusieurs autres choses. Le messager la trouva, donnant un festin à plus de mille personnes. Elle distribuoit elle-même les mets à ses hôtes rangés autour de sa maison. Quand cela fut fait, elle s'assit sur une espèce d'estrade, et deux femmes placées à ses côtés lui donnèrent à manger ; ces femmes lui présentoient les mets avec les doigts, et elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Cette liaison avec la reine, une fois bien établie, les provisions de toute espèce furent plus communes au marché.

Ces Indiens n'avoient pas la moindre idée qu'on pût échauffer l'eau. La reine étant

un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un de ceux de sa suite vit le chirurgien remplir la théïère, en tournant le robinet de la bouilloire qui étoit sur la table. Cet homme, ayant remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curiosité et beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet et reçut l'eau sur sa main : aussi-tôt il poussa des cris, et se mit à sauter à l'entour de la chambre, avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens, ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède, mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût soulagé.

La reine cependant continuoit toujours ses attentions ; le 21, elle revint au vaisseau et fit apporter plusieurs gros cochons, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Cette princesse ayant invité le capitaine à se rendre à terre avec elle, il la suivit accompagné de quelques officiers ; quand ils furent tous arrivés à sa maison, elle prit le chapeau du capitaine,

et y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs ; elle y joignit encore un autre présent plus précieux : c'étoit une tresse de ses propres cheveux. Les officiers de la suite du capitaine reçurent le même honneur, et le soir elle les reconduisit tous jusqu'à leur bateau.

Le canonnier chargé de l'approvisionnement du vaisseau, envoya, le 22 au matin, vingt cochons avec beaucoup de fruits; les entreponts en étoient alors pleins, ainsi que de volailles. On vouloit conserver les plus gros pour la provision en mer, mais on trouva qu'il n'étoit pas possible, sans beaucoup de difficulté, de faire manger autre chose que des fruits à ces animaux; cependant le capitaine Wallis apporta vivans, en Angleterre, un cochon mâle et une truie.

Le 24, il envoya à la reine deux coqs-dindes, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs, et environ seize sortes de semences potagères, une bêche, et enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux et autres

choses. On avoit eu soin de planter plusieurs sortes de légumes, qui avoient déjà levé heureusement; mais il n'en restoit plus rien, quand le capitaine Cook visita cette île.

La reine avoit fait inutilement beaucoup d'efforts, pour retenir le capitaine Wallis plus long-tems; elle eut même plusieurs fois recours aux larmes; néanmoins on démarra le 27 juillet à la pointe du jour. Le capitaine ayant envoyé à terre le grand bateau, afin de remplir d'eau les futailles vides, la reine voulut y entrer, pour revoir encore une fois un tel ami. L'officier cependant, qui avoit reçu ordre de n'amener personne, ne le lui permit pas. Cette princesse, voyant que ses prières étoient inutiles, fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ses Indiens; quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise et on en profita pour mettre à la voile. Dès que la reine s'apperçut qu'il falloit absolument rentrer dans sa pirogue, elle embrassa le capitaine et les officiers de la manière

la plus tendre, et versant beaucoup de pleurs. Toute sa suite témoigna également un grand chagrin de ce départ. Le *Dauphin*, bientôt après, ayant un calme plat, le capitaine envoya les bateaux en avant pour touer le vaisseau. Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près du bâtiment, et celle qui portoit la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent; quelques minutes ensuite, elle alla dans l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'il fût possible de la consoler. Le capitaine lui donna plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui être agréables ou utiles; elle les reçut en silence, et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, il s'éleva un vent frais; « nos amis les Taïtiens, dit le capitaine, nous firent leurs derniers adieux, avec tant de regret et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de larmes ». A midi, le mouillage d'où le *Dauphin* venoit de partir, lui restoit à douze milles de distance. Il est situé par 17 d 30 m de latitude sud, et 130 de longitude ouest; le capitaine Wallis lui donna le nom de *Havre de Port-Royal.*

Après avoir quitté l'île de George III, ou

d'Otaïti, *le Dauphin* rangea la côte de l'île du duc d'York, qui en est éloignée d'environ deux milles. Le 28, à la pointe du jour, on vit terre; c'étoit une île située par 17 d 28 m de latitude sud, et 151 d 4 m de longitude ouest. Le capitaine Wallis lui donna le nom d'île de *Charles Saunders*.

Le 30, on trouva une autre île, située par 16 d 46 m de latitude sud, et 154 d 13 m de longitude ouest. Elle fut nommée *Isle du lord Howe*. L'après-midi du même jour, on apperçut un groupe d'îles, qui reçut le nom d'*Isles de Scilly*. Leur gisement est par 16 d 28 m de latitude sud, et 155 d 30 m de longitude ouest.

Le capitaine Wallis continua à gouverner à l'ouest jusqu'à la pointe du jour du 13 août, où il découvrit deux îles en forme de pic. Il donna à la première, qui est presque circulaire par trois milles de diamètre, le nom d*Isle de Boscawen*, et celui d'*Isle de Keppel* à l'autre qui a trois milles et demi de long et deux de large. Le capitaine crut qu'il seroit plus facile d'approcher de cette dernière, mais il y avoit, à une distance considérable de la côte, des brisans qui ne permirent pas d'aborder, et toute la nuit se passa à louvoyer. Le lendemain 14, on envoya des bateaux à la recherche d'un

bon mouillage sur la côte de l'île de Boscawen. A leur retour, le capitaine reconnut qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à y prendre terre. Il se détermina donc à faire voile le plus promptement possible vers Tinian et Batavia, pour retourner en Europe par le cap de Bonne-Espérance. En conséquence, il passa l'île de Boscawen, sans la visiter : elle est ronde, élevée, abondante en bois, et très-peuplée; mais l'île de Keppel est beaucoup plus grande, et paroît meilleure : on y vit aussi des habitans. La première est située par 15 d 50 m de latitude sud, et par 175 d de longitude ouest ; la seconde, par 15 d 55 m de latitude sud, et 175 d 3 m de longitude ouest.

Le capitaine Wallis continua sa route, en marchant à l'ouest nord-ouest, jusqu'au matin du 16. Alors on vit terre au nord-est et on gouverna dessus. Le terrein, dans l'intérieur de la côte, paroissoit élevé, mais au bord de l'eau, il étoit bas et d'un aspect agréable. En voguant le long de cette côte, toute couverte de cocotiers, on apperçut quelques cabanes et de la fumée en plusieurs endroits. Les officiers donnèrent à cette île le nom du capitaine. L'île de *Wallis* est située par 13 d 18 m de latitude sud, et 177 d de longitude ouest. Plusieurs obstacles empêchèrent d'y descendre.

Le 29 du même mois, par 2 d 50 m de latitude nord, et 188d de longitude ouest, *le Dauphin* traversa un grand espace où l'eau étoit bouillante, et qui s'étendoit du nord-est au sud-ouest, aussi loin que l'œil pouvoit l'appercevoir de la grande hune. On jeta la sonde, mais sans trouver de fond, quoiqu'avec une ligne de plus de deux cents brasses.

Après une navigation peu intéressante, le capitaine Wallis arriva le 19 septembre, à l'île de Tinian; on s'y occupa du radoub du vaisseau; le malades y rétablirent leur santé; on y prit toutes sortes de rafraîchissemens, mais sur-tout du bœuf, du cochon, de la volaille, des papaies, des fruits à pain, des oranges et des limons. Cette relâche dura jusqu'au 16 octobre, où on leva l'ancre pour faire route à l'ouest, en tirant un peu vers le nord.

Le 23 du même mois, il s'éleva une tempête qui dura, avec plus ou moins de force, l'espace de six jours, et pendant laquelle le bâtiment souffrit considérablement. Dans cet intervalle, on perdit un des hommes de l'équipage qui, probablement tomba dans la mer.

Le 3 novembre, à trois heures après midi, on vit une petite pointe sabloneuse et basse,

que le capitaine appela l'*Isle Sandy*. A cinq heures on en apperçut une seconde qui fut nommée *Smalt-Key;* et bientôt après une troisième plus grande, qui reçut le nom de *Long-Island.* Le lendemain 4, on en découvrit une quatrième qu'on désigna sous le nom de *New-Island.* Ce furent-là les dernières découvertes du capitaine Wallis, qui le 30, fit jeter l'ancre dans la rade de Batavia, d'où il appareilla le 3 décembre suivant. Après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, il arriva le 19 juillet 1768, aux Dunes. Son voyage avoit duré 637 jours depuis son départ de la rade de Plimouth; mais il observe que, les découvertes ayant été l'objet de ce voyage, il passa toujours la nuit en panne, ne faisant voile que pendant le jour, afin que rien ne pût lui échapper, tant qu'il navigua dans des mers qui ne lui étoient pas parfaitement connues.

Notice du Voyage du capitaine CARTERET, *sur le* Swallow.

On a vu dans la notice du voyage précédent, la séparation du *Swallow* et du *Dauphin*. Voici quelle en fut la cause. Le *Swallow* étoit un vieux vaisseau de trente ans de service, nullement en état d'entreprendre une si longue navigation, et mal pourvu des choses les plus essentielles. Il marcha cependant de conserve avec le *Dauphin*, jusqu'au 10 avril 1767, où les deux bâtimens se trouvèrent à l'entrée occidentale du détroit de la grande mer du sud. Le capitaine Carteret s'étoit toujours tenu en avant, selon les directions qu'on lui avoit données. « Mais alors, dit-il, le *Dauphin* se trouvant presque à notre travers, » il envergua sa misaine, qui lui fit bientôt » gagner le pas; et sur les neuf heures du soir, » comme il ne nous montroit point de signaux » nous le perdîmes de vue. Nous avions une » jolie brise est, dont nous profitâmes le » mieux qu'il nous fut possible, pendant toute » la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, » nous voyions encore les huniers du *Dauphin*, au-dessus de l'horizon; mais à neuf

» heures, nous le perdîmes entièrement de
» vue ».

Cette séparation étoit d'autant plus malheureuse pour le capitaine Carteret, que pendant les neuf mois qu'il avoit navigué avec le capitaine Wallis, on n'avoit mis à bord du *Swallow* aucuns des objets nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens.

Un événement aussi fâcheux n'avoit causé cependant aucun découragement dans l'équipage. Mais le 12 du même mois d'avril, le capitaine entendit un grand tumulte sur le tillac; il y courut. Tous les matelots s'écrioient dans un transport de surprise et de joie, *le Dauphin, le Dauphin !* Malheureusement, quelques minutes après, on fut convaincu que ce que chacun prenoit pour un vaisseau, n'étoit rien autre que des trombes élevées en l'air par des coups de vent violens. Cette erreur déconcerta pendant quelques instans l'équipage; mais bientôt il reprit son courage et sa gaîté.

Le 14, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté beaucoup de difficultés et de périls, le *Swallow* gagna le travers du cap *Pillar*. Entre cinq et six, il découvrit le cap *Deseado*. A ce moment, le vent changea, et devint d'une violence extrême; la mer étoit

si prodigieusement grosse, que l'eau inondoit le tillac, et que le bâtiment couroit le plus grand risque de couler à fond; pour l'alléger, on défonça toutes les futailles, et il échappa aux dangers qui le menaçoient.

Du cap Pillar, situé à l'entrée ouest du détroit de Magellan, le capitaine Carteret passa à l'île de Masafuero; de là il marcha aux îles de la Reine Charlotte : le 2 juillet, il découvrit une île élevée, bien garnie d'arbres, et inhabitée, qu'il appela l'*Isle de Pitcairn*.

Les découvertes du capitaine Carteret sont d'une foible importance; elles ne se rapportent que peu ou point à la relation de Parkinson; et nous allons, en grande partie, nous borner à leur nomenclature. Le 11 juillet, il reconnut une île qu'il appela *l'Isle de l'évêque d'Osnabrugh*, en l'honneur du second fils de S. M., mais qui est différente de celle à qui le capitaine Wallis donna le même nom. Il en est de même de quelques-unes des suivantes. Le *Swallow* rencontra le 12, deux îles qu'on appela les *Iles du duc de Glocester*.

Le 12 août suivant, après une navigation des plus fâcheuses, on découvrit terre, et la joie fut extrême. C'étoit un groupe d'îles; celle sur laquelle on descendit fut nommée

l'île d'Egmont. Le capitaine Carteret croît que c'est la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa cruz*; elle est habitée, bien boisée, et coupée de montagnes et de vallées. Le capitaine y perdit le maître du vaisseau, ainsi que trois matelots tués à coups de flèches par des Indiens. Tout le groupe reçut le nom des *îles de la Reine-Charlotte.*

En passant de l'île d'Egmont à la Nouvelle Bretagne, le capitaine Carteret reconnut plusieurs îles, qui d'après la dénomination qu'il leur donna, sont les îles de *Gower*, de *Simpson*, de *Carteret*, de *Sir Charles Hardy*, de *Winchelsea*, de *Wallis*, des *Noix de cocos* et de *Leigh.*

Ce navigateur découvrit ensuite un détroit qui partage en deux îles, la terre appelée *Nouvelle Bretagne.* Celle qu'il nomma *île du duc d'York*, gît dans un canal, que jusqu'alors on avoit pris pour une baie désignée sous le nom de *baie de Saint-George.* Les autres îles que le capitaine vit dans ces parages, sont celles de *Man*, de la *Nouvelle Irlande*, de *Sandwich*, de *la Nouvelle Hanovre*, de *Byron* et du *duc de Portland*: quelques-unes sont habitées.

Après avoir débouqué le canal de Saint-George, le capitaine Carteret marcha à Mindano. Il trouva sur sa route plusieurs îles, au nombre de vingt ou trente, qu'il nomma *îles de l'Amirauté* ; elles sont d'une étendue considérable, et l'une d'elles feroit seule un royaume. Il en apperçut, après, deux autres, auxquelles il donna le nom *d'îles de Durour*, et de *Matty* : il arriva ensuite à celles qu'il appela les *îles de Stephen*, aussi au nombre de deux. Bientôt il en fit trois autres; l'une d'elles étoit assez grande; elle eut le nom *d'île de Freewil* (*de bonne volonté*), à cause de l'empressement de l'un des naturels à venir à bord du *Swallow*; il voulut même y rester, et le capitaine y consentit, mais cet homme mourut quelque tems après aux Célèbes. Avant d'arriver à Mindano, le capitaine Carteret découvrit une petite île, et un peu plus loin deux autres peu séparées; l'une reçut le nom *d'île du courant*, et les deux, celui *d'îles de Saint-André*.

Le 27 octobre, le capitaine Carteret reconnut l'île de Mindano ; plusieurs de ses gens étant malades, il avoit grand besoin d'y prendre des rafraîchissemens; mais l'inhospitalité des naturels y mit obstacle, et le

Swallow fut obligé de prendre le large, pour gagner Batavia. Le bâtiment étoit en si mauvais état, qu'il marchoit mal et conséquemment faisoit peu de chemin. Les ravages du scorbut étoient universels; il n'y avoit pas un seul homme de l'équipage qui fût exempt de cette maladie. Les vents et les courans empêchoient d'avancer à l'ouest ou au sud, pour trouver un lieu de relâche. En cet état misérable, le *Swallow* fut encore attaqué par un pirate, qui survint à minuit, lorsque les ténèbres ne pouvoient manquer d'augmenter la confusion. Cet ennemi cependant fut justement puni de son attaque; on lui répondit si efficacement, que peu de tems après son bâtiment coula à fond, et tous ceux qui étoient à bord périrent. Il fut impossible de connoître de quel pays étoit ce vaisseau, ni comment il étoit équipé.

Le *Swallow* arriva, le 15 décembre, à la hauteur de Macassar. Le gouverneur hollandais le reçut fort mal; mais la conduite ferme du capitaine lui procura la permission de mouiller dans la baie de Bonthain. Il y prit une grande quantité de provisions fraîches qui rétablirent entièrement la santé de l'équipage. Cette relâche dura cinq mois, pendant

lesquels on s'occupa du radoub du vaisseau, Le 22 mai 1768, la saison de naviguer à l'ouest étant arrivée, le capitaine Carteret fit voile de cette place pour Batavia, où il mouilla le 3 juillet suivant. Le bâtiment, faisant eau de toutes parts, y fut encore réparé.

Le capitaine ayant perdu vingt quatre matelots depuis son départ d'Europe, en prit ici d'autres pour réparer cette perte. Il s'en trouvoit encore un nombre égal de malades, sur lesquels il en mourut sept, pendant le passage au cap de Bonne-Espérance, où l'on mouilla le 28 novembre. La santé de l'équipage força de s'y arrêter jusqu'au 6 janvier 1769.

Le 20 du même mois, après une agréable traversée, le *Swallow* arriva à l'île de Sainte-Hélène ; le 30, il tomba à l'île de l'Ascension, et le 20 mars il mouilla à Spithead. La joie de l'équipage fut générale ; ce voyage très-périlleux avoit duré trois ans et sept mois.

(Nous gardons pour la notice suivante, la rencontre par le *Swallow*, d'un vaisseau portant pavillon français).

Notice du Voyage de M. de BOUGAINVILLE, *sur la Frégate la Boudeuse.*

Monsieur de Bougainville fit voile de Nantes, le 5 novembre 1766, sur la frégate la *Boudeuse*, de vingt-six canons de douze. Il avoit ordre d'aller remettre aux Espagnols notre établissement des îles Malouines, ou Falkand. La flûte l'*Etoile* devoit l'y rejoindre, et lui apporter de nouvelles provisions. La *Boudeuse*, peu de tems après son départ de Nantes, ayant essuyé un coup de vent violent, fut forcée de relâcher à Brest pour y être réparée. Le 5 décembre, elle quitta ce port, ayant à bord un équipage composé de deux cent onze personnes, en y comprenant l'état-major et trois volontaires, au nombre desquels étoit M. le prince de Nassau-Sieghen.

M. de Bougainville entra, le 27 janvier 1767, dans la rivière de la Plata, sur la côte de Bresil, et le 31, il mouilla dans la baie de Montevideo. Le 28 février suivant, il quitta cette baie, avec deux frégates espagnoles et une tartane chargée de bestiaux; le 23 mars, il jeta l'ancre dans la grande baie des îles Falkland.

Le 1er. avril, il livra notre établissement

aux Espagnols; ils en prirent possession en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre et les vaisseaux saluèrent de vingt-un coups de canon, au lever et au coucher du soleil. M. de Bougainville ayant attendu vainement l'*Etoile*, pendant les mois de mars, avril et mai, quitta les îles Malouines, le 2 juin, pour se rendre à Rio Janeiro, point de réunion indiqué à M. de la Girandais, commandant de l'*Etoile*, dans le cas où il ne trouveroit pas la *Boudeuse* aux Malouines.

La jonction des deux bâtimens se fit effectivement à Rio-Janeiro. Le mauvais état de l'*Etoile* avoit retardé son départ de Rochefort jusqu'au mois de février. M. de Bougainville se trouvoit alors en état de continuer sa mission; quoique l'*Etoile*, en lui apportant pour treize mois de vivres, en salaison et boissons, eût à peine pour cinquante jours de pain et de légumes à lui remettre. Le défaut de ces denrées indispensables, le força de retourner en chercher dans la rivière de la Plata, attendu qu'il ne trouva à Rio-Janeiro, ni biscuit, ni bled, ni farine: ce retard empêcha donc les deux bâtimens de quitter la côte du Bresil avant le 14 novembre.

Le 2 décembre suivant, ils reconnurent le

cap des Vierges, sur la côte de Patagonie; et bientôt après, la Terre de Feu. Le 6, ils entrèrent dans le détroit de Magellan.

Le 8, après avoir mouillé dans la baie de Boucault, M. de Bougainville, accompagné de quelques officiers, alla à terre dans un canot. Le compte qu'il rend des Patagons, est à-peu-près le même que celui des navigateurs Anglais qui l'ont précédé. Voici ce qu'il en dit. « Ces hommes sont d'une belle taille; parmi » ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au- » dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni » au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces. » Les gens de l'*Etoile* en avoient vu dans le » précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce » qui m'a paru gigantesque en eux, c'est leur » énorme carrure, la grosseur de leur tête et » l'épaisseur de leurs membres. Ils sont ro- » bustes et bien nourris; leur figure n'est ni » dure, ni désagréable; leur visage est rond » et un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs » dents extrêmement blanches, mais un peu » larges. Ils portent de longs cheveux noirs, » attachés sur le sommet de la tête. Plusieurs » avoient des moustaches. Leur couleur est » bronzée, comme celle de tous les Améri- » cains, tant de ceux qui habitent la Zone

» torride, que de ceux qui naissent dans les
» Zones tempérées et glaciales. Quelques-uns
» avoient les joues peintes en rouge. Il nous
» a paru que leur langue étoit douce; et rien
» n'annonce en eux un caractère féroce ».

M. de Bougainville pense que ces peuples mènent la même vie que les Tartares; qu'ils errent dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfans, occupés à suivre le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes; et qu'ils ont encore cette autre ressemblance avec les Tartares, que, comme eux, ils pillent les caravanes des voyageurs. Il remarque, ainsi que le capitaine Wallis, que plusieurs prononcent des mots espagnols; mais que celui dont ils font un usage très-fréquent, et qui sonnoit comme *Chevow* aux oreilles des Anglais, eut le son de *Chaoua* pour les Français. Ceux-ci, en quittant les Patagons, ne manquèrent pas d'entonner ce même *Chaoua*, dont toute la côte retentit.

Après une navigation des plus dangereuses, les deux bâtimens doublèrent le cap Pillar, ou des Piliers, et sortirent enfin du détroit de Magellan, le 26 janvier 1768. Le tems,

quoiqu'on fût alors au milieu de l'été dans l'hémisphère austral, étoit tel, que les habitans de Paris, dit M. Bougainville, ne peuvent s'en former une juste idée, d'après même le plus terrible hyver qu'ils aient jamais éprouvé. Cependant les arbustes et les plantes étoient en fleurs; les arbres étaloient la plus brillante verdure; mais l'homme du meilleur tempérament ne résisteroit pas à ce terrible climat, dont, en général, les animaux s'éloignent, et qui n'est habité que par quelques naturels qui y traînent une vie languissante.

Les découvertes que fit ensuite M. de Bougainville, dans le grand océan pacifique, sont quatre îles, qu'il nomma *les quatre Facardins*, *l'île des Lanciers*, *l'île de la Harpe*; un groupe d'îles submergées, qu'il nomma *le dangereux Archipel*. Le 2 avril, il apperçut aussi un pic, qu'il appela du nom de son bâtiment, le pic de la *Boudeuse*, et le 6 il mouilla à l'île de Taïti.

Les insulaires vinrent en foule, sur leurs pirogues, autour des vaisseaux. Ils crioient tous *tayo*, qui veut dire ami, et demandoient des pendans d'oreilles et des clous; les femmes étoient venues comme les hommes. Il

y en avoit un grand nombre, qui pour l'agrément de la figure et la beauté du corps, ne l'eussent pas cédé aux plus belles Européennes. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont elles s'enveloppent ordinairement. Elles firent beaucoup d'agaceries aux équipages; les hommes indiquoient clairement la manière dont il falloit nouer connoissance avec elles. « Je le demande, dit M. Bougainville : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avoient point vu de femmes ? Malgré toutes nos précautions, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière, se placer à l'une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan ; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avoit la forme céleste. Matelots et soldats s'empressèrent pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité ».

Les soins du commandant parvinrent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; un seul Français (son cuisinier), trouva moyen de s'échapper. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avoit choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens, qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiroient les exclamations des Insulaires, qui examinoient en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avoient tiré, et firent approcher la fille, en pressant l'Européen de contenter les desirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain; il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier qui dit à son maître, que toutes ses réprimandes ne lui feroient jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir.

Dès que les deux vaisseaux furent amarrés, M. de Bougainville descendit à terre avec plusieurs officiers. Ces messieurs furent reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassoient point de les considérer; les plus hardis venoient les toucher; ils écartoient

même les vétemens de ces étrangers, pour vérifier s'ils étoient absolument faits comme eux. Ils ne savoient de quelle manière exprimer leur joie de les recevoir. Le chef de ce canton les conduisit dans sa maison et les y introduisit. Il s'y trouvoit cinq ou six femmes et un vénérable vieillard; les femmes saluèrent en portant la main sur la poitrine, et en criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit père du chef; il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montroient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable se retira cependant sans répondre aux caresses des Français, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité; son air rêveur et soucieux sembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

Le chef proposa au commandant, et à ceux qui l'accompagnoient, de s'asseoir sur l'herbe, au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Pendant le repas, il envoya chercher quelques

pièces d'étoffes et deux colliers, faits d'ozier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Il passa l'un au cou du chevalier d'Oraison, et l'autre à celui du commandant ; ensuite il distribua les étoffes. Les Français étoient sur le point de retourner à bord, quand le chevalier de Suzannet s'apperçut qu'on lui avoit volé un de ses pistolets. Le chef voulut fouiller tous ceux qui l'environnoient; mais on arrêta ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donneroit la mort.

Le chef et tout le peuple accompagnèrent les étrangers jusqu'aux bateaux. Ils étoient prêts à y rentrer, quand ils furent arrêtés par un Insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, leur offrit de partager le gazon qui lui servoit de siège. « Nous l'acceptâmes, » dit M. de Bougainville; cet homme alors se » pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux » accords d'une flûte dont jouoit un autre In- » dien, il chanta lentement une chanson, sans » doute anacréontique ». Quatre Insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. On leur fit entendre un petit concert, qui fut suivi d'un feu d'artifice composé de

fusées,

fusées et de serpentaux ; et ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7, au matin, le chef, dont le nom étoit *Eréti*, vint aussi à bord. Il apportoit un cochon, des poules, et le pistolet qui avoit été pris la veille chez lui. Le même jour on fit des dispositions pour établir un camp, ce qui donna quelques inquiétudes aux Insulaires. Eréti revint, accompagné de son père et des principaux du canton, et il fit entendre que le séjour de l'équipage à terre leur déplaisoit; qu'il y viendroit le jour tant qu'il voudroit, mais que la nuit il falloit coucher à bord. Les Insulaires, sur les remontrances du capitaine, tinrent un conseil, à l'issue duquel ils revinrent demander au commandant si les siens et lui comptoient rester toujours, ou repartir, et alors dans quel tems. M. de Bougainville répondit qu'il mettroit à la voile dans dix-huit jours; et, pour lui faire comprendre ce nombre, il donna à Eréti dix-huit petites pierres. On voulut réduire à neuf jours le tems du campement; mais à la fin on consentit à celui que le commandant avoit fixé. En conséquence, on entoura un espace, sur lequel les tentes furent dressées, et on n'y laissa qu'une issue à laquelle on mit une bar-

rière et un corps-de-garde. Eréti, ses femmes et ses amis, avoient seuls la permission d'entrer. Ce chef y vint souper le premier jour; ensuite il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle étoit vieille et laide. A l'exception des vols, tout se passoit de la manière la plus amiable. Les habitans vendoient à bas prix tout ce dont on avoit besoin. Ils aidoient même aux étrangers, soit à couper du bois, soit à faire de l'eau. Chaque jour ceux-ci se promenoient dans le pays, sans armes et par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maisons, on leur y donnoit à manger. La civilité des maîtres ne se bornoit pas là; ils offroient de jeunes filles à leurs hôtes. La case se remplissoit à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes, qui faisoient un cercle autour de l'étranger et de la jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchoit de feuillages et de fleurs, et des musiciens chantoient aux accords de la flûte, un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères. « Les Insulaires, dit M. de Bougainville,

» étoient surpris de l'embarras qu'on témoi-
» gnoit. Nos mœurs ont proscrit cette publi-
» cité; toutefois, je ne garantirois pas qu'au-
» cun n'ait vaincu sa répugnance, et ne se soit
» conformé aux usages du pays ».

Le commandant fit présent au chef du canton où il se trouvoit, d'une couple de dindes et de canards; c'étoit, dit-il le denier de la veuve. Il proposa aussi de faire un jardin à la manière d'Europe; les naturels y consentirent avec joie, et on sema du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce.

Le 10, un des Insulaires fut tué d'un coup de feu. Les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre; mais il ne fut pas possible d'en découvrir l'auteur. Bientôt après trois autres naturels furent tués ou blessés, dans leurs cases, à coups de bayonnettes. L'alarme fut générale parmi les habitans; tous prenoient la fuite. Le commandant descendit au camp, et fit mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait. Il avoit en même tems des inquiétudes plus vives; les vaisseaux, par la perte de leurs ancres, couroient risque d'être jetés à la côte; mais, au moyen de plusieurs manœuvres, on parvint à prévenir ce malheur.

La paix cependant n'étoit point entièrement faite avec les naturels. Ils ne venoient plus au vaisseau. Eréti lui-même s'étoit éloigné. Le prince de Nassau, s'étant un peu avancé dans le pays, rencontra ce chef. Dès que celui-ci l'eut reconnu, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetèrent plusieurs fois à ses genoux ; elles lui baisoient la main, en pleurant, et elles répétoient toutes : *tayo mate, vous êtes nos amis, et vous nous tuez*. Il parvint cependant à les calmer. Le commandant vit du bord une foule de peuple accourir au quartier. Des branches de bananes embellissoient la marche et annonçoient la paix. Il descendit aussi-tôt avec des présens pour les chefs, et leur témoigna sa douleur sur ce qui s'étoit passé, leur assurant que les coupables seroient punis. Les Insulaires, présens à la réunion, en furent enchantés, et demandèrent qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil ; ce qui leur fit grand' peur; tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Les deux vaisseaux se disposant à appareiller, M. de Bougainville enfouit en terre, un acte de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée

et luttée, contenant le nom des officiers des deux navires. Dès que les insulaires apperçurent qu'on mettoit à la voile, ils vinrent faire leurs adieux. Eréti avoit sauté seul sur la première pirogue qu'il avoit trouvée au rivage, et s'étoit rendu à bord. Il embrassa plusieurs fois tous les officiers, et parut fort affecté de leur départ. Sa grande pirogue chargée de rafraîchissemens de toute espèce le suivit bientôt : ses femmes étoient dedans, et elles amenoient un jeune insulaire, qui, le premier jour de l'attérage étoit venu s'établir à bord de l'*Etoile*; Eréti le prit par la main, le présenta au commandant, lui faisant entendre que cet homme, dont le nom étoit Aotourou, vouloit l'accompagner. M. de Bougainville y consentit, et fit de nouveaux présens. Ce chef prit alors congé des Français, et alla rejoindre ses femmes qui fondoient en larmes; elles avoient au milieu d'elles, une jeune et jolie fille, qu'Aotourou alla embrasser; il lui donna trois perles qu'il avoit à ses oreilles; et, malgré les larmes de cette jeune fille, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. L'infortuné ne revit plus sa patrie. Il vint en France et fit un séjour de onze mois à Paris. Cet Indien

y trouva plus de curieux indiscrets que de protecteurs. Au mois de mars, 1770, il s'embarqua à la Rochelle, pour se rendre à l'île de *France*. M. de Bougainville remit un mémoire très-détaillé, sur la route à faire, pour le transporter ensuite dans son île, et il consacra une somme de 36,000 liv., le tiers de son bien, pour armer le vaisseau destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul (*) donna une somme d'argent pour porter à Taïti un grand nombre d'outils de première nécessité, des graines, des bestiaux ; et le roi d'Espagne voulut bien permettre que le bâtiment, s'il en étoit besoin, relâchât aux Philippines. Aotourou devoit cependant trouver beaucoup d'objets de toute espèce à l'île de France, mais il paroît qu'il y mourut de la petite vérole.

L'île de Taïti, nom que ses habitans lui donnent, reçut d'abord de M. de Bougainville,

---

(*) Il paroît que cette dame fut la seule protectrice d'Aotourou, qui souvent l'alloit visiter : il semble aussi que M. de Bougainville eut du désagrément d'avoir amené cet Indien ; mais il lui rend justice et annonce qu'il s'est toujours très-bien conduit. La nation anglaise et son gouvernement, comme on le verra dans la suite, ont mieux reçu le Taïtien Omaï.

celui de nouvelle Cythère. Il la quitta, charmé de la bonté de son peuple qui montra autant de chagrin au départ des Français, que de confiance à leur arrivée.

Les découvertes les plus importantes que fit M. Bougainville, après avoir quitté Taïti, sont plusieurs îles voisines les unes des autres, qu'il nomma *l'Archipel des Navigateurs : l'île de l'Enfant perdu : l'île de la Pentecôte : l'île Aurore :* une petite île, qui fut nommée *le pic de l'Etoile : l'île des Lépreux : l'Archipel des grandes Cyclades* : un îlot nommé *la bâture de Diane :* le *cap de la Délivrance* et *le golfe de la Louisiade : la rivière aux Guerriers : l'île* et *la baie de Choiseul : l'île Bouka : et enfin le port Praslin.*

Du port Praslin, M. de Bougainville longea la côte de la Nouvelle-Bretagne, et ensuite, celle de la Nouvelle-Guinée; puis il passa la ligne le 11 février 1769. Le 29 du même mois, il vit un navire; c'étoit le *Swallow*. Le commandant français offrit à M. Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Il envoya prendre à son bord des lettres qu'on lui avoit remises pour la France. Le capitaine Anglais fit présent au Français d'une flèche qu'il

avoit eue dans une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde. M. de Bougainville a cru que le capitaine Carteret ignoroit qu'il avoit fait le même tour; mais les gens de son équipage ne furent pas tous discrets, et l'un d'eux l'avoua.

M. de Bougainville relâcha à Batavia; de là il passa à l'Isle de France et au cap de Bonne-Espéranc. Le 16 mars 1769, il entra à Saint-Malo, n'ayant perdu que sept hommes, pendant deux ans et quatre mois qui s'étoient écoulés depuis sa sortie de Nantes.

Fin de l'Introduction.

Faute essentielle à corriger, tome I, page 111: Toobaiah et son jeune fils Taiota, *lisez*, son jeune valet, etc.

VOYAGE
A LA
MER DU SUD,
SUR
Le Vaisseau de Sa Majesté, l'Endeavour.

Le 22 juillet 1768, je montai à bord du vaisseau *l'Endeavour*, alors en rade dans la Tamise. Le 3 août nous arrivâmes aux Dunes; de-là nous fîmes voile pour Plimouth, où nous jetâmes l'ancre le 14, et prîmes à notre bord plusieurs matelots et quelques mariniers de plus. M. Banks, le docteur Solander, M. Green, et leur suite, nous joignîrent aussi à ce port, et nous fûmes alors au nombre de quatre-vingt seize. Le 26 août, après avoir augmenté toutes nos munitions, et fait au vaisseau quelques réparations nécessaires, nous sortîmes du port de Plimouth, ayant le vent nord nord-ouest : bientôt il changea, et

devint sud-ouest jusqu'au 2 septembre. Nous apperçûmes aussi-tôt après le cap Ortegal, et, dès cet instant, jusqu'au 4 octobre, nous eûmes les vents variables; après quoi nous vîmes le cap Finistère, à la distance d'environ dix lieues.

Nous continuâmes notre course, sans faire aucune rencontre, jusqu'au 12 du même mois, que nous découvrîmes Puerto Santo, à la distance de 9 lieues; quelques instans après, nous vîmes l'île de Madère; et le 13, au matin, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Fonsalle, ou Funchal.

Ce pays est couvert de montagnes entièrement cultivées; il est abondant en vins, fruits, citrons et oranges, et ressemble à un immense et beau jardin. Pendant notre séjour dans cette île, nous demeurâmes à Fonsalle, qui en est la capitale; M. Banks et le docteur Solander logèrent chez le consul anglais, Guillaume Cheap, écuyer, et firent plusieurs excursions dans le pays.

Une grande partie des denrées que l'on consomme dans cette île, mais sur-tout les comestibles, y sont apportées d'Angleterre et d'autres pays de l'Europe. On y importe aussi tous les ustensiles et les étoffes propres

aux vêtemens, de sorte que les choses nécessaires à la vie y sont à un très-haut prix.

Nous eûmes le malheur, pendant que nous étions dans ce port, de perdre notre premier contre-maître, M. Ware, qui étoit un très-honnête homme et l'un de nos meilleurs marins. Sa mort fut causée par un accident des plus funestes : il étoit dans la chaloupe, et s'occupoit à faire baisser une des ancres, quand la corde, s'entortillant autour d'une de ses jambes, le fit tomber dans la mer, où il se noya avant qu'on pût le secourir.

Le 19 septembre, après avoir refait notre provision d'eau, de vin et d'autres choses nécessaires, nous continuâmes notre voyage, ayant le vent est sud-est. Le 22, nous vîmes les îles Salvages, à près de deux lieues de distance ; ces îles sont petites, inhabitées, et situées entre Madère et les Canaries.

Le 23, nous eûmes vent alisé au nord-est, et nous découvrîmes le Pic de Ténériffe, également à deux lieues de distance.

Le 24, nous fîmes voile entre ce Pic et les grandes îles Canaries. Nous apperçûmes quelques oiseaux de terre dans ce passage, et

nous en prîmes deux qui ressembloient beaucoup à notre bergeronnette d'eau, ou hochequeue.

Le 29, nous apperçûmes l'île de Bonavista, à quatre lieues environ de distance.

Il ne s'offrit rien d'intéressant à nos regards depuis le 29 septembre jusqu'au 7 octobre. Nous eûmes alors les vents variables, avec de la pluie; et l'humidité de l'air endommagea fortement nos ustensiles de fer. Nous prîmes deux hirondelles de mer, et plusieurs autres animaux marins très-curieux, de la classe des mollusques, tels que des vers, des étoiles et des hérissons de mer.

Le 21, nous eûmes au sud-est vent alisé, et continuâmes notre course, sans rien de remarquable jusqu'au 18 novembre. Nous découvrîmes alors la terre à la distance d'environ huit lieues. Ayant fait rencontre d'un vaisseau de pêcheurs Portugais, nous causâmes avec eux. M. Banks leur acheta une grande quantité de poissons, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs dauphins et des bremines, ce qui fournit extrêmement matière à conjecture pour nos naturalistes. Après avoir laissé ces pêcheurs, nous relâchâmes à cette terre que nous avions vue, et qui

étoit le Brésil. Nous côtoyâmes le rivage jusqu'au 13, où nous fîmes voile pour le port de Rio-Janeiro, situé à 22 d 56 m de latitude sud, et 42 d 45 m de longitude ouest; mais, avant d'y entrer, le capitaine envoya dans la pinnasse M. Hicks, notre premier lieutenant, et le premier contre-maître, pour demander un pilote au vice-roi; cependant, comme nous avions bon vent, le capitaine se hasarda d'aller plus avant, et fut secondé par les signaux des forts.

Le vice-roi retint le lieutenant et le contre-maître, et renvoya la pinnasse avec trois de ses officiers, parmi lesquels étoit un colonel, mais point de pilote. Ce colonel nous dit que nos officiers ne seroient détenus, selon l'usage, que jusqu'après la visite du vaisseau. Nous entrâmes dans le port, et jetâmes l'ancre au nord de l'île des Scobros, ou des Serpens; mais le colonel ne permit à aucun de nous de descendre au rivage.

Notre lieutenant avoit ordre d'éluder toutes les questions que les Portugais pourroient lui faire sur notre destination, ou, du moins, de ne répondre qu'avec la plus grande réserve. Comme nous étions sur un vaisseau de guerre, le capitaine jugea que toutes ces questions

seroient déplacées; et le lieutenant se conduisit conformément à ses ordres.

Le vice-roi tint un conseil dont le résultat fut de défendre à toutes les personnes de notre équipage de descendre à terre : cependant il consentit à nous envoyer tout ce dont nous aurions besoin. Nous reçûmes cet ordre avec déplaisir, car nous croyions prendre quelque divertissement dans cette île. M. Banks et le docteur Solander en furent sur-tout fort chagrins; mais, malgré toutes les précautions du vice-roi, nous cherchâmes à contenter en partie notre curiosité. Ayant observé plusieurs fois le cours de la rivière et le port, nous en eûmes une connoissance suffisante; nous descendîmes donc souvent à l'insu de la sentinelle, et à minuit, par la fenêtre de la cabane. Nous nous abandonnions ensuite au cours de la marée, jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de nous entendre, et alors nous ramions vers quelque partie inhabitée du rivage; nous y prenions terre, et de là nous faisions quelques excursions dans le pays, mais moins loin que nous ne l'eussions desiré. Quand le jour paroissoit, mes yeux étoient enchantés des points de vue charmans qui s'offroient de tous côtés. Je

découvris, dans une haie, une grande quantité de plantes très-curieuses et en fleur, qui toutes m'étoient entièrement inconnues : j'en pris de tant d'espèces, que j'en étois très-chargé. Nous trouvâmes encore plusieurs autres plantes, toutes nouvelles pour nous, dans la salade qu'on nous envoya; et nous demandâmes qu'on nous procurât, s'il étoit possible, toutes celles qui croissent dans cette île.

Nous avions aussi une grande abondance de poisson; on le tiroit du marché de chaque jour, qui en est fourni avec beaucoup de variété.

Nous prîmes souvent quelques poissons curieux, de l'espèce des mollusques, qui se présentoient à la surface de l'eau, ainsi que diverses sortes d'insectes de terre, tout vivans, qui flottoient sur la mer à l'entour du vaisseau.

Le pays qui environne la ville de Rio-Janeiro est montagneux, couvert de bois, et paroît très-peu cultivé. Le sol, près de la rivière, est une sorte de terre grasse, mêlangée de sable; mais, plus avant dans le pays, nous trouvâmes un terreau noirâtre et très-bon. Tous les fruits du tropique, tels que les melons, les oranges, les mangles, les citrons,

les limons, les noix de cacao, et les plantains, y sont très-abondans. Il paroît que la chaleur n'y est que rarement excessive, car le matin il s'y élève un vent de mer, et généralement un vent de terre tous les soirs.

Ayant pris toutes les provisions nécesaires, le 7 décembre 1768, nous quittâmes le port de Rio-Janeiro. Nous côtoyames le Brésil jusqu'au 22 du même mois, sans aucun événement remarquable, si ce n'est que M. Flowers, marin expérimenté, tomba des haubans dans la mer, et se noya avant qu'on pût l'atteindre.

Le 22, nous vîmes une grande quantité de poissons, de l'espèce des peterels, latitude 39 d 37 m sud, et longitude 49 d 16 m. Nous trouvâmes aussi une grande quantité de marsouins, d'une très-singulière espèce.

Le 23 décembre, nous observâmes une éclipse de lune; et, sur les sept heures du matin, nous vîmes à l'ouest un nuage très-brillant, d'où sortoit un rayon de feu; ce nuage se dirigeoit au couchant. Deux minutes après, nous entendîmes deux fortes explosions, semblables à celle que produit un coup de canon, et le nuage disparut aussi-tôt.

Le 24, nous prîmes une grosse tortue qui pesoit cent cinquante livres : nous tuâmes aussi des oiseaux de différentes espèces, et mesurâmes l'un d'eux, qui, de l'extrémité d'une aîle à l'autre, avoit neuf pieds un pouce, et du bec à la queue, deux pieds un pouce et demi. Peu de tems après, nous tirâmes quelques autres oiseaux de la même espèce, qui avoient quatorze pieds d'envergure.

Le thermomètre étoit, au milieu du jour, de 66 à 69 [d], et le soir à 62, quand l'air étoit moins chaud.

Nous vîmes, le 29, des plantes de rocher, et depuis ce moment, jusqu'au 30, le tems fut très-inconstant. Le vent quelquefois soufloit très-fort; dans d'autres instans, il n'étoit qu'un léger zéphyr ; mais enfin le calme s'établit tout-à-fait.

Pendant plusieurs soirées de suite, des essaims de papillons et d'autres insectes voltigèrent autour des cordages, et nous craignions qu'ils ne nous vinssent de terre ; il s'en établit des milliers sur le vaisseau ; M. Banks ordonna de les amasser; après avoir choisi ceux qui lui convinrent, il fit jeter le reste à la mer, et donna aux gens quelques bouteilles de rum pour leurs peines.

Le 31, nous eûmes beaucoup d'éclairs, de coups de tonnerre et de pluie : nous apperçûmes plusieurs baleines et quelques oiseaux, de la forme d'un pigeon ; ils avoient le bec gris et le cou blanc.

Le 4 janvier 1769, nous vîmes un nuage que nous prîmes pour l'île de Pepy : nous fîmes voile vers lui, jusqu'à ce que nous eussions apperçu notre méprise. L'air alors étoit sec et froid, et nous eûmes de fréquentes rafales.

Le 6, nous vîmes plusieurs pinguins, et beaucoup d'autres oiseaux de mer. Le 7, nous eûmes un vent sud-ouest, excessivement fort, latitude 51 d 25 m sud, longitude 62 d 44 m ouest. Nous pensâmes n'être pas éloignés des îles Falkland ; mais, ne connoissant pas leur longitude, nous ne pûmes les trouver promptement.

De différentes circonstances qui se présentèrent le 8, nous conjecturâmes que nous avions navigué entre ces îles et la terre ferme : nous espérions toucher en conséquence au premier endroit, d'où nous avions dessein de faire partir des lettres pour l'Europe.

Le 11, nous découvrîmes la terre de Feu ; mais ayant les vents contraires, et craignant quelque danger du fond, nous restâmes en mer, après avoir fait jeter la sonde.

Le 16, le vent nous devenant favorable, nous dirigeâmes notre course vers la terre, et jetâmes l'ancre à la fin dans la baie du port Maurice; latitude 54 d 44 m sud, longitude 66 d 15 m ouest. Les principaux d'entre nous descendirent au rivage, et trouvèrent, dans une hutte que les naturels du pays avoient abandonnée, quelques pièces de large drap brun d'Europe. M. Banks et le docteur Solander cueillirent un grand nombre de plantes, tuèrent plusieurs oiseaux de différentes espèces, et revinrent au vaisseau, charmés de leur aventure.

Nous quittâmes, le 17, la baie du port Maurice; et, à une heure après midi, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Bon-Succès.

Peu de tems après notre arrivée, quelques Indiens parurent sur le rivage, en tête de la baie. Le capitaine, M. Banks et le docteur Solander descendirent à terre, et revinrent bientôt à bord avec trois de ces Indiens, que nous revêtîmes de jaquettes : nous leur donnâmes du bœuf et du pain; ils en mangèrent une partie, et emportèrent le reste avec eux: nous y joignîmes aussi du rum et de l'eau-de-vie; mais, après en avoir goûté, ils refusèrent d'en boire davantage, nous faisant

comprendre par signes qu'elle leur brûloit la gorge. Cette circonstance peut servir à appuyer l'opinion de ceux qui pensent que l'eau est la boisson la meilleure et la plus naturelle pour l'homme, aussi bien que pour les animaux.

Un de ces Indiens fit de longs discours aux deux autres, mais il ne nous fut pas possible d'y rien comprendre. Le troisième, ayant vu dans la cabane l'enveloppe de cuir d'un globe, trouva moyen de la dérober, et de la cacher dans son vêtement, qui étoit fait de la peau de quelque animal : cet homme emporta son larcin avec lui sans être découvert; mais il ne fut pas plutôt à terre, qu'il le montra, d'un air triomphant, à la personne à qui il appartenoit : il le plaçoit sur sa tête, et en paroissoit charmé.

Ces Indiens ont l'air sauvage et grossier; ils ont le visage plat, les yeux petits et noirs, le front bas, le nez à-peu-près comme celui des nègres, avec de larges narines, des joues élevées, de grandes bouches et de petites dents; leurs cheveux sont épais et noirs; ils les laissent tomber sur le front et les oreilles, que la plupart d'entr'eux enduisent d'une graisse brune et rouge; mais, semblables aux

habitans originaires de l'Amérique, ils n'ont point de barbe. Aucun d'eux ne paroît avoir plus de cinq pieds dix pouces; ils ont le corps épais et robuste, quoique leurs membres soient très-petits; ils mettent sur leur tête une touffe de laine de guanague qui, aussi bien que leurs cheveux, leur tombe sur le front, et ils portent sur les épaules des peaux de guanague et de veau marin, laissant quelquefois le bras droit découvert. Les hommes et les femmes se parent avec une espèce de collier et d'autres ornemens de petites perles de petoncles, très-ingénieusement arrangées au moyen d'une sorte d'herbe. Nous avons aussi vu des ornemens longs de dix verges, faits de coquilles de différente grandeur, dont les plus larges avoient la forme d'une pierre de Damas : celles-ci étoient placées à un bout du cordon; les autres s'arrangeoient ensuite par dégrés, de manière que celles de l'autre bout n'étoient pas plus grosses qu'un grain de poivre. Les ornemens les plus longs se portent sur l'habit. Les personnes des deux sexes avoient le visage et différentes parties du corps, peints de blanc, de rouge et de brun; et différentes lignes, formées de petits points, étoient em-

preintes aussi sur leur figure. Les femmes s'entourent les reins d'une peau, et la cheville d'un petit cordon; elles portent leurs enfans sur le dos, et s'occupent généralement de soins domestiques et serviles.

Ces pauvres Indiens vivent dans une habitation située au midi de la baie, derrière une montagne. Leurs huttes sont au nombre de treize. Ce lieu ne contient que très-peu d'habitans, et il paroît ne pas y en avoir d'autres dans cette affreuse partie de l'île, où un froid vif se fait toujours sentir, même au milieu de l'été.

Des branches d'arbres forment leurs huttes; elles sont couvertes de peaux de guanague et de veau marin, et n'offrent qu'à peine un foible asile à des créatures humaines.

Ces Indiens se nourrissent de veau marin et de coquillages, mais sur-tout de moules, et nous en avons vu quelques-unes de très-larges.

Ils manient l'arc, et lancent la flèche avec beaucoup de dextérité. Leur arc est fait de bois presque semblable au nôtre, les flèches le sont d'un autre bois jaune et léger; l'un des bouts est garni de plumes, et l'autre est terminé par un petit morceau de verre blanc, très-ingénieusement aminci en pointe.



Vue d'un Vilage près de la baie de bon Succes, dans l'isle de la terre de feu.



Cette île renferme des chiens de deux pieds de haut, qui ont les oreilles pointues.

Ayant vu des boutons et plusieurs bagues à ces insulaires, nous en conclûmes qu'ils devoient avoir quelque communication avec les Indiens du détroit de Magellan; mais ils paroissent ne connoître nullement les Européens.

La baie de Bon-Succès a trois milles environ d'étendue de l'est à l'ouest, sur deux lieues de largeur. La partie voisine du rivage est affreuse, remplie de rochers, et couvertes de plantes marines; la sonde y trouve depuis quatre jusqu'à quatorze brasses; et, au fond de la baie, il y a un très-beau banc de sable.

Nos naturalistes, pendant notre séjour en cette île, recueillirent un grand nombre de plantes et d'autres curiosités qui ne sont point encore décrites; mais il leur survint un accident malheureux dans l'une de leurs excursions: M. Banks, le docteur Solander, M. Buchan, et plusieurs domestiques, parmi lesquels étoient deux nègres, s'enfoncèrent dans le pays, et grimpèrent sur des montagnes couvertes de neige; l'air y étoit si excessivement froid, qu'ils ne purent y demeurer que fort

peu de tems. A leur retour, ils ne retrouvèrent plus leur chemin, et s'égarèrent fortement, ne sachant où ils alloient; mais, à la fin, ils reconnurent leurs premières traces. Tandis que nos naturalistes cherchoient des plantes sur la montagne, les deux nègres et un matelot, à qui ils avoient confié la garde des provisions, burent tant d'eau-de-vie, qu'ils ne purent plus marcher du même pas que les autres. Le reste de la compagnie, qui craignoit de s'exposer la nuit, dans un climat étranger et barbare, fit toute la diligence possible, dans l'espoir de rejoindre le vaisseau avant la fin du jour; mais le tems, qui ne suit point les desirs de l'homme, amena la nuit, mit fin à leurs espérances, et leur causa les plus vives alarmes. Ils étoient tous, épuisés, hors d'haleine et engourdis par le froid, sur-tout le docteur Solander, qu'on fut obligé, pendant plus de deux heures, de porter sur les épaules; on croyoit même qu'il ne pourroit soutenir les dangers dont tous étoient menacés. Dans cet état fâcheux, ils tinrent conseil sur les moyens à employer pour attendre jusqu'au lendemain matin; s'étant déterminés à faire du feu, ils y réussirent en ramassant du bois, qu'ils allumèrent avec

leurs

leurs fusils et du papier. Le froid étoit si vif, qu'ils jugèrent imprudent de se coucher, craignant de s'endormir, et de passer des bras du sommeil dans ceux de la mort. Ils restèrent, pendant toute la nuit, à veiller autour du feu. Les trois hommes qui étoient demeurés en arrière, se trouvant très-fatigués, s'assirent dans les bois, et s'endormirent: l'un d'eux, heureusement, s'éveilla bientôt. Effrayé du danger imminent dans lequel ils étoient tous trois, cet homme employa les plus grands efforts à faire relever ses compagnons; mais ceux-ci étoient trop fortement plongés dans le sommeil de la mort, pour qu'il fût possible de les en tirer. Ce malheureux n'espéroit pas, dans une aussi terrible situation, survivre long-tems à ses camarades. Cependant, pour conserver ses jours, il se mit à fuir et à crier de toutes ses forces, dans l'espoir que quelque personne de la compagnie pourroit l'entendre; ce qui arriva heureusement, après qu'il eut parcouru un désert sauvage, dans lequel aucun chemin n'étoit tracé. Tous se mirent donc à lui répondre le plus fort qu'ils purent, et en réunissant leurs voix. Notre homme, enchanté, et reprenant alors un nouveau courage, di-

rigea ses pas vers le lieu d'où partoient ces sons, et y arriva à la fin. Touché cependant du sort de ses compagnons, il rendit compte de la situation dans laquelle il les avoit laissés. Chacun se sentoit assez disposé à les secourir; mais, la nuit étant très-obscure, il y avoit peu de probabilité qu'on pût les trouver, et c'étoit exposer vainement sa propre vie : il fut donc décidé de les abandonner. Cependant, le matin, et à la pointe du jour, on envoya celui qui étoit revenu, la veille, à la recherche de ses compagnons. Les malheureux étoient morts de froid; mais le chien de l'un d'eux avoit passé la nuit à côté de son maître, et lui avoit survécu. Cet animal étoit couché près du cadavre, et ce ne fut qu'avec peine qu'il l'abandonna. Toute la compagnie, vers les onze heures, regagna le vaisseau; et nous en fûmes charmés, car nous commencions à en désespérer.

Après avoir pris tout ce qu'il nous falloit de bois et d'eau, et mis notre artillerie et nos plus gros meubles sous le tillac, afin d'être mieux préparés pour les vents que nous attendions en tournant le cap-Horn, nous levâmes l'ancre le 21 janvier 1769, et quittâmes la baie de Bon-Succès. Nous conti-

nuâmes ensuite notre route par le détroit de le Maire. Ce détroit est formé, au nord, par le cap Antonio, attenant à la Terre des États, et le cap Saint-Vincent, touchant à la Terre de Feu : il l'est au midi par le cap Barthelemi, qui tient à la Terre des États, et un promontoire élevé qui touche à la Terre de Feu. Le détroit de le Maire a neuf lieues de long, et sept de large.

L'un et l'autre rivage, mais sur-tout celui de la Terre des États, offre le plus affreux aspect: ce n'est que rochers, qu'épouvantables précipices, couverts de neige, et entièrement inhabités ; enfin, c'est un de ces sites que la nature seule a formés, et qu'on ne peut envisager sans frémir. --- Que les ouvrages de la divinité sont étonnamment diversifiés dans les limites étroites du globe que nous habitons ! Ce globe, comparé cependant au vaste amas de systêmes qui composent l'univers, ne paroît qu'un point obscur dans la création. Une curiosité peut-être égale à celle de Salomon, de ce roi philosophe, quoiqu'accompagnée d'une moindre sagesse que la sienne, a engagé quelques-uns de nous à quitter notre terre natale, pour mesurer exactement les corps célestes dans des régions

éloignées, et pour reconnoître la puissance du pouvoir et de l'intelligence suprême, dans les différentes espèces d'animaux, dans les différens genres de plantes, « depuis le cèdre qui croît sur le Liban, jusqu'à l'hyssope qui perce la muraille » : et plus nous recherchons, plus nous trouvons à admirer la puissance, la sagesse, la bonté de l'ordonnateur souverain de l'univers, dont les attributs se développent amplement dans ses œuvres. Les plus petits objets, regardés au microscope, aussi bien que ceux dont l'œil peut jouir, sans aucun secours, ne font-ils pas voir la main de Dieu dans leur origine ? Mais poursuivons.

Le 25, nous découvrîmes le cap-Horn, à la distance d'environ cinq lieues. Contrairement à notre attente, nous le dédoublâmes avec aussi peu de danger que le cap du Nord, sur la côte du comté de Kent. Le ciel étoit beau, le vent modéré, et le tems des plus agréables. N'étant éloignés que d'un mille du rivage, nous vîmes cette côte, peut-être plus distinctement que ne l'ait jamais fait aucun voyageur sur cet océan.

La pointe du cap est très-basse. Il y a au sud-est, et à l'extrémité, plusieurs îles,

appelées par les Français, îles de l'Hermitage; tout auprès sont plusieurs rochers brisés, latitude 55^{d} 48^{m} sud, longitude 67^{d} 40^{m} ouest. Nous jetâmes la sonde, et trouvâmes cinquante-cinq brasses de fond, ainsi que des cailloux ronds et des coquillages brisés.

Le 30, nous étions par 60^{d} 2^{m} latitude sud, et 73^{d} 5^{m} longitude ouest, avec variation de 24^{d} 54^{m} est. Ce fut notre plus haute latitude du midi. De là nous changeâmes notre route, gouvernant ouest nord-ouest, avec très-peu de variation, ayant un tems des plus agréables et de courtes nuits, jusqu'au 6 février, que nous sentîmes par sud-sud et par ouest-sud, des vents d'ouest très-piquants. Nous continuâmes notre course au nord-ouest, jusqu'au 10; et, du 10 au 20, nous eûmes de très-fortes rosées, semblables à de petites pluies.

Le 21, nous vîmes beaucoup d'oiseaux du tropique : nous en tuâmes deux, d'un superbe plumage blanc, mêlé du rouge le plus vif; leur queue étoit formée de deux longues plumes rouges, et leur bec étoit de la même couleur, mais plus foncé; latitude 25^{d} 21^{m} sud, et longitude 120^{d} 20^{m} ouest, ayant beau tems, avec un air sec, salubre et serein.

Allant toujours au nord-ouest, entre la première et la seconde route du vaisseau le Dauphin, le 4 avril, à trois heures environ de l'après-midi, nous découvrîmes la terre, et nous en approchâmes, après avoir vogué pendant deux heures : c'étoit une île plate, d'une très-grande étendue de l'est à l'ouest, décrivant la forme d'un croissant ; elle est jointe à un banc de sable, sur lequel le ressac monte très-haut. Au milieu de l'île, est une sorte de grande baie, ou lac d'eau salée ; et à l'extrémité, du côté de l'est, on trouve plusieurs palmiers. Nous vîmes des nuages de fumée s'élever de différens côtés, provenant, comme nous le comprîmes, des feux allumés par les naturels du pays, pour nous servir de signaux. La nuit vint avant que nous pussions découvrir l'extrémité occidentale de l'île. Ne sachant pas qu'il y en avoit là plusieurs, nous avançâmes toute la nuit ; et le lendemain matin, nous en vîmes une par 18 d 23 m de latitude, qu'à cause d'une grande baie d'eau salée qui se trouve au milieu, nous nommâmes Isle de la Baie. Avant midi, nous en apperçûmes une autre, que nous appelâmes l'île Thumb-Cap. Celle-ci s'étend fort loin, et est formée de plusieurs

parties de terre jointes ensemble par un récif, qui environne une baie dans laquelle nous découvrîmes plusieurs canots, dont quelques-uns contenoient jusqu'à dix personnes, et d'autres un moindre nombre. Comme nous voguions à l'entour, les naturels de l'île nous suivirent, les uns sur le récif, les autres dans leurs canots; et ils sembloient desirer d'avoir une entrevue avec nous; mais quelques signes que nous leur fissions, ils ne voulurent point nous joindre. Ils paroissent très-robustes; leur teint est à-peu-près noir; ils ont les cheveux courts, sont presque nuds, et portent de longues lances ou perches à la main. Quelques-uns d'entr'eux se mirent dans l'eau jusqu'au cou, pour nous voir : ils ne nous témoignèrent aucune intention hostile. Leurs canots avoient des balanciers et des voiles de nattes; et quand nous nous éloignâmes de la terre, un de ces canots nous suivit.

Ces îles nous offrirent une grande variété d'arbres, parmi lesquels nous vîmes quelques palmiers : le corail, sur toute cette côte, paroissoit à fleur d'eau. Nous découvrîmes quelques huttes, autour desquelles plusieurs feux étoient allumés. La terre forme une

large baie, demi-circulaire, entièrement entourée d'un récif: la surface de l'eau étoit aussi unie que celle d'un étang; la baie abonde en poisson volant; mais nous fûmes surpris de trouver cent trente brasses de profondeur à un mille de distance du rivage.

Nous découvrîmes aussi, le même jour, une autre île fort basse, que nous appelâmes Isle de la Chaîne; elle est de figure ovale, et consiste en une chaîne de sable et de corail, avec quelques méchans arbres, et un lac au milieu. Ces îles furent dédiées à la Société royale.

Le 10, au matin, nous vîmes l'île d'Osnabruck, ayant nord-ouest par ouest; environ six lieues en tirant vers le nord, nous découvrîmes du perroquet du grand mât, l'île George, et fîmes voile vers elle.

Le 12, la mer qui est ordinairement calme le matin, ne nous permit pas de nous approcher fort près de la terre; mais plusieurs Indiens vinrent à nous dans des canots; un de ces canots étoit double et orné d'une sorte de sculpture. Ces Indiens nous apportèrent des pommes et des noix de cocos, à échanger contre des clous, des boutons et des grains de verre. Leurs canots ne pou-

voient contenir qu'une seule personne : afin d'éviter de chavirer, ils y placent des balanciers, au haut desquels est fixée une perche de bambou. Les Indiens que nous vîmes dans ces canots, étoient pâles, basannés, et portoient de longs cheveux noirs. Ils paroissoient d'un bon naturel, et ne sembloient point du tout avides, nous donnant une couple de noix de cocos, ou une corbeille de pommes, pour un bouton ou un clou.

Pendant que nous demeurâmes devant ces îles, nous eûmes des rafales, quelques calmes, et de fortes pluies. Vers la nuit, nous allâmes nord-ouest, et découvrîmes l'île appelée par l'Équipage du Dauphin, île d'Yorck; et, comme nous le sûmes depuis, nommée par les naturels du pays, Eimaye. Nous profitâmes d'une brise pour voguer toute cette nuit. Le 13, nous vîmes l'île d'Otaïti, appelée par l'équipage du Dauphin l'île George: cette île est vis-à-vis celle d'York. Nous entrâmes dans le Port-royal, nommé par les naturels du pays Owarrowarrow; et jetâmes l'ancre par neuf brasses de profondeur, et à un demi-mille environ du rivage. Le pays est très-inégal; il est irrégulièrement coupé par des montagnes et des vallons; mais une char-

mante verdure le couvre de toutes parts, et couronne jusqu'aux pics les plus élevés. Un grand nombre de naturels du pays vint à nous, dans des canots, et nous apportèrent des bananes, des cocos, du fruit-pain, des pommes et quelques cochons ; mais ces Indiens n'étoient que des voleurs errans; car, tandis que, le matin, j'étois occupé à faire avec eux quelque échange contre un de leurs habits, que je décrirai ci-après, ils me dérobèrent un vase de terre dans ma chambre. Nous nous amusions extrêmement à voir l'impression que faisoient sur ces hommes les diverses manœuvres de notre vaisseau. Ils étoient fort sociables : plusieurs d'entr'eux vinrent à bord, et se souvinrent d'avoir vu quelques-uns des nôtres sur le Dauphin : tous parurent enchantés de notre arrivée. Le capitaine et M. Banks descendirent au rivage; mais ils revinrent fort mécontens, n'ayant pu trouver les principaux habitans, et s'étant apperçus qu'un grand nombre de leurs maisons étoient abattues depuis le départ du Dauphin.

Le 14, au matin, plusieurs Indiens vinrent à nous, vers une pointe de récif au sud, et furent très-importuns, essayant de dérober

tout ce qui leur tomboit sous la main. Ils n'apportèrent que deux ou trois cochons avec eux, et ne voulurent les changer que contre des haches. Parmi les autres Indiens qui nous visitèrent, il y avoit, dans des canots doubles, quelques personnages de distinction, dont les vêtemens et les manières prouvoient la supériorité. Je n'ai jamais vu de plus beaux hommes; ils ont de grands yeux noirs, les cheveux de même couleur, et les dents fort blanches. Leur conduite fut très-honnête, et ils nous témoignèrent quelque peine de celle que tenoient les autres. Nous les entretînmes dans la cabane; et, déployant nos voiles, nous les prîmes pour guides jusqu'à ce que nous eussions doublé la pointe, où nous trouvâmes une belle baie pour y jeter l'ancre. Quelques-uns d'entre nous firent, l'après-midi, une petite excursion dans le pays, dont les habitans nous suivirent en foule. Étant fatigués à la fin, nous nous assîmes à l'ombre de plusieurs grands arbres; le vent se jouoit dans les feuilles, et rendoit ce lieu très-agréable et très-frais; les cocotiers élevés, et les petits arbres à fruit, formoient un agréable contraste; les montagnes, dont la cime se perdoit dans les nues, ajou-

toient encore à la grandeur naturelle de cette scène. Les habitans demeurèrent à bailler autour de nous, pendant que nous nous délectâmes à prendre du lait de noix de cocos; ce qui nous fit un très-agréable repas.

Le 15, au matin, plusieurs chefs, dont un étoit très-gros, vinrent à nous, de l'autre pointe, et nous apportèrent quelques cochons. Nous leur offrîmes en retour, du drap et plusieurs bagatelles; mais quelques-uns d'entr'eux nous volèrent un bout de chaîne. Nous descendîmes au rivage, et on dressa la tente. Nous fîmes, M. Banks, le capitaine et moi, une promenade dans les bois, et nous fûmes rejoints ensuite par M. Hicks et M. Green. Pendant que nous marchions, et que nous jouissions de cette scène agreste, nous entendîmes le bruit de quelques armes à feu. A l'instant, nous vîmes les habitans s'enfuir, très-effrayés, vers les bois, et emportant tout ce qu'ils pouvoient avec eux. Alarmés d'un événement si inattendu, nous quittâmes aussitôt cette forêt, et côtoyâmes la rivière près de laquelle nous trouvâmes quelques-uns des nôtres que nous avions laissés pour garder la tente : ils poursuivoient les habitans, dont la terreur étoit au plus haut dégré. Quelques-

uns de ces malheureux se cachoient derrière des buissons, et d'autres se jetoient dans la rivière. Entendant les balles siffler sur ma tête, je ne jugeai pas à propos de rester là plus long-tems, et je courus vers la tente, où j'appris bientôt la cause de cette catastrophe.

Un des habitans du pays, ayant arraché un fusil à l'un des nôtres, fut cause de tout ce bruit. Le commandant, qui étoit un garde-marine, un enfant, donna ordre de faire feu, et fut obéi avec autant de joie que s'il n'eût été question que de tirer sur quelques animaux. Un Indien des plus forts fut tué, et plusieurs autres furent blessés. Quelle pitié, que des hommes civilisés se rendent coupables d'un tel emportement envers de malheureux Indiens, ignorans et sans armes !

M. Banks, apprenant cette affaire, fut très-affligé, et dit : « Si nous nous querellons avec ces Indiens, nous ne pourrons nous accorder avec des anges ». Il fit tout ce qu'il put pour accommoder le différend ; il traversa la rivière, et, par la médiation d'un vieillard, il engagea plusieurs des habitans à venir vers nous. Ceux-ci portoient des branches de plantain, en signe de paix et d'amitié. Après avoir joint les mains sur la poitrine,

ils se mirent à crier, *tyau*, ce qui veut dire amitié. S'étant assis près de nous, ils envoyèrent chercher des noix de cocos, et nous en bûmes le lait avec eux. Ces pauvres gens se mirent à rire de bon cœur, et se conduisirent mieux que nous n'eussions dû l'attendre, d'après les pertes qu'ils avoient faites dans cette escarmouche. — N'est-il donc pas bien raisonnable de conclure qu'ils sont d'un caractère très-flexible, et que la vengeance n'est chez eux qu'une passion de courte durée?

L'horizon étant obscurci, nous ne pûmes faire aucune observation astronomique; c'est pourquoi nous n'essayâmes pas de gagner la pointe de l'autre baie. Le tems, depuis notre arrivée, avoit été cependant généralement clair, quoique nous eussions eu quelquefois un peu de pluie. Le vent étoit est nord-est.

M. Buchan eut une attaque d'épilepsie ce matin, et demeura toute la journée sans aucun sentiment.

Il ne vint vers nous, le 16, que très-peu d'Indiens; nous craignîmes qu'ils ne fussent effrayés de ce qui s'étoit passé la veille. Après qu'on eut amarré le vaisseau, M. Banks et le capitaine descendirent au rivage, pour conférer avec les habitans, et les engager à commercer encore avec nous.

Le 17, au matin, M. Buchan mourut, et nous lui rendîmes les derniers devoirs.

Deux des chefs vinrent ce matin à bord, et nous apportèrent un présent de cochons, de volailles, de plantains, de bananes, de cocos, et de fruit-pain. Comme les noix de cocos sont fraîches dans cette saison, nous en tirâmes beaucoup de lait; la gousse en est bonne à manger, mais ne renferme point d'amande.

Nous élevâmes une des tentes du vaisseau (*), et des cuisines dans le vallon, où un Indien m'invita à entrer dans sa hutte : il envoya son fils cueillir des noix de cocos; ce que le jeune homme fit très-adroitement: s'étant enveloppé les pieds avec des feuilles, il étendit les bras autour de l'arbre, et y

(*) Comme nous voulions faire quelques observations sur le passage de Vénus à Otaïti, nous élevâmes momentanément un fort sur le rivage : ce fort avoit un fossé avec des palissades, près de la rivière. On plaça de l'artillerie sur les remparts; nous bâtîmes un observatoire, une forge, un four, et fîmes un parc pour nos moutons; des sentinelles furent posées comme dans une garnison, et la discipline militaire fut exactement observée. Le sol sabloneux sur lequel le fort étoit bâti, nous occasionnoit une grande incommodité, lorsque le vent étoit fort.

monta fort lestement. Ces bonnes gens admirèrent tout ce qu'ils me virent, et je leur donnai quelques bagatelles.

Le 18, dans la nuit, nous descendîmes au rivage, et fûmes fort incommodés d'une espèce de mouches qui fourmillent dans cette île. Cela alloit au point que, pendant tout le dîner, une personne étoit obligée de les chasser continuellement avec un émouchoir de plumes, dont le manche étoit d'un bois dur et brun, grossièrement sculpté, et ressemblant, en quelque sorte, par l'extrémité d'en bas, à une figure humaine.

Un des chefs, nommé Tubora Tumaïda, que nous appelâmes Lycurgue, vint, accompagné de sa femme et de son fils, nous rendre visite, et dîner avec nous. Pendant le repas, un Indien de leur suite apprêta un ragoût, composé de quelques intestins d'animaux, qu'ils avoient apportés, et qu'il mêla dans une coquille, avec de la liqueur de noix de cocos. Ce mets sent le gruau, et paroît plaire beaucoup à ces Indiens; mais nous n'en pûmes manger. Ils ont aussi une autre espèce de nourriture qui ressemble à du froment; Lycurgue en avoit avec lui une petite quantité, et on la mêla également avec de la liqueur de

noix

noix de cocos. Après avoir jeté deux ou trois pierres brûlantes dans cette mixtion, on la remua, jusqu'à ce qu'elle fût prise en gelée. Nous la goûtâmes, et lui trouvâmes une saveur agréable, assez semblable à quelque préparation faite au lait. Ces peuples font beaucoup de sortes de pâtes; celle qu'ils nomment makey-poe-poe est composée de fruit-pain fermenté, et d'une substance appelée meiya, mêlée avec du lait de noix de cocos: ils la cuisent au four, et le goût en est très-doux. Ils broient ces pâtes dans un mortier de bois, avec un pilon d'une pierre noire, assez semblable au basalte.

La manière dont ces Indiens préparent leur nourriture, est très-singulière: ils font un trou dans la terre, et y jètent des pierres, sur lesquelles ils allument du feu. Quand elles sont suffisamment chaudes, ils enlèvent les cendres, et déposent, dans cette espèce de four, ce qu'ils veulent faire cuire. Les femmes prennent leur repas séparément des hommes; et nous ne pûmes en engager aucune à se joindre à nous. Les hommes, sur-tout, sembloient aimer nos ragoûts, et se servoient très-bien de couteaux et de fourchettes. Les porcs et la volaille ne paroissent pas très-

abondans dans cette île, et les bananes de la meilleure espèce y sont très-rares; les habitans ne nous en apportèrent que peu de l'une et l'autre sorte; et eux-mêmes n'en mangent qu'avec beaucoup d'épargne. Quand ces Indiens veulent allumer du feu, ils prennent un morceau de bois léger, ils y creusent une rainure, et le frottent avec un autre morceau de bois, jusqu'à ce que cette petite sciure qui s'en détache prenne feu. Cette méthode est très-difficile, et demande beaucoup de tems.

Le 21, nous tournâmes le cap, et rencontrâmes Lycurgue, assis à terre, sa femme à côté de lui, avec un canot couvert, qu'il avoit apporté pour venir nous joindre. Il nous reçut avec cordialité; et, pour nous divertir, il ordonna à deux de ses fils de jouer sur leur flûte, tandis qu'un troisième chantoit un air mélancolique, parfaitement d'accord avec l'accompagnement. Lycurgue étoit un homme entre deux âges, d'un maintien enjoué, quoique posé : il portoit une chevelure noire, épaisse et frisée, et la barbe de même; sa personne et ses manières avoient une sorte de majesté naturelle. Je lui fis voir quelques-uns de mes dessins, qu'il admira beaucoup. Ces peuples ont une méthode par-

ticulière de teindre leurs vêtemens : une jeune fille, qui étoit présente, m'en développa tout le procédé, que voici : elle prit de nouvelles feuilles d'une plante de l'espèce des convolvulus; après avoir cassé quelques branches d'un petit figuier rouge, elle en exprima une sorte de lait, qu'elle répandit sur une feuille; ensuite elle frotta doucement pour mêler le lait avec le jus de la feuille, et cette mixtion produisit alors une liqueur rouge, dans laquelle la jeune fille trempa une feuille de solanum, qui lui servit à teindre quelques vêtemens. Cette couleur est belle, mais je ne puis dire si elle est de bonne durée. Ces insulaires font une grande quantité de paniers nattés, pour renfermer leurs couleurs; les plus simples de tous ces paniers sont faits de feuilles de cocotier, tressées ensemble, et on les serre de chaque côté. Ces Indiens fabriquent aussi plusieurs sortes de bonnets, de la même matière ; ils ne semblent pas fort épris de leurs vêtemens, et ils en ont de toutes sortes de couleurs, qu'ils portent, tantôt d'une façon, et tantôt de l'autre, selon leur fantaisie. Les personnes de distinction s'enveloppent d'un grand nombre de morceaux d'étoffes; mais il n'y a que les gens de la

classe supérieure qui portent l'étoffe rouge. Les Otaïtiens, en général, aiment les pendans d'oreilles, et donnent, pour en avoir, tout ce qu'ils ont de plus précieux : la plupart de ces ornemens sont faits de nacre de perle, et taillés de différentes manières ; ils les attachent avec des cheveux artistement tressés par les femmes. Une autre parure est de lier, avec des cheveux, trois perles qu'on laisse aussi pendre aux oreilles.

L'étoffe dont se servent les naturels de cette île, est d'une espèce fort singulière ; elle est faite de l'écorce d'un petit arbre, qui contient un jus très-glutineux : nous vîmes quelques-uns de ces arbres dans nos excursions. La méthode de fabriquer ces étoffes est très-pénible, quoique fort simple, et cet ouvrage est sur-tout celui des femmes. Quand on a fait, pendant quelques jours, rouir l'écorce de cet arbre dans l'eau, on l'étend sur un large morceau de bois uni, et on la bat aussi mince que l'on veut, avec une sorte de maillet de la forme d'un carré long, dont chaque côté est taillé en rainures de quatre largeurs différentes. On commence par le côté des rainures les plus larges, et on finit par celui des plus petites ; ce qui, formant de lon-

gues raies sur l'étoffe, lui donne assez l'air d'un papier. Ces Indiens ont aussi des vêtemens faits de nattes, qu'ils portent principalement dans les tems de pluie.

Le pied sur lequel nous commercions avec ces insulaires, étoit d'un clou de fiche pour un cochon de lait, d'un moindre pour une pièce de volaille, d'une hache pour un porc, et d'un clou moyen pour vingt noix de cocos, ou vingt fruits-pain.

Quand ces Indiens veulent faire signe à une personne éloignée, contrairement à notre méthode, ils agitent leurs mains en bas; et quand ils rencontrent un parent ou un ami, qu'ils n'ont vu depuis long-tems, ils affectent d'exprimer leur joie par des cris. Il paroît cependant que ce n'est absolument là qu'une cérémonie.

La marée monte et baisse d'un pied dans cette rade; mais le ressac va très-haut. Les habitans sont grands nageurs, et resteroient fort long-tems dans l'eau, sans faire aucun mouvement des mains. Les Otaïtiens conservent leur eau dans de larges et gros bambous; ils s'en servent aussi pour porter l'eau salée dans l'intérieur du pays. Les enfans prennent le poisson avec une espèce de filet fait de feuilles de convolvulus; quelquefois

ils le pêchent avec des hameçons faits de coquilles de nacre de perles, de grandes pinnes marines, et d'autres coquillages. La forme de ces hameçons est très-singulière; il y en a aussi de bois, qui sont très-larges. On pêche sans amorce; mais le poisson mord plutôt, quand l'hameçon est fait de quelque brillant coquillage.

Lorsqu'un de ces Indiens a jeté l'hameçon, il fait aller les rames de son canot le plus légèrement possible. Ils se servent aussi d'un leure assez adroit : ils joignent ensemble plusieurs coquilles, ils les percent et leur donnent la forme d'un poisson; la tête est figurée avec une coquille plus petite, et la queue est faite d'herbe fort ingénieusement tressée; l'hameçon pend à quelque distance de cet appât, et, pour faire enfoncer la ligne, ils se servent d'un os, ou d'un morceau de bois, qu'ils taillent quelquefois.

Le fruit-pain et les bananes forment la principale nourriture de ces insulaires; ils les pèlent et les ratissent avec une coquille affilée: généralement ils ne consomment que très-peu de viande ou de poisson; souvent ils mangent celui-ci vivant ou cru; et, comme ils n'ont point de sel, ils font trem-

per leurs alimens dans de l'eau de mer. Ces Indiens sont fort sujets à la gale et aux autres maladies de la peau; ce qui est très-étonnant, car leur nourriture consiste principalement en végétaux. Ils se transportent souvent, d'un lieu à l'autre, dans leurs canots, et emportent tout leur mobilier avec eux : ils passent aussi quelquefois la nuit dans d'autres canots spécialement destinés à cet usage ; mais ceux-ci sont doubles, et ont des tendelets attachés au-dessus : les femmes les conduisent quelquefois.

Tobiah, favori d'Obéréa, dînant avec nous, et paroissant ne pas aimer notre dîner, qui étoit un pâté de viande de porc, nous nous souvînmes que nous avions une grande sèche; et nous la fîmes apporter. Tubora Tumaïda survint quelques tems après ; quoiqu'il nous eût dit qu'il n'avoit plus faim, il se jeta sur ce poisson avec autant d'avidité que si c'eût été un morceau friand : un autre Indien et lui commencèrent par en manger une grande quantité, de tout cru ; on fit ensuite rôtir le reste, ils le dévorèrent en grande partie; et ce qu'ils laissèrent, ils le mirent dans deux noix de cocos, et l'envoyèrent très-soigneusement chez eux. Sans doute qu'ils étoient aussi

avides de ce poisson, que certains Anglais le sont de la tortue, ou d'un cuisseau de gibier. La sèche, quand elle est apprêtée, a le goût des huîtres à l'étuvée; mais elle n'est pas si tendre. Ces insulaires mangent aussi du chien, et trouvent sa chair délicieuse; ils nous en apportèrent une cuisse rôtie à acheter; M. Banks en mangea un morceau, et le trouva fort bon : il sortit immédiatement après, et acheta un de ces animaux, qu'il donna à quelques Indiens, pour le tuer et le préparer à leur manière; ce qu'ils firent aussi-tôt. Après lui avoir tenu la gueule serrée contre l'estomac, jusqu'à ce qu'il fût étouffé, ils étendirent un lit de pierres chaudes sur la terre, passèrent le chien dessus, lui brûlèrent les poils, lui enlevèrent la peau au moyen d'une coquille de noix de cocos, et le frottèrent avec du corail. Ils tirèrent ensuite les boyaux, les mirent sur des pierres chaudes; et dès qu'ils furent grillés, ils les mangèrent avec avidité. Plusieurs des nôtres ne se firent point de scrupule de partager avec eux ce repas peu délicat. Ayant lavé et nettoyé très-proprement le corps de l'animal, nos Indiens préparèrent un four de pierres brûlantes, les couvrirent de feuilles de fruit-pain, et mirent

le chien dessus, avec le foie, le cœur et le mou, qu'ils arrosèrent du sang, dont ils avoient rempli une noix de cocos. Ils firent ensuite un autre lit de pierres brûlantes et de feuilles, et recouvrirent le tout d'une terre qu'ils applatirent, autant qu'ils le purent, afin de conserver la chaleur : le chien fut environ quatre heures dans ce four, et on le servit à souper. J'en mangeai peu; cette viande avoit un goût de mauvais bœuf, et une odeur très-désagréable. Le capitaine Cook, M. Banks et le docteur Solander, la trouvèrent excellente, et prétendirent que c'étoit le meilleur mets dont ils eussent jamais goûté. Quant au reste de nos gens, il ne fut pas possible d'en faire manger à aucun. Nous inventâmes, à notre tour, un nouveau mets, qui déplut tout autant à nos Indiens, que quelques-uns des leurs nous dégoûtèrent. Il y a dans cette île une sorte de rat, dont l'espèce est très-nombreuse : nous en prîmes quelques-uns et les fricassâmes; plusieurs personnes de l'équipage en mangèrent; elles trouvèrent ce ragoût très-bon, et quelques-uns des officiers inférieurs s'en firent servir le lendemain matin pour leur déjeûner.

Le 27, nous vîmes une cérémonie des

plus bizarres. Tiropoa, l'une des femmes de Tubora Tumaïda, après avoir pleuré, et donné quelques autres signes de chagrin, tira une dent de goulu de dessous ses vêtemens, et s'en frappa la tête à diverses reprises: le sang coula de ses plaies avec abondance. Cette femme se mit ensuite à pleurer amèrement; elle articula quelques mots d'un ton plaintif, et couvrit d'un morceau d'étoffe le sang qu'elle avoit répandu. Elle en perdit environ une pinte; elle en ramassa tout ce qu'elle put, le jeta dans la mer, et reprit une contenance aussi enjouée que s'il n'étoit rien arrivé. Il paroît que cette cérémonie est généralement pratiquée par les veuves après la mort de leurs maris.

Le matin même, une grosse femme de bonne mine, vint nous rendre visite, et nous offrit un présent : la grande quantité de vêtemens de toutes couleurs, dont elle étoit couverte, nous la fit prendre pour la reine.

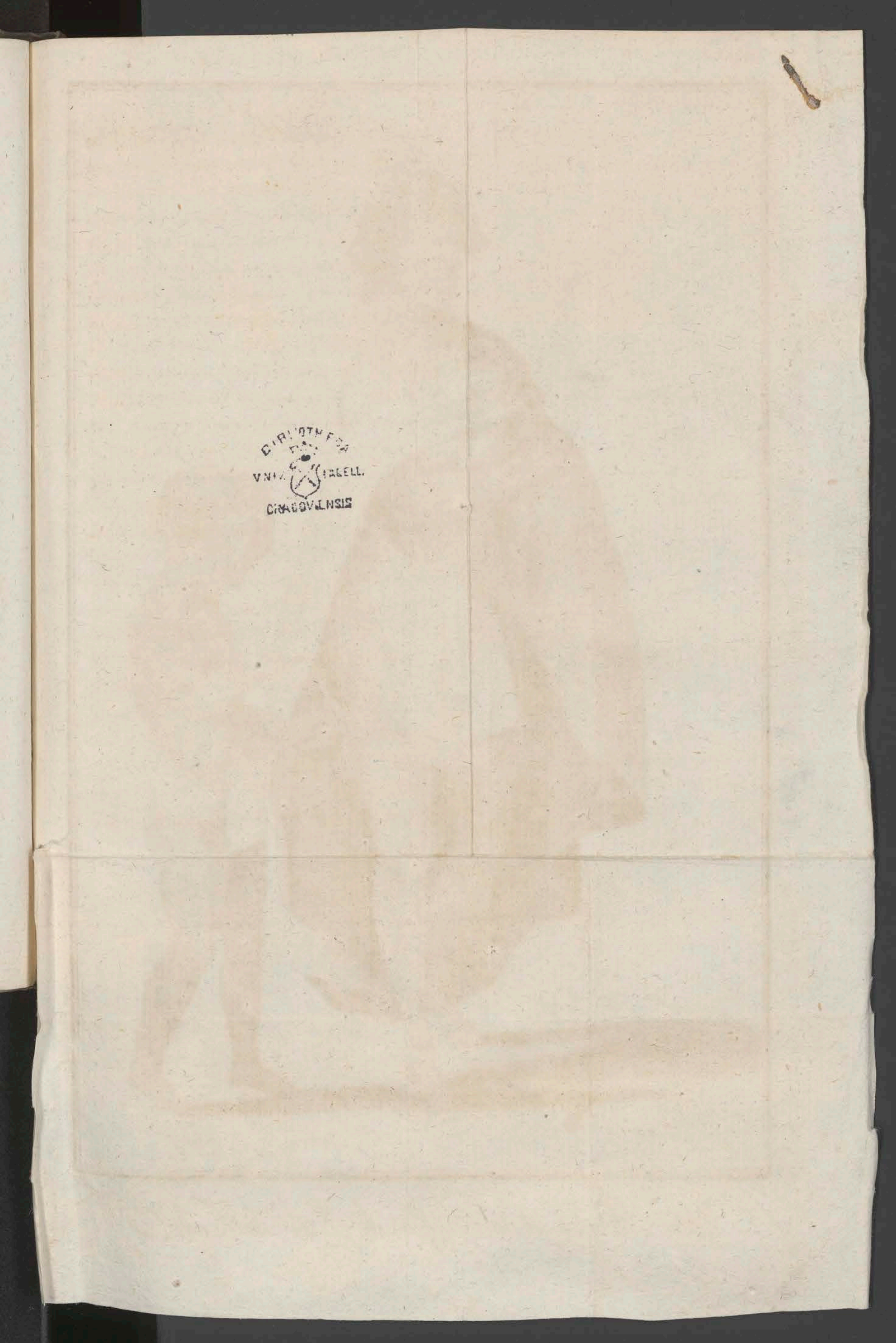
Tootahau, roi de l'île, que nous appelâmes Hercule, vint aussi nous voir avec toute sa famille, et nous apporta des présens que nous reçûmes amicalement.

Ayant beau tems, le 30, nous fîmes une promenade dans l'intérieur de l'île : nous

trouvâmes le pays agréable, et rencontrâmes quelques plantes rares, qui firent beaucoup de plaisir à nos botanistes.

Le 2 de mai, nous perdîmes notre quart de cercle pour nos recherches astronomiques; on l'avoit apporté la veille au rivage, pour faire des observations sur le passage de Vénus : nous dépêchâmes aussi-tôt plusieurs des nôtres dans l'île, afin de découvrir où étoit cet instrument. Quelques habitans leur apprirent qu'on l'avoit caché dans les bois, du côté de l'est. Le capitaine, M. Banks, M. Green, avec quelques-uns des nôtres, Tubora Tumaïda, avec quelques Indiens, tous bien armés, allèrent à la recherche. On retint pour otage, jusqu'au retour de notre petite armée, le roi Tootahau, ainsi que plusieurs canots. Pendant qu'on étoit occupé à cette expédition, je me promenai, vers le soir, du côté de l'est, et fus presque étourdi du bruit des innombrables sauterelles qu'on trouve dans cette île. J'arrivai, à la fin, dans un lieu très-vaste, sur le côté duquel je vis une grande maison; des insulaires étoient assis au milieu de cet espace, et avoient devant eux de grandes corbeilles de fruit-pain. Quelques-uns de ces Indiens s'occupoient à

séparer les fruits, et d'autres emportoient les paniers, quand ils étoient remplis; ce qui donnoit l'air d'un marché de fruit-pain à cette scène. Près de cet endroit étoit une autre maison, aussi très-longue, où il paroît que ces Indiens colorent leurs vêtemens : j'y achetai quelques pièces d'étoffes, et revins au fort. Sur les huit heures du soir, la troupe qui étoit allée à la recherche du quart de cercle, revint avec cet instrument, qu'on retrouva par le secours de Tubora Tumaïda. Quelques insulaires l'avoient démonté, et se l'étoient partagé, mais sans l'endommager. Le vol fut commis par un homme appelé Moroameah, serviteur de Titaboreah, l'un des chefs du pays. On retrouva aussi un pistolet, que quelque Indien avoit volé peu de tems auparavant. Tootahau pleura beaucoup pendant l'absence de notre troupe; il craignoit qu'on ne le fît mourir, si l'instrument ne se retrouvoit pas, et il nous fit présent de deux cochons pour nous appaiser. La reine Oboreah prit la fuite, et aucun des Indiens ne voulut nous rien apporter. Quand Tubora Tumaïda, et ceux de sa suite, qui accompagnoient M. Banks, furent de retour, et qu'ils virent Tootahau prisonnier,





Une Femme et un Enfant de l'isle de Taïti;

ils s'abandonnèrent aux lamentations les plus douloureuses qu'on puisse entendre ; mais la paix fut bientôt rétablie, par les assurances que nous leur donnâmes de ne faire à personne aucun mal.

Le 4, notre marché fut très-peu fourni; les Otaïtiens avoient été trop intimidés par la détention de leur roi Tootahau.

Quelques-uns d'entr'eux nous parlèrent de dix-neuf îles voisines, et nous en firent remarquer une, du haut d'une montagne; c'étoit Yoole-Etea.

La plupart des naturels de cette île sentent l'huile de cocos, et sont bruns et pâles à-la-fois ; ils ont presque tous les cheveux noirs, et très-souvent frisés; les yeux de même couleur, le nez plat, la bouche large, et l'air enjoué : tous portent la barbe, mais ils coupent leurs moustaches. Ils sont bien faits, très-vigoureux; ils ont, en général, le ventre gros, et sont craintifs, enjoués, badins et hospitaliers. Il y a parmi eux plus d'hommes d'une taille élevée que chez tout autre peuple que j'aie jamais vu; plusieurs ont six pieds trois pouces et demi; mais les femmes, en général, sont petites, comparées aux hommes. Ces insulaires doivent avoir beaucoup

de probité entr'eux; car leurs maisons ne sont nullement fermées ; les barreaux, les serrures, les verroux, sont particuliers aux nations civilisées, dont la théorie morale est la meilleure, mais dont la morale politique est généralement la pire. Ceci a pu conduire un écrivain très-célèbre à conclurre, quoi qu'à tort, que la civilisation et la pratique des sciences et des arts, rendent en général les hommes moins heureux et plus méchans. Les besoins de la nature sont peu nombreux, il est vrai ; et la partie non civilisée des hommes, paroît très-contente, en général, quand elle peut y satisfaire : l'ambition, l'amour des repas somptueux, et toutes les autres superfluités, ne sont que peu connues parmi les nations sauvages. Généralement, on pense moins parmi elles, avec douleur, au lendemain, que chez les peuples civilisés; et on y éprouve conséquemment plus de joie à partager les présens que fait chaque jour la bonté céleste. Les peuples sauvages, n'ayant pas cette recherche des vêtemens et de la table, que les Européens ont poussée au plus haut degré, sont plus robustes, moins sujets aux maladies, ils ressentent moins les injures des saisons, et


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS



Maison et plantation d'un Chef de l'isle de Taïti

leur tempérament est enfin ce qu'étoit celui des anciens Bretons avant leur civilisation. Malheureusement on ne trouve plus parmi nous cette constitution de nos ancêtres; nous sommes énervés par les excès de tout genre, et les maladies, effets de l'intempérance et de la débauche, deviennent, en corrompant notre sang, un héritage de famille.

Les huttes des Otaïtiens sont entourées de palissades très-basses, faites avec des joncs; ils étendent, très-proprement, un lit de paille sur la terre, et y placent des nattes pour dormir; leur oreiller est une espèce de tabouret à quatre pieds, d'un bois très-solide. Les outils dont ils se servent pour le faire, sont de pierre ou de coquille, ces Indiens ne connoissant pas le fer jusqu'à l'arrivée du Dauphin.

Leurs huttes sont bâties à une distance considérable l'une de l'autre, de sorte que l'île a l'air d'un village continuel. Otaïti abonde en noix de cocos (*), en fruit-pain et en pommes. Tous ces différens fruits tombent, pour ainsi dire, dans la bouche, ce

(*) J'ai vu quelques groupes de noix de cocos, qui étoient si pesans, que je pouvois à peine les porter; ce qui me surprit d'autant plus, que les tiges étoient médiocres.

qui peut être cause de l'indolence de ce peuple: s'il étoit plus industrieux, il jouiroit de plus d'abondance ; la culture rendroit non-seulement les fruits plus nombreux, mais elle leur procureroit encore une qualité supérieure. Les Otaïtiens paroissent cependant aussi satisfaits de ce que la terre produit naturellement, que s'ils étoient parvenus au comble du bonheur: ils sont en conséquence plus heureux que les Européens, dont les desirs n'ont point de bornes. Ces insulaires, quand ils travaillent, n'ont autour des reins qu'un seul morceau d'étoffe, qu'ils nomment *maro*; dans d'autres instans, ils portent des vêtemens qu'ils appellent *purawei* et *teepoota*: ils couvrent aussi leur tête d'une espèce de turban. En marchant, ils tiennent à la main un bâton blanc, dont le bout supérieur est plus délié que celui d'en bas.

Ces peuples vont à la guerre, dans de larges canots, au bout de l'un desquels ils placent un trône, soutenu par quatre piliers carrés, et cannelés ; ils appellent ce trône *tootee*. Leurs armes sont une sorte de massue, et de longues lances de bois. Ils ont aussi des arcs et des flèches; les arcs sont faits d'un bois élastique ; les flèches le sont d'une

espèce de canne, ou de bambou, au bout de laquelle ils adaptent un bois pointu, ou une arête de raie, dentelée, très-serrée. Ils se servent aussi de frondes faites des fibres de l'écorce de quelque arbre, et leurs cordes le sont en général de la même matière : quelques-unes d'elles, aussi bien que les frondes, sont fort habilement tressées. Ils font leurs haches, ou plutôt leurs doloires, qu'ils nomment *towa*, en adaptant au bout d'un manche de bois, une pierre noire et très-dure, de l'espèce de celle dont ils se servent pour battre leur pâte ; ils savent rendre cette pierre tranchante, et cet instrument ressemble assez à une petite houe de jardin. La pierre qu'ils emploient à cet usage, étant très-dure, il faut, sans doute, beaucoup de peine et de tems pour faire un tel instrument. Ces Indiens, afin de se garantir de l'effet des lances, s'enveloppent aussi la partie supérieure du corps, d'étoffes ou de tissus de cheveux très-artistement tressés. Ils portent sur la tête des teepootas, et suspendent à leur cou des taowmees, ou espèces de pectoraux. Ils ont des turbans, auxquels ils attachent une petite touffe de plumes de perroquet ; quelquefois ils se mettent ce qu'ils appellent un

vhaow, qui est un large bonnet, de forme conique. Ils font dans leurs heivos, ou danses de guerre, des mouvemens et des gestes grotesques, semblables à ceux des filles quand elles dansent le taowrée - whaow (sorte de divertissement); ils s'accompagnent d'un instrument fait de coquilles de nacre de perles, et se font la grimace en signe de défi. Ils joignent aussi leurs mains ensemble, les font mouvoir en même tems, et s'en appliquent la paume sur la poitrine et les épaules. Quand ils combattent dans leurs canots, ils les attachent ordinairement l'un à l'autre par une corde, et jamais on ne frappe les hommes qui sont occupés à ce travail.

Ces Indiens taillent leurs cheveux de différentes manières. Quand leurs proches parens meurent, quelques-uns les coupent entièrement, et vont nu-tête; d'autres laissent une bordure de cheveux, et rasent tous ceux du milieu; quelques-uns n'en enlèvent qu'une petite partie sur le haut de la tête, et en forme de cercle, ce qui a l'air d'une tonsure de prêtre. Plusieurs préfèrent une mode opposée : ils laissent une touffe de cheveux sur le sommet de la tête, et ôtent le reste. Cette opération se fait avec la dent

d'un goulu de mer, qui coupe très-bien. Les Otaïtiens se rasent aussi avec la dent du même animal, attachée à un morceau de grosse coquille. Ces Indiens sont habitués à se dessiner la figure d'une manière fort singulière, qu'ils nomment tataowing (tâtouage); ils font cette opération avec un instrument qui a des dents comme un peigne; après l'avoir trempé dans le jus d'une certaine plante, ils le font entrer dans la peau. Cette parure ressemble à une mentonnière à jour, qui va d'une oreille à l'autre, en passant au-dessous de la lèvre inférieure, et enveloppant une partie du cou. M. Stainby, moi-même, et quelques autres, entreprîmes cette opération, et eûmes les bras marqués. Cette couleur reste si fortement imprégnée, que, pour l'enlever, il faut arracher la peau; elle est d'un pourpre bleuâtre, semblable à celui que produit sur la chair la poudre à feu.

Ces peuples ont inventé un instrument de musique qui ressemble à la flûte; ils soufflent dedans avec les narines, mais leurs notes, peu nombreuses, sont désagréables et dures. La danse n'est pas moins singulière chez eux que la musique, car ils font mille

postures extravagantes; ils étendent les jambes, tiennent leurs bras crochus, se démontent les muscles du visage, et se tordent la bouche diagonalement, d'une manière, telle qu'aucun de nous ne put l'imiter.

La polygamie n'est point permise parmi ces insulaires; mais les femmes n'y ont qu'une très-foible idée de la modestie; leurs maris permettent toute liberté avec elles, excepté la dernière, qu'ils n'approuvent pas. Plusieurs de nos compagnons choisirent parmi ces Indiennes des concubines, avec lesquelles ils habitèrent momentanément. Les Européens, réputés les plus vertueux, se permettent une telle conduite dans cette partie non civilisée du globe, comme si le changement de lieu affoiblissoit la honte morale qui résulte de l'incontinence, et comme si ce qui est péché en Europe, n'étoit en Amérique qu'un simple amusement! Une telle opinion ne feroit de la chasteté qu'une vertu locale, et la restreindroit seulement à quelques parties du globe.

Les femmes ont coutume de porter sur la tête des guirlandes de fleurs. Ces guirlandes sont faites avec des feuilles blanches, qu'elles enlèvent à la fleur même. Ces femmes

amassent aussi, à l'instant où elles s'ouvrent, les fleurs d'une espèce de jasmin, et se les passent autour des oreilles. Les personnes des deux sexes sont très-propres; elles se lavent tous les jours trois fois dans la rivière, ainsi que la bouche et les mains, après chaque repas.

Les enfans ont beaucoup d'amitié les uns pour les autres; et, si on leur donne quelque chose, ils le partagent également entr'eux.

Comme ces Indiens ne nous apportoient plus rien au marché, le capitaine, M. Banks, et quelques autres, se rendirent dans la partie de l'ouest. Ils menèrent avec eux Tootahau, et quelques autres chefs, qu'on supposoit avoir reçu de nous l'affront qui avoit fait pousser tant de gémissemens. Ces bonnes gens reçurent très-bien leurs hôtes, et les divertirent en dansant et en s'exerçant à la lutte devant eux. Quand notre monde revint au vaisseau, leur roi Tootahau les accompagna, et nous donna un cochon : le capitaine reconnut son honnêteté par un présent.

Le lendemain 6, les habitans nous apportèrent des fruits au marché comme de coutume.

En nous promenant dans les bois, nous vîmes le corps d'un homme mort, placé sur

une espèce de bière : une natte, soutenue par quatre bâtons, étoit au-dessus de ce corps, qu'on avoit couvert d'une étoffe, et une palissade de bambous enfermoit un carré de terre, au milieu duquel étoit la bière. Cette espèce de cimetière est appelée Moraï.

Ce même jour, nous trouvâmes des Otaïtiens occupés à polir leurs canots ; ils emploient, pour cette opération, une éponge de madrépore, espèce de corail ou de mousseron de mer ; ils s'en servent aussi pour polir les poutres de leurs maisons.

Le 8, M. Mollineux se mit dans la chaloupe, et se rendit du côté de l'est pour y acheter quelques cochons, mais on ne voulut lui en vendre aucun : on lui répondit qu'ils appartenoient à Tootahau, ce qui faisoit voir la supériorité de ce chef.

Nous vîmes, ce jour, un homme de très-bonne mine, ayant le nez et les joues rougeâtres; les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils presque blancs ; ce qui étoit un jeu de la nature dans ce pays.

Le 13, M. Banks se mit dans la chaloupe ; il trafiqua, comme de coutume, avec les Indiens, et nous vîmes une cérémonie très-bizarre. — Il vint quelques étrangers, à qui

les autres Indiens ouvrirent aussi-tôt le passage : la première personne de la file présenta successivement à M. Banks un petit bouquet de plumes de perroquet, quelques plantains, et des feuilles de malope ; ensuite une femme traversa la file, ayant beaucoup de vêtemens sur elle ; après s'en être dépouillée, et les avoir étalés à terre, elle se mit à tourner autour, et se montra presque nue : on lui offrit d'autres vêtemens, elle les étendit aussi à terre, et demeura dans le même état qu'auparavant. Alors tous les vêtemens furent enlevés, chacun se retira, et laissa là cette femme.

Le 14, nous vîmes une personne qui avoit l'air d'un hermaphrodite.

Le 15, nous n'eûmes qu'une brise légère ; le tems étoit d'une chaleur étouffante, quoique la cime des monts fût enveloppée de nuages, et que nous attendissions de la pluie. Il nous vint des montagnes quelques bouffées de vent, qui élevoient de petits tourbillons de sable. Tout en étoit couvert, ce qui rendoit notre situation toujours plus désagréable ; et, le soir, nous vîmes un cercle extrêmement grand autour de la lune.

Le 16, il plut beaucoup, et nous apperçûmes

deux arcs-en-ciel : nous jetâmes le filet en plusieurs endroits différens, mais nous ne prîmes point de poisson.

Le 17, la sentinelle fit feu sur un des Indiens, qui vint, avant qu'il fût jour, dans l'intention de nous voler quelque cassette; ce qui étoit la seconde offense de ce genre envers nous; mais heureusement le fusil rata, et le voleur se sauva.

Le 20, peu d'habitans vinrent au marché; la pluie les en empêcha.

Elle continua avec force le 22, et fut accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre, les uns et les autres, plus terribles que je n'en aie vus et entendus de ma vie : la pluie fut telle, que l'eau perça la tente, et mouilla tout ce qui s'y trouva. Nous craignîmes que le vaisseau ne souffrît beaucoup de l'orage; mais il ne lui arriva rien.

Le 3 juin, il fit très-beau, et nos astronomes eurent un tems favorable pour faire leurs observations sur le passage de Vénus. M. Banks et quelques personnes allèrent à Eimayo, et d'autres à l'est, pour opérer en même temps. M. Banks revint avec deux cochons, dont lui fit présent le roi d'Eimayo.

Le calcul suivant du passage de Vénus,

ayant été trouvé dans les papiers de Sidney Parkinson, avec une table de l'ascension et de la chûte du Mercure dans le thermomètre, depuis le 27 avril 1769, jusqu'au 7 juillet suivant, on a cru devoir les insérer ici pour la satisfaction des savans.

Calcul du passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil.

8 sans erreur.

Hauteur méridienne du soleil, le 2 juin, 50 7
le 3 *idem*, 49 59

3 juin 1769. Erreur de 16

Hauteur du soleil avant le premier contact extérieur.

H.	M.	S.		D.	M.
8	48	9	Première	28	42
	50	10	position.	29	5
	51	41		29	21
8	53	19	Seconde	29	36
	55	7	position.	29	57
	56	19		30	13
8	57	36	Troisième	30	27
	58	37	position.	30	37
	59	44		30	47

Hauteur du soleil.

H.	M.	S.		D.	M.
2	45	18	Première	32	47
	46	31	position.	32	34
	47	35		32	22
2	48	39	Seconde	32	12
	49	44	position.	31	56
	50	33		31	49
2	51	33	Troisième	31	39
	52	28	position.	31	29
	53	35		31	16

Avant le premier contact intérieur.

9	25	48	Première	35	20
	27	46	position.	35	34
	28	23		35	47
9	25	15	Seconde	35	55
	29	46	position.	36	2
	30	29		36	9
9	31	13	Troisième	36	13
	32	4	position.	36	23
	32	43		36	29

Avant le second contact extérieur.

3	13	59	Première	27	35
	14	36	position.	27	24
	15	35		27	14
3	16	33	Seconde	27	3
	7	25	position.	26	53
	18	19		26	43
3	19	14	Troisième	26	34
	20	14	position.	26	21
	21	1		26	12

Après le premier contact intérieur. H. M. S.		D. M.	*Après le second contact extérieur.* H. M. S.		D. M.
9 42 56	Première	38 9	3 32 3	Première	24 5
43 52	position.	38 25	33 14	position.	23 51
45 25		38 31	34 32		23 36
9 46 32	Seconde	38 42	3 35 31	Seconde	23 25
47 59	position.	38 54	36 33	position.	23 11
49 27		38 8	37 30		23
9 50 27	Troisième	39 17	3 38 29	Troisième	22 55
51 9	position.	39 25	39 58	position.	22 31
52 6		39 32	41 5		22 21

2ᵉ. Contact intérieur, } 1ᵉʳ. ——— extérieur, }	0′ 23″ 10‴
1ᵉʳ. ——— intérieur,	0 39 30
2ᵉ. ——— *idem*,	3 10 57
2ᵉ. ——— extérieur,	3 29 58

Hauteur dans la matinée.

TEMS.	7 42 29	Hauteur	15 51
	0 45 26	du	16 25
	0 46 38	Soleil.	16 40

ASCENSION ET CHUTE DU MERCURE

Dans le thermomètre.

Avril, 1769.		M.	N.	A.
Jeudi,	27	68	82	60
Vendredi,	28	68	84	70
Samedi,	29	70	85	68
Dimanche,	30	69	86	70
Mai.				
Lundi,	1	70	85 ½	77
Mardi,	2	79	91	79
Mercredi,	3	78	91	80
Jeudi,	4	70	91	79
Vendredi,	5	72	91	79
Samedi,	6	69	86	80
Dimanche,	7	72	91	80
Lundi,	8	71	86	77
Mardi,	9	70	85	78
Mercredi,	10	70	85	78
Jeudi,	11	70	86	81
Vendredi,	12	74	87	79
Samedi,	13	75	86	78
Dimanche,	14	77	87	78
Lundi,	15	74	85	80
Mardi,	16	74	85	79

		M.	N.	A.
Mercredi,	17	72	87	79 ½
Jeudi,	18	73	89	79
Vendredi,	19	72	82	76
Samedi,	20	72	73	73
Dimanche,	21	72	85	74
Lundi,	22	70	76	75
Mardi,	23	69	86	77
Mercredi,	24	70	87	79
Jeudi,	25	72	82	78
Vendredi,	26	73	83	81
Samedi,	27	75	85	81
Dimanche,	28	71	86	80
Lundi,	29	71	86	78
Mardi,	30	70	84	76
Mercredi,	31	70	84	78
Juin.				
Jeudi,	1	71		
Vendredi,	2			
Samedi,	3			
Dimanche,	4			
Lundi,	5	74	84	78
Mardi,	6	74	86	78

		M.	N.	A.
Mercredi,	7	74	86	77
Jeudi,	8	73	87	76
Vendredi,	9	72	83	79
Samedi,	10	69	81	78
Dimanche,	11	72	77	77
Lundi,	12	72	82	79
Mardi,	13	72	83	78
Mercredi,	14	72	87	81
Jeudi,	15	74	87	79
Vendredi,	16	72	83	77
Samedi,	17	70	81	77
Dimanche,	18	72	83	68
Lundi,	19	72	82	74
Mardi,	20	70	83	76
Mercredi,	21	69	86	77
Jeudi,	22	70	86	76
Vendredi,	23	79	86	76
Samedi,	24	67	85	74
Dimanche,	25	74	84	76
Lundi,	26	67	79	75
Mardi,	27	70	84	76
Mercredi,	28	71	85	77
Jeudi,	29	67	80	78
Vendredi,	30	76	82	78
Juillet.				
Samedi,	1	70	78	78
Dimanche,	2	70	85	80
Lundi,	3	74	84	78
Mardi,	4	70	88	78
Mercredi,	5	70	88	77
Jeudi,	6	72	83	78
Vendredi,	7	76	83	78
Samedi,	8	73	83	76
Dimanche,	9	72	83	70

Le docteur Solander, M. Banks, et plusieurs autres, afin d'en obtenir quelques cochons, firent visite à Tootahau. Ils furent obligés d'aller plus loin que la résidence ordinaire de ce chef, et le trouvèrent enfin avec la reine Obéréah. Tootahau reçut nos gens avec de belles promesses, et les invita à passer la nuit chez lui, ce qu'ils acceptèrent; mais, en s'éveillant, ils ne trouvèrent plus ni leurs bas, ni leurs autres vêtemens. M. Banks perdit un surtout, et un habit à franges d'argent, dans les poches duquel étoit une paire de pistolets, et différentes choses: ils firent de vaines recherches sur leurs effets, et revinrent très-mécontens, n'ayant pu avoir qu'un cochon.

Le 12, les habitans nous parlèrent de deux vaisseaux qui avoient paru sur leur côte : ils nous dirent que l'équipage étoit espagnol, et avoit introduit le mal vénérien parmi eux (*).

Le 15, on nous prit notre rateau de four, ce qui, joint aux autres objets qui nous avoient été volés, et au traitement insolent éprouvé par M. Monkhouse, détermina le capitaine à exiger le redressement de ces griefs. Il fit donc saisir, un matin, vingt-sept doubles canots à voiles, qui se trouvoient au cap, et dont quelques-uns venoient d'une île voisine. Nous menaçâmes les Indiens de brûler ces canots, si nos effets ne nous étoient rendus. Avant midi, on nous rapporta le rateau; mais, comme il ne fut pas question du reste, nous gardâmes toujours les canots. Tootahau fut fort mécontent, et ne voulut pas souffrir qu'aucun Indien nous apportât du fruit-pain, des pommes, et des noix de cocos. Le tems alors étoit très-humide; P. Briscoe, l'un des domestiques de M. Banks, étoit fort malade

---

(*) Nous apprîmes depuis, à Batavia, que ces vaisseaux étoient montés par des Français, et commandés par M. de Bougainville.

d'une fièvre de nerfs, et nous n'avions que peu d'espoir de le réchapper. La longueur de sa maladie l'avoit réduit à un grand état de foiblesse, et j'ai éprouvé moi-même, que, dans ces climats brûlans, un Européeen est long-tems sans recouvrer ses forces.

Le 19, au soir, et vers la nuit, la reine Obéréah, accompagnée de plusieurs personnes de sa suite, alla dans un double canot, au palais de Tootahau, appelé Opare. Cette reine nous apporta un présent de plantains, de fruits-pain, et un cochon; mais elle ne nous remit aucun des effets dérobés, disant qu'Obade, son amant, avoit pris la fuite en les emportant. M. Banks la reçut très-froidement; et le capitaine refusa les présens, ce qui parut fortement affliger cette reine. M. Banks et tous nos gens étant allés se mettre au lit, ces Indiens voulurent coucher dans une de nos tentes; mais je ne le souffris pas, et les renvoyai. Le lendemain matin, ils revinrent à la tente; le capitaine Cook changea de résolution, et acheta quelques-uns de leurs fruits. La reine se conduisit avec beaucoup de hauteur; et cependant M. Banks permit que tous ces Indiens demeurassent le jour dans sa tente. Deux

des femmes de la suite de la reine employèrent tous leurs soins à se procurer parmi nous des maris, et elles réussirent à la fin; le chirurgien choisit l'une, et l'un des lieutenans prit l'autre : ils parurent fort d'accord jusqu'au moment de se coucher, ce qu'ils voulurent faire dans la tente de M. Banks, qui le souffrit. Une des deux compagnes de ces messieurs étant sortie, le chirurgien insista pour qu'elle ne couchât pas dans la tente; et, cette femme étant rentrée, il la repoussa dehors. Tous les Indiens, à l'exception d'Otea Tea, sortirent avec elle. Cette dernière se mit à pleurer et à gémir pendant beaucoup de tems, jusqu'à ce qu'enfin M. Banks la conduisît aussi avec les autres. M. Monkhouse et M. Banks en vinrent, quelques instans après, à un éclaircissement, et se dirent des mots très-hauts. Je croyois qu'ils alloient terminer la contestation par un duel; cependant, ils l'évitèrent prudemment. Obéréah et sa suite avoient gagné leurs canots, et ne voulurent point retourner; mais M. Banks les y joignit, et passa la nuit avec eux.

Les canots de la princesse Tehoah Mituah furent pris le même jour, chargés de présens pour nous; mais le capitaine, ayant

reconnu que cette princesse étoit innocente, laissa aller ses canots.

Le 21, au matin, plusieurs Indiens vinrent à nous, avec des denrées de différentes sortes: ils nous dirent que c'étoient des présens, que nous payâmes cependant. Notre tente étoit remplie de ces Indiens: bientôt après, Amoa, chef de plusieurs districts de l'autre partie de l'île, nous fit aussi visite, et nous apporta un cochon. Aussi-tôt que parut ce chef, les autres Otaïtiens se dépouillèrent de la plus grande partie de leurs vêtemens, ce qui est un signe d'obéissance envers les supérieurs. Nous n'avions pas vu auparavant cet usage, et nous jugeâmes qu'il n'avoit lieu que pour les personnes d'un rang très-distingué. Obéréah donna à cet homme le nom d'époux, et à Toobaïah, celui de frère; mais il faut avoir peu d'égards à ce que ces insulaires disent. Une femme, nommée Teetee, vint de l'ouest, et présenta au capitaine un fort beau vêtement, dont le fond étoit d'un jaune très-brillant, entouré d'une bordure rouge; il y avoit au milieu plusieurs croix, et nous craignîmes que ces Indiens n'eussent appris à les faire des Français.

Le 23, au matin, il nous manqua un de

nos gens, Portugais de nation, que nous avions pris avec nous à Rio-Janeiro. Ayant fait des recherches parmi les Indiens, nous apprîmes que cet homme étoit à Opare avec Tootahau. Un Indien nous offrit d'y aller, et de nous le ramener; ce qu'il fit la même nuit. Le Portugais nous dit à son retour, que trois hommes étoient venus à lui, en criant *tyau*, ce qui est chez ces peuples un signe d'amitié; qu'alors ils l'attirèrent hors du fort, l'emmenèrent avec eux à l'extrémité de la baie, où ils le dépouillèrent de ses habits, et le forcèrent d'entrer dans un canot: ils le conduisirent ensuite à Opare, ou Tootahau lui donna quelques vêtemens, et l'engagea à demeurer avec lui. Nous crûmes ce récit véritable; car les habitans ne surent pas plutôt que cet homme étoit revenu, qu'ils sortirent tous de la tente, et coururent à Opare, craignant que nous ne voulussions nous venger sur eux.

Le 26, le capitaine et M. Banks firent une course dans l'île, et prirent à l'ouest.

Le 27, au soir, nous vîmes le jeu favori des jeunes filles; elles se séparent en deux bandes, qui se placent vis-à-vis l'une de l'autre. Un des partis jette des pommes, que celui qui est

est opposé tâche d'attraper. Je ne connois point les règles de ce jeu; mais un des partis s'avançoit de tems-en-tems; chacune de ces filles alors frappoit du pied, faisoit des grimaces, écartoit les jambes, montroit sa nudité, et répétoit quelques mots d'un ton fort désagréable. Ces jeunes filles sont ainsi élevées à la débauche depuis l'enfance; car plusieurs de celles que nous vîmes s'exercer à ce jeu, n'avoient pas plus de huit à neuf ans.

Le capitaine et M. Banks revinrent de leur course le 28, au soir.

Ils se mirent en route le 29, de très-bon matin, pour visiter la partie occidentale de l'île.

Les provisions de toute espèce étoient alors extrêmement rares, et quelques-uns des habitans souffroient beaucoup de la famine; la trop grande abondance de fruit-pain qu'on nous avoit fourni, étoit cause de cette disette. Les habitans étoient obligés de manger une espèce de fruit qu'ils faisoient griller, et qui a assez le goût de notre châtaigne; mais, comme l'arbre à pain étoit couvert d'une grande quantité de jeunes fruits, nous espérâmes qu'une nouvelle récolte viendroit bientôt soulager cette détresse.

Le 1er. juillet, sur le soir, le capitaine et M. Banks revinrent de leur promenade dans l'île; ils la trouvèrent plus étendue qu'ils ne croyoient : ils nous amenèrent plusieurs cochons; et, avec plus de haches, ils eussent pu en acheter davantage. Ils découvrirent, dans leur course autour de l'île, qu'elle consiste en deux péninsules, jointes par un isthme marécageux et bas, à travers lequel M. Banks suppose qu'on pourroit aller en canot. Du Port-Royal, qui est situé à l'extrémité occidentale, la côte s'étend, à l'est, par sud, dans une distance d'environ dix-neuf lieues, jusqu'à un récif de trois petites îles formant une baie, appelée *Society-Bay*. A l'isthme, ou à la jonction des deux divisions, la terre va en pente dans une baie profonde. La plus petite de ces divisions est presque ovale, et entourée d'un récif qui court dans une ligne parallèle. Au rivage, à deux milles environ de distance, on trouve plusieurs ouvertures, ou passages, qui offrent un bon mouillage : le côté du nord de l'île est aussi défendu par un pareil récif; mais le fond en est mauvais et peu sûr pour les vaisseaux de grand port. Toute la longueur de l'île est d'environ quinze lieues, et sa circon-

férence, de quarante. Le capitaine et M. Banks, outre la baie, dont je viens de parler, en virent encore d'autres qui sont fort bonnes; dans l'une d'elles, particulièrement, une grande flotte pourroit courir avec autant de facilité que de sûreté : le nom que les habitans du pays lui donnent, est Papara.

Ces deux messieurs apprirent aussi que l'île est divisée en deux principautés, dont l'une renferme la plus grande péninsule, et est appelée Otaïti-Nooa, ou la grande Otaïti ; la seconde est formée de l'autre péninsule, et est nommée Otaïti-Eetee, ou la petite Otaïti. La première de ces deux divisions porte aussi le nom d'Oboreano, en l'honneur de la reine Obéréah qui la gouverne. L'autre division a également à sa tête une femme, nommée Teideede; celle-ci est plus jeune que la reine Obéréah. Les peuples de ces deux différentes parties ne semblent pas vivre en bonne intelligence, ayant très-peu de communication entre eux.

Le capitaine et M. Banks virent aussi un grand monument de forme pyramidale, d'une pierre très-polie : on leur dit que c'étoit le moraï ou tombeau du frère et de la sœur, d'Obéréah et d'Oboamo.

Le 6 juillet, au matin, une jeune femme vint à l'entrée du fort, et nous apprîmes que c'étoit une fille d'Oamo. Les Indiens, à son arrivée, se découvrirent les épaules pour la saluer. Nous l'invitâmes à entrer dans la tente, mais elle le refusa.

Le 9, deux de nos marins étant devenus amoureux de quelques Indiennes, désertèrent du fort, et se réfugièrent dans la partie occidentale de l'île, avec l'intention d'y demeurer. Le même jour, un habitant prit un canif à un de nos matelots, et le blessa fortement au front : il s'ensuivit un combat, et les Indiens prirent la fuite.

Ce fut aussi le 9 que M. Banks et le docteur Moukhouse firent plusieurs milles, jusqu'à une vallée qui conduit à Orowhaina. A la fin, ils trouvèrent une chûte d'eau, et ne purent aller plus loin; les montagnes étoient là presque perpendiculaires; il en tomboit plusieurs cordes, afin d'aider, sans doute, ceux qui, dans des momens de disette, voudroient y monter pour y chercher des fruits de plantain sauvage, ou quelqu'autre nourriture. Les pierres et le sol, au sommet de quelques-unes des plus hautes montagnes, sembloient brûlés ou calcinés. J'allai moi-

même sur une des moins élevées, où la terre est une sorte d'ochre rouge, couverte de différentes plantes, mais sur-tout de fougère.

Après avoir enlevé et embarqué plusieurs des matériaux qui servoient à la construction du fort, nous nous préparâmes à remettre à la voile.

Le 10, nous résolûmes de retenir prisonniers, jusqu'au retour de nos deux déserteurs, dont nous n'avions aucune nouvelle, plusieurs des principaux habitans. Nous envoyâmes aussi-tôt, dans la pinnasse, une troupe qui se saisit de Tootahau, et l'amena au vaisseau. Alors Obéréah et quelques autres chefs mirent en campagne plusieurs de leurs gens, qui revinrent, le soir, avec un de nos hommes. Ceux-ci nous rapporterent que les Indiens détenoient un de nos officiers qui commandoit la troupe, et un des hommes qui la composoient. Cet homme, s'étant emparé des armes des Indiens, les avoit fort maltraités. Nous dépêchâmes à l'instant du monde dans la chaloupe, en y faisant entrer aussi quelques Indiens. Ceux que nous avions fait prisonniers, ne sachant pas quel seroit leur sort, étoient fort alarmés; mais, le lendemain matin, nos mariniers revinrent, ac-

compagnés de ceux qu'on avoit retenus, et des deux hommes qui avoient déserté. Nous rendîmes alors la liberté aux Indiens que nous avions fait prisonniers; ils nous quittèrent après de vives protestations d'amitié, et ils n'eurent pas plutôt gagné le rivage, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes à Opare, et en donnant beaucoup de signes de mécontentement dans leur course.

M. Banks et M. Solander furent très-assidus, pendant notre séjour dans cette île, à recueillir tout ce qu'ils crurent propre aux progrès de l'histoire naturelle. D'après leurs ordres, je dessinai plusieurs arbres, et d'autres plantes fort curieuses, ainsi que beaucoup de poissons et d'oiseaux. Nous emportâmes de plus tous les objets qui étoient susceptibles de se conserver.

Le catalogue suivant renferme la description des plantes indigènes de cette île, dont les habitans font usage.

PLANTES

En usage pour la médecine et les alimens, à Otaïti.

NOM DU PAYS.	NOM LATIN.
Teatea-maowa.	*Jasminum-didymum.*

Cette plante croît sur les montagnes; l'odeur en est très-douce ; elle a la fleur blanche, et les naturels du pays l'admirent beaucoup.

E ava. *Piper-inebrians.*

Les Otaïtiens expriment le jus de cette plante, et le boivent pour s'enivrer.

E to. *Saccharum-dulcis.*

Les Otaïtiens ne tirent pas de boisson de cette plante; ils se contentent seulement de la sucer.

E mohoo. *Cyperus-alatus.*

Les filamens de cette plante, détachées de la pulpe, avec une coquille pointue, forment une sorte de fil dont on se sert à plusieurs usages.

Taihinnoo. *Tournefortia-sericea.*

E tow. *Cordia-sebestena.*

Les feuilles de ces deux plantes entrent dans la composition du rouge dont les Otaïtiens teignent leurs habits.

E marra. *Nauclea-orientalis.*

Le bois de cet arbre sert à construire les grands canots.

E teea-ree. *Gardenia-florida.*

Cette plante fut originairement apportée de quelqu'autre île à Otaïti ; les habitans la cultivèrent à cause de la beauté de sa fleur, qu'ils coupent aussi-tôt qu'elle est épanouie, pour se la mettre aux oreilles : ils l'appellent *Eteea-ree*, c'est-à-dire, la fleur par excellence.

Taowdeehaow. *Convolvulus-alatus.*

Les Otaïtiens donnent les filamens de cette plante à sucer aux enfans.

E oomarra. *Convolvulus-chrysorizus.*

Les habitans d'Otaiti cultivent cette plante, à cause de sa racine, qui est la patate douce des îles de la mer du sud.

Pohooe. *Convolvulus-brasiliensis.*

De cette plante ils font une sorte de filets, qu'ils jettent dans un fond où ils ne peuvent en employer d'autres.

E maireeo. *Galaxa-oppositi-folia.*

La feuille de cette plante est un des ingrédiens qui entre dans le manoe, ou huile de cocos.

E deva *ou* E reva. *Galaxa-sparsa.*

Cette plante a une fleur blanche assez large, semblable à celle du laurier rose ; de son bois les Otaïtiens font leurs pahaoos, ou tambours.

E booa *ou* E pooa. *Solanum-latifolium.*

Les feuilles de cette plante entrent dans la composition de la couleur rouge, ou du mattee.

Pouraheitee. *Solanum-viride.*

On fait cuire les feuilles de cette plante, et elles sont aussi bonnes à manger que des herbes potagères.

E nono. *Morinda-citri-folia.*

Les Otaïtiens se servent de la racine de cet arbre pour teindre en jaune leurs vêtemens, et ils en mangent le fruit.

E tee. *Draccana-terminalis.*

Il y a cinq différentes sortes de cette plante, qui a de très-grosses racines. Les insulaires de la mer du sud les mangent, et les regardent comme une excellente nourriture.

Tootaoopa. *Loranthus-stelis.*

Cette plante n'est remarquable que par son nom, qui signifie oopa, ou fiente de pigeon. Cet animal se nourrit de graines de cet arbre, et jète sa fiente sur le tronc.

E peea. *Chaitea-tacca.*

La racine de cette plante, convenablement préparée, donne une excellente et forte gelée, semblable à du laitage; elle est de la nature du salep, et les Indiens la trouvent très-bonne, et avec raison.

Tawhannoo. *Guettarda-speciosa.*

Le bois de cet arbre vient très-gros à Toopbai, et dans les autres îles basses d'Otaïti; il sert à faire des tabourets, des coffres et d'autres ustensiles, de même qu'à construire des canots.

E àwaow. *Daphne-capitata.*

Les Otaïtiens se servent de cette plante pour endormir le poisson et le prendre; à cet effet, ils la broient et la jettent dans les rivières, et dans le récif de la mer.

E owhe. *Arundo-bambos.*

C'est le bambou commun dont ces insulaires font un grand usage. Ils emploient les plus gros à conserver l'huile et l'eau. Avec les plus petits, ils font des flèches, des flûtes et des étuis, pour enfermer des objets minces ou déliés. Ils les taillent aussi comme des lames, dont ils se servent en place de canifs, et elles coupent passablement.

E motoo. *Melastoma-malabathrica.*

Cette plante est une de celles qui servent pour les funérailles à Otaïti; elle est destinée à être mangée par l'ame du décédé.

E hee *ou* E ratta. *Aniotum-fagiferum.*

C'est un arbre superbe qui porte un fruit fade. On dépouille le fruit de son enveloppe, qui est épaisse et dure; on le fait ensuite rôtir pour le manger, et il est alors aussi bon que la châtaigne.

E avee. *Spondias-dulcis.*

C'est un arbre gros et élevé, qui croît souvent jusqu'à la hauteur de quarante à cinquante pieds. Son fruit qui, je crois, est particulier à ces îles, est de forme ovale; il est jaune quand il est mûr, et croît en grapes: sa forme est à-peu-près celle d'une pomme ordinaire, avec un large cœur rempli de fibres. Ce fruit, très-salutaire et très-bon, ressemble

à la mangle; il est fortement imprégné de térébenthine, et fait d'excellente pâtisserie quand il est vert. Son bois sert à construire des canots, et à plusieurs autres usages.

Pouraoo *et* Epooataroorroo. *Cratœva-frondosa.*

Les habitans d'Otaïti mettent le fruit de cet arbuste sur les cadavres; il a une odeur aigrelette fort agréable, et est du nombre de ceux qui sont consacrés à leur dieu Tané. On le plante généralement pour cette raison auprès ou dans les petits moraïs, appelés *Moraï Roma Tané*, qui sont une espèce d'autel près des maisons, et sur lequel on place des offrandes de vivres.

E peereepeeree. *Euphorbia-develata.*

Cette plante est remplie d'un jus laiteux, avec lequel les Otaïtiens teignent leurs vêtemens en brun; la couleur en est passable.

E aowiree. *Terminalia-glabrata.*

Cet arbre, qui devient très-gros, est, à cause de son ombre agréable, souvent planté dans les moraïs, et près des maisons. Son bois sert à construire des canots, à faire des tabourets, des siéges et des tambours: l'amande du noyau qui est dans le fruit, quoique petit, est d'un goût très-flatteur.

E ratta *ou* E pooratta. *Metrosideros-spectabilis.*

Cet arbre croît sur de petites montagnes; le perroquet bleu se perche souvent dessus, et se nourrit de ses fleurs: souvent même on peut l'y attraper, au

moyen d'un jus glutineux qui sort du bout des tiges, quand ces animaux les brisent avec leur bec, pour en tirer leur nourriture. Les fleurs sont remplies d'une belle étamine écarlate : les Otaïtiens se les attachent aux oreilles, en forme de parure. Quand ils ne trouvent rien de plus doux, ils mettent les feuilles dans leur monoe.

E arrarooà. *Psidium-myrtifolium.*

Cet arbre a une fleur semblable à celle du myrte. Les Otaïtiens emploient son bois, qui est très-dur, à faire leurs totos ou massues, de même aussi qu'une sorte de lame : ils le nomment encore *Eraow paree*, ou l'arbre qui coupe.

E heiya. *Eugenia-mallaccensis.*

Cet arbre croît sur de petites montagnes. Il porte de grandes tiges de fleurs cramoisies, remplies d'une étamine de même couleur. Ces fleurs ressemblent beaucoup à celles de l'amandier, mais elles sont plus brillantes. Le fruit est rouge quand il est mûr, et il est aussi gros que le poing : il est doux, très-agréable au goût, et rempli de pepins. On le connoît beaucoup dans les îles des Indes orientales, où on le regarde comme un fruit délicieux.

Tamanno. *Calophyllum-inophyllum.*

C'est un très-bel arbre, d'un vert agréable, qui devient très-gros et porte des tiges de fleurs blanches. Les Otaïtiens, avec les feuilles et le fruit, teignent leurs étoffes d'un jaune pâle, qui donne en même tems un excellent parfum : ils estiment extrêmement son bois pour sa durée et sa beauté, et s'en servent à construire des canots, à faire des chaises et des usten-

siles. Cet arbre, consacré à leur dieu Tané, est plus particulièrement planté dans les moraïs ou tombeaux.

E poo-aiho. *Saccharum-fatuum.*

Les Otaïtiens amorcent leur poisson sur le bord des récifs, avec des paquets de cette herbe; ils le prennent ensuite à la main, et de nuit.

E atoorree. *Portulacca-lutea.*

C'est une sorte de pourpier très-commun dans les îles basses, où les habitans le font cuire et le mangent; ils le regardent comme une très-bonne nourriture.

E hootoo. *Betonica-splendida.*

Ce bel arbre croît à une hauteur considérable, et porte une grande fleur blanche, remplie d'une longue étamine pourpre. Les habitans s'en servent quelquefois comme de parure de tête et d'oreilles; ils réduisent son fruit en poudre, et le jètent dans l'eau pour tuer le poisson; et de son bois ils construisent de petits canots.

E poomattapeepee. *Besleria-laurifolia.*

La fleur de cet arbre se fait remarquer par son agréable odeur; c'est pourquoi on la met aux oreilles, dans les cheveux, les habits et le monoe. Son bois est très-serré et dure fort long-tems: on en fait des tambours et le plancher des canots.

E neearohettee. *Stachys-dentata*, ou *Ruellia-fragrans.*

Le jus de cette plante, mêlé avec celui de quelques autres, sert de remède pour toutes sortes de blessures.

E noonanoona. *Boerhavia-procumbens.*

Les Otaïtiens mangent les tiges de cette plante, quand ils n'ont pas de meilleure nourriture.

E ava-vàidài. *Piper-latifolium.*

Le jus de cette plante n'a pas la vertu enivrante de l'autre, c'est pourquoi ils en font prudemment une offrande à leur Eatooas ; et les Otaïtiens en suspendent des paquets aux autels de cette divinité.

E pooraow. *Hibiscus-cuspidatus.*

On tire de l'écorce de cet arbre toutes sortes de cordes, de fils et ficelles. Son bois sert à faire des arcs, ainsi que les poutres et les piliers des maisons, de petits canots, des chaises, et différens autres ustensiles. De la même écorce, lorsque cet arbre est jeune, on tresse une sorte de natte qui est très-propre, et qu'on désigne du même nom que l'arbre. Le bois dont l'écorce a été enlevée de bonne heure étant très-léger, sert, au lieu de liége, à faire surnager les filets. Les Otaïtiens en font des anses à leurs vases, et en frottent les morceaux l'un contre l'autre pour allumer du feu.

E pooraow-toro-ceree. *Hibiscus-tricuspis.*

Cette plante est à-peu-près semblable à la dernière; elle sert aux mêmes objets, mais la qualité en est inférieure.

E aiowte. *Hibiscus-rosa-sinensis.*

Cet arbre porte une belle fleur écarlate. Les jeunes gens la mettent à leurs oreilles ; ils en font des guirlandes qu'ils placent dans leurs cheveux, et on en frotte les lames pour les rendre rouges.

E wawei. *Gossipium-religiosum.*

C'est une espèce de coton, dont les Otaïtiens n'ont cependant pas encore trouvé l'usage.

E meerro. *Thespesia-populnea.*

Ce bel arbre étant consacré à Tané, on le plante dans tous les moraïs. Il sert aussi d'emblême pour la paix. Les Otaïtiens en portent toujours quelques branches, quand ils se trouvent avec des étrangers. Cet arbre fournit un bois de construction médiocre, et est employé à différens usages.

E peereeperee. *Urena-lobata.*

Cette plante est de la nature de la bardane, et elle tire son nom de la propriété de ses graines, qui s'attachent aux vêtemens. Les enfans d'Otaïti, comme ceux d'Europe, s'en servent pour se jouer entr'eux quelques tours. L'écorce sert à faire une sorte de natte.

Berdeebeedeo. *Abrus-pricatorius.*

La graine de cette plante est le pois des Indes, avec une tache noire, qui est très-connu. Les Otaïtiens en forment des anneaux d'oreilles; ils y passent aussi un fil, et les portent sur la tête.

E atai, erythoina. *Corallodendron.*

C'est un gros arbre, remarquable par sa belle fleur écarlate, qui produit le plus charmant effet. Les perroquets se perchent sur cette fleur, et s'y attachent au moyen d'un jus visqueux qui en sort. Les femmes en font des guirlandes qu'elles placent sur leur tête.

E owhaee. *Eschynomene-speciosa.*

Cet arbuste sauvage croît abondamment dans l'île

de Toopbai, et est transplanté dans les autres îles pour couvrir les maisons de son ombre. Sa fleur est très-belle, et souvent on la porte aux oreilles.

E hora. *Galega-piscatoria.*

Les Otaïtiens se servent de cette plante, qu'ils jètent dans l'eau, après l'avoir battue, pour endormir et prendre le poisson.

E peepee. *Phaseolus-amœnus.*

Les filamens de cette plante donnent un très-bon fil pour faire des filets. Les fleurs en sont très-petites, et on en forme des guirlandes pour la tête.

E vaeenoo. *Cotula-bicolor.*

E tooho. *Epipactis-purpurea.*

Ces deux plantes broyées entrent dans la composition de l'emplâtre pour guérir les ulcères.

Taro. *Arum-esculentum.*

La racine de cette plante, dont il y a plusieurs variétés, vaut l'igname, et on la regarde, dans les îles de la mer du sud, comme une bonne nourriture ordinaire. Les feuilles se mangent cuites comme les plantes potagères.

E ape. *Arum-costatum.*

La racine de cette plante est aussi bonne que la dernière : ses feuilles, qui sont très-douces et d'une extrême largeur, servent à envelopper les alimens ou tout autre objet.

E toa-casuarina. *Equisetifolia.*

C'est l'arbre qui fournit le meilleur bois d'Otaïti. Ce bois est très-dur et très-pesant. Les Otaïtiens l'emploient

ploient à faire leurs massues, leurs lames, des jouets d'enfans, et d'autres ustensiles.

Tooneenna. *Hernandia ovigera.*

Du bois de cet arbre, on fait de très-petits canots, ainsi que plusieurs ustensiles de première nécessité.

E hooe-rorro. *Cucurbita-pruriens.*

Le fruit de cet arbre est de la forme d'une petite orange; il est rond, très-dur, et sert de bouteille pour mettre l'huile.

Moemoe. *Phyllantus-anceps.*

Cette plante n'est remarquable que par ses feuilles; elles se ferment la nuit; de-là vient son nom, qui veut dire, endormie.

E aowte. *Morus-Papyriferus.*

C'est l'arbuste dont les Otaïtiens tirent leur étoffe la plus fine et la plus belle; il est probablement le même que celui dont on fait le papier à la Chine. On ne le laisse jamais devenir vieux, et on le coupe quand il est à la hauteur d'un homme; on en ôte alors l'écorce, et on la laisse rouir dans l'eau. Les Otaïtiens font, avec cette écorce, leurs étoffes, ou légères, ou épaisses, à volonté, et ils cultivent cet arbuste avec beaucoup de soin.

E roa. *Urtica-argentea,* ou *Urtica-candicans.*

Des côtes de cette ortie, bien battues, les Otaïtiens font leurs meilleures lignes pour la pêche. Cette plante a la propriété de ne point se corrompre dans

l'eau de mer; ils en font aussi des ceinturons et des baudriers, et leurs meilleurs filets pour la pêche; mais rarement des vêtemens.

E tootooe. *Telopœa-perspicua.*

Les Otaïtiens mettent rouir l'écorce de cet arbre dans l'eau, et en font la substance gommeuse qu'ils étendent sur les étoffes foncées, pour leur donner du lustre, et les rendre impénétrables à l'eau. Cette même écorce, attachée à un roseau, sert aussi de chandelle, et donne une assez bonne lumière. Le fruit de cet arbre, est une espèce d'amande fade, qu'on brûle, et dont on reçoit la fumée dans quelque vase, pour en faire la couleur noire qui sert au tâtouage.

E ooro. *Sitodium-altile.*

Cet arbre est celui qui porte le fruit-pain, si souvent cité par les voyageurs aux îles de la mer du Sud; il peut être justement appelé le soutien de la vie, pour les habitans de ces îles, qui en tirent leur principale nourriture. Il s'élève entre trente et quarante pieds de haut; ses feuilles sont larges, la substance en est un peu grasse; elles sont d'un vert foncé dans la partie supérieure de l'arbre, et plus pâles au-dessous. L'arbre au fruit-pain porte des fleurs mâles et des fleurs femelles; elles sont simples et sortent à la jointure de chaque feuille. La fleur mâle se fane et tombe; la femelle, ou plutôt le groupe de fleurs femelles, a une odeur douce, et produit le fruit qui, souvent, pèse trois ou quatre livres, et est aussi gros que la tête d'un homme. Ce fruit est de couleur verte; son écorce est divisée par un grand nombre de sections de forme polygone: il est, en général, oblong; l'intérieur en est blanc, et

il a, dans le milieu, un large cœur : le fruit, ainsi que toute la plante, est rempli d'un jus blanc et visqueux, qui en sort abondamment dans quelque sens qu'on le coupe. Cet arbre veut un bon sol, et ne croît que rarement, ou jamais, dans les îles basses : il plaît extrêmement à la vue, et est couvert d'un épais feuillage du plus beau vert ; il porte une grande quantité de fruits, qui paroissent pendre en grapes, et qui, par leur poids, font baisser les branches. On y voit des fruits une grande partie de l'année, et il y en a de plusieurs sortes, les uns plus petits, les autres plus gros, qui sont bons à cueillir dans différentes saisons. On en fait généralement la récolte avant la parfaite maturité, et on se sert, à cet effet, d'un long bâton, ayant une fourche à l'extrémité. Avant de faire cuir ce fruit, on enlève toute l'écorce avec une coquille; et, quand il est gros, on le coupe par quartiers. Après avoir fait un four ou une fosse en terre, et l'avoir rempli de pierres chaudes, on y met le fruit entre un lit de feuilles; on le recouvre ensuite avec des pierres brûlantes, et de la terre qu'on presse le plus qu'il est possible ; en deux ou trois heures de tems, la cuisson est faite, et ce fruit offre alors un aliment plus flatteur à l'œil que le plus beau pain que j'aie vu de ma vie. Le dedans est très-blanc, et le dehors d'un brun pâle ; sa substance est très-farineuse : c'est peut-être ce qu'on peut manger de plus agréable pour remplacer le pain, si toutefois ce fruit, ainsi préparé, ne le surpasse pas. Cuit de la sorte, il se conserve trois ou quatre jours : on a recours ensuite à un autre moyen pour le garder plus long-tems. Dans ce dernier cas, on prend le fruit tout cuit, on en ar-

F 2

rache le cœur, et, avec un maillet de pierre, on le broie dans un mortier de bois, ce qui fait une sorte de pâte ou de poulpe, que l'on entoure de feuilles, et qu'on met ensuite dans un trou creusé en terre. On bouche le trou, et on laisse fermenter cette pâte jusqu'à ce qu'elle soit d'un goût aigre; on la retire alors, on en fait de petits pains qu'on enveloppe dans des feuilles, on les met cuire en cet état, et cette préparation s'appelle *mahe*; elle se conserve plusieurs mois: on la mange quand la saison du fruit-pain est passée, et les habitans d'Otaïti la portent en mer avec eux: ils en forment aussi plusieurs sortes de pâtes, dont ils mangent à leurs repas. Les feuilles de l'arbre à fruit-pain servent à envelopper le poisson et les comestibles, lorsqu'on les met cuire au four. Le bois sert à faire des canots et des ustensiles. On emploie l'écorce, quand l'arbre est jeune, et on en élève exprès, à faire de très-bonne étoffe, qui n'est guères inférieure à celle de l'écorce de l'*eaowte*, étant seulement un peu plus rude et plus dure.

E awharra. *Pandanus-Tectorius.*

Cet arbre croît généralement sur des éminences de sable, voisines de la mer, et on en trouve beaucoup dans les îles basses. Ses feuilles sont longues comme celles du jonc, et fendues par le milieu; il a des fleurs mâles et des fleurs femelles, mais qui croissent sur des pieds différens. La fleur mâle a une odeur très-agréable; elle est blanche, et on en fait une sorte de guirlande qui se porte autour de la tête. La couleur du fruit est celle de l'orange; il est aussi gros que la tête, et est formé d'un amas de petits

cônes, comme ceux de l'ananas, ou de la pomme de pin, à laquelle il ressemble beauconp. La partie supérieure de ces cônes, lorsqu'ils sont mûrs, procure une liqueur insipide. Les enfans mangent de ce fruit; mais ses feuilles, étant sèches, font une excellente couverture pour les maisons, ainsi que différentes sortes de paniers et de nattes. Cet arbre est le petit palmier cité par les voyageurs dans l'Orient.

E mattee. *Ficus-tinctoria.*

La figue de cet arbre est un des principaux ingrédiens qui entrent dans la composition de la teinture rouge à Otaïti. Pour s'en servir, on détache les côtes du fruit, d'ou sortent en même tems quelques gouttes d'un jus laiteux; on répand ce jus sur les feuilles dont on se sert pour cette teinture, ou on le reçoit dans une noix de cocos : on y mêle un peu de lait de ce dernier fruit, ou simplement de l'eau. Lorsque les feuilles sont imbibées du lait de cette figue, on les met en petit paquet; on les presse entre la paume de la main et les doigts, jusqu'à ce que le rouge soit produit par le mélange des deux jus. Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que ces feuilles, broyées dans un mortier, et le jus pris séparément et mêlé avec le lait de la figue, il n'en résulte nullement la même couleur. De l'écorce de cet arbre, on tire de très-bon fil, propre à faire des éperviers et d'autres filets.

E aowa. *Ficus-prolixa.*

Cet arbre est remarquable par son tronc qui vient d'une grosseur énorme, et par ses branches qui retombent à terre et y prennent racine; ce qui est d'un effet assez bizarre à la vue. De l'écorce des jeunes plants,

élevés à ce dessein, on fait une sorte d'étoffe de couleur roussâtre. Cette étoffe se nomme *ora*; on la porte le matin, et elle est fort estimée, sur-tout celle qui est battue mince et fine.

E toee. *Zezyphoides-argentea.*

Le bois de cet arbre sert à plusieurs usages; on en fait la pouppe et les bords des canots. On en tire aussi des espèces de madriers sur lesquels on bat les étoffes.

E apeeree. *Dodonœa-viscosa.*

Les Otaïtiens se servent du bois de cet arbre, qui est très-dur, pour faire une sorte d'arme qu'ils tiennent à la main, quand ils plongent pour prendre les goulus de mer, et les autres grands poissons.

E tive. *Dracontium-polyphyllum.*

Sa racine sert à faire une gelée, mais moins bonne que celle du *peea*.

Meiya. *Musa-paradisaica.*

C'est le fruit bien connu du tropique, appellé banane et plantain, dont il y a une grande variété dans ces îles. On en compte de plus de vingt sortes qui diffèrent de forme et de goût. Les uns se mangent crus, les autres sont meilleurs bouillis, et tous servent de pain. L'arbre qui produit ce fruit demande un bon sol, et sa culture exige beaucoup de soins.

Faihe. *Musa-bihaï.*

C'est une autre sorte de plantain sauvage, qui croît sur les montagnes. On le plante cependant quelquefois, mais il est inférieur au premier, et contient une grande force astringente. On mange le fruit

bouilli ou rôti. Il y en a de quatre sortes. On se sert de ses feuilles au lieu de plat; et de l'écorce du tronc, on fait une sorte de corbeille, appellée *papa meiya*.

E aree. *Coccus-nucifer*.

Ce palmier, dont le fruit est si connu sous le tropique, semble naturel à ces îles; on l'y trouve en grande abondance, et il y est plus parfait qu'ailleurs, sur-tout dans les deux îles basses, appellées Motoos par les Otaïtiens. Ces îles sont presque inhabitées, et on ne les fréquente qu'à cause des noix de cocos qui y sont très-grosses. Le coccus-nucifer aime un sol sabloneux, et croît sur le penchant des montagnes, du côté de la mer. Il est plus petit, vient moins vîte que l'autre, et ne commence à porter que quand il a environ dix pieds de haut. Ce palmier donne du fruit plusieurs fois l'année, et continue à croître, jusqu'à ce qu'il surpasse de beaucoup en élévation tous les autres arbres qui l'entourent. Les feuilles croissent toutes au sommet, d'où le fruit pend en plusieurs grapes de vingt ou trente noyaux, et si énormément pesantes, qu'il est surprenant que leur tige déliée puisse les soutenir. Quand les Otaïtiens ont envie d'en amasser pour s'en servir à l'instant, ils envoient un enfant qui se lie les pieds avec une corde, et grimpe fort légèrement au sommet de l'arbre. Il sépare le fruit de la tige, en la cernant, et le jette ensuite à terre, après l'avoir fait tourner. Sans une telle précaution, le fruit tomberoit avec tant de force d'une telle hauteur, qu'il s'ouvriroit et perdroit tout son jus. Lorsque l'enfant veut prendre la tige entière, il la coupe et la descend au moyen d'une corde. Quand on mange ce fruit à l'instant, on se

sert des dents pour l'ouvrir, et on en détache l'écorce avec une pierre; mais, quand on en a plusieurs à peler, on le fait, en les passant sur un bâton tranchant, fixé en terre à cet effet. Il y a de ces noix qui ne se conservent pas du tout; il y en a, qui, cueillies mûres, et bien séchées, se gardent pendant toute une année. Sur la même tige, on voit des fruits mûrs, d'autres qui ne le sont qu'à-demi, et des troisièmes qui ne font que d'éclorre. Les habitans des îles de la mer du sud, emploient cet arbre à beaucoup d'usages; le fruit, quand il est à-demi-mûr, donne une liqueur très-rafraîchissante et très-agréable. Les Otaïtiens boivent souvent de ce délicieux breuvage, en mangeant leurs pâtes et leurs farces; et il leur plaît tant, qu'ils s'en servent pour se laver la bouche et les mains. La cosse alors en est fort tendre, et on la mange avec un peu de son écorce, mais en petite quantité, vu sa force astringente. A mesure que le fruit mûrit, le lait devient plus épais, plus fade, et il disparoît à la fin. L'amande se forme d'abord en gelée transparente, et alors elle est d'un goût très-délicat : quand elle est mûre, elle est blanche et dure, épaisse d'environ un pouce, et elle vaut une bonne noix; mais la liqueur en est foible et s'évapore très-promptement. On fait deux sortes de farces avec cette amande, qu'on mange aussi rôtie; elle entre encore dans une sauce pour le poisson, on la trempe à cet effet dans l'eau de mer, et on la remue jusqu'à ce qu'elle soit dissoute.

C'est sur-tout à faire de l'huile pour graisser les cheveux, que l'on consomme la plus grande partie des amandes : on les rape menu; on les met ensuite dans un vase de bois, qu'on couvre et qu'on

place à l'ombre : l'huile tombe au fond du vase ; on l'en tire avec une coquille, et on la met dans une calebasse pour la conserver. Cette huile a une odeur très-désagréable; c'est pourquoi on la mêle à des plantes et du bois aromatique; mais elle sent toujours très-fort, et incommoderoit un Européen. De la coque, on fait des coupes, des plats, des vases à conserver l'eau, et on les polit tous avec du corail. L'enveloppe du fruit est noire, quand il est mûr; autrement, elle est d'un blanc tirant sur le brun. L'écorce extérieure, trempée dans l'eau, et bien battue, sert à faire du fil pour tresser des ceintures, et pour divers autres usages. Ce fil a, de plus, la propriété de ne point se gâter dans l'eau de mer: on emploie cette même écorce à calfater les canots; et, dans les Indes orientales, on en fait des cables. Les feuilles de ce palmier servent à fabriquer des bonnets, et à natter des paniers, pour conserver le fruit-pain et les pommes : étant jeunes, elles sont transparentes et légères, et on en fait des bouquets pour parure de tête. La peau brune qui couvre la feuille, avant qu'elle soit développée, est également employée à différens usages, et le bois de ce palmier est aussi de la plus grande utilité.

E papá.

Les feuilles de cet arbre, lorsqu'elles sont sèches, ont beaucoup de blancheur et d'éclat. Les Otaïtiens en font leurs nattes, nommées *ovanné*, qui sont admirées pour leur beauté.

E howira.

Cette plante croît principalement dans les îles

basses. Les Otaïtiens en fendent les feuilles ; et en font leurs meilleures nattes, pour les vêtemens, pour s'asseoir et se coucher.

E yeiyei.

Cette plante est de la nature de l'osier ; ses branches servent à faire ces paniers ronds, que les Otaïtiens appellent *heennei*, dans lesquels ils mettent leurs comestibles et tous leurs ustensiles.

Doodooe-awai *et* Oheparra.

Ces plantes servent à teindre en brun.

Patarra.

Racine bonne à manger, mais que je n'ai pas vue.

E Nioee.

Beau fruit rouge et bon à manger, que je n'ai pas vu.

E apathaei.

Jolie fleur que je n'ai pas vue.

Oowhe note mahova. *Dioscorea-alata.*

Cette plante produit la racine si connue dans toutes les Indes orientales et occidentales, sous le nom d'igname. Il y en a plusieurs sortes à Otaïti, et la meilleure croît sur les montagnes.

E nahae.

C'est une fougère dont l'odeur est très-agréable ; c'est pourquoi les personnes d'un rang distingué couchent dessus.

E ahei.

Le bois de cet arbre a une odeur délicieuse : il

est jaune, et sert principalement à parfumer le monoe. Comme ce bois est très-rare et très-recherché parmi les Otaïtiens, nous ne pûmes jamais obtenir qu'on nous montrât l'arbre dont il vient ; on nous dit seulement qu'il croît sur les montagnes. Il y a aussi à Otaïti d'autres végétaux avec lesquels les habitans parfument encore le monoe et leurs vêtemens : voici leurs noms , *pooeva* , *maiteeraow* , *anneè* , *noonna* , *ehaee* , *amea* et *matheooa*.

E atoo.

Plante qui sert à faire des nattes pour les vêtemens.

VOCABULAIRE (*)

DE LA LANGUE D'OTAITI.

Aree,	*Un chef.*
To aree,	*Un sous-chef.*
Toomeite,	*Un officier supérieur.*
Taowaa,	*Un prêtre.*
Eiya,	*Une sentinelle.*
Tootuai,	*Un marchand.*
Teine,	*Un serviteur* ou *vassal.*
Tatta màowreèa,	*Un pauvre homme qui gagne sa vie par son travail, comme un pêcheur.*
Taow taow,	*Un domestique.*
Tata,	*Le peuple.*
Midee,	*Un enfant.*
Earee,	*Un garçon.*
Aheine,	*Une femme.*
Mituatane,	*Père.*

NOTA. On n'a pas cru devoir changer l'ortographe des mots Otaïtiens, et on les a laissés tels qu'ils sont dans l'original ; mais on observera que ce Vocabulaire ayant été recueilli par un Anglais, c'est à la prononciation anglaise qu'il faut avoir recours, pour bien connoître celle d'Otaïti : ainsi, par exemple, en anglais, la lettre *a* se prononce comme *ai*, ou comme notre *è* ouvert ; la lettre *e* se prononce assez généralement comme *i* ; la diphtongue *ee*, aussi comme *i*, la diphtongue *oo*, comme *ou*, etc.

Mituaheine,	*Mère.*
Tooboonah,	*Ayeul.*
Teine,	*Frère.*
Tooaheine,	*Sœur.*
Tooanah,	*Frère aîné,* ou *sœur aînée.*
Teine,	*Frère cadet,* ou *sœur cadette.*
Tane,	*Un mari.*
Huaheine,	*Une femme mariee.*
Eeàpeèttèe, taowa *ou* tyau.	*Un ami.*
Midya,	*Une veuve.*
Opareemo,	*Un squelette,* ou *des os.*
Eeree,	*La chair.*
Ewey, *ou* aèe,	*La peau.*
Matee,	*Le sang.*
Ewaowa,	*Les veines.*
Eraowroo,	*La chevelure.*
Erowroo,	*La tête.*
Eto,	*Le sommet de la tête.*
Eboo,	*Les tempes.*
Irai,	*Le front.*
Matau,	*Les yeux.*
Eahoo,	*Le nez.*
Paparia,	*Les joues.*
Tareeha,	*Les oreilles.*
Ewauha,	*La bouche.*
Eooto,	*Les lèvres.*
Eneeho,	*Les dents.*
Treero,	*La langue.*
Maomee,	*La barbe.*
Eaee,	*Le cou.*
Trapooa,	*Le gosier.*
Etapona,	*Les épaules.*

Erimau,	*Les bras et les mains.*
Aiai,	*Les aisselles.*
Wateea,	*Les coudes.*
Aboorima,	*La paume de la main.*
Epai,	*Le pouce.*
Meyoooo,	*Les ongles.*
Eoma,	*Les mammelles.*
Eoo,	*Le mammelon.*
Eoboo,	*Le ventre.*
Pito,	*Le nombril.*
Etooa,	*Le dos.*
Etohai,	*Les hanches.*
Ehoorai,	*L'Anus.*
Oowhau,	*Les cuisses.*
Etooree,	*Les genoux.*
Eawy,	*Les jambes.*
Edeai,	*Le gras de la jambe.*
Moa moa,	*La cheville du pied.*
Etapooai,	*Le pied.*
Oütoo,	*Le talon.*
Matiyo,	*Les orteils.*
Eyoare,	*Un rat.*
Eairo,	*La queue d'un quadrupède.*
Manoo,	*Un oiseau.*
Mato Manoo,	*L'œil d'un oiseau.*
Eneèhote manoo,	*Le bec d'un oiseau.*
E haow pè,	*La queue.*
Maniaow,	*Les griffes.*
Erooppe,	*Un pigeon,* ou *une colombe.*
Ohaa te manoo,	*Un nid d'oiseau.*
Hooira moa,	*Un œuf.*

Aa,	*Un perroquet vert.*
Veene,	*Un perroquet bleu.*
Morai,	*Un canard.*
Eiya,	*Un poisson.*
Ewhai, *ou* ephai,	*Une sèche.*
Ehoomè,	*Un veau marin.*
Ehoona,	*Une tortue de mer.*
Emahoo,	*Une peau de goulu.*
Eiyoo,	*Une peau de chagrin.*
Porahaaw,	*Poisson à coquille.*
Mapeehee,	*Espèce particulière de poisson à coquille.*
Aupuhua,	*Des moules.*
E rorree,	*Le pisseur, insecte marin.*
Peeyaow,	*La mouche-dragon.*
Ootoorohonnoo,	*Une araignée.*
Oatoo,	*Un pou.*
E reemo,	*Algue.*
Ewawaow, *ou* erao,	*Une feuille.*
Eramaiya,	*Une feuille de plantain.*
Meiya,	*Plantain.*
Meiya èpé,	*Fruits de plantain.*
Eaow;	*Côtes tendres et vertes.*
Epeea,	*Une tige de bois.*
Ehooai,	*Une calebasse.*
Eboo,	*Écorce de noix de cocos.*
Po-ooroo,	*Écorce de l'arbre à fruit-pain.*
Hoora-ooiro,	*Fruit.*
Ooroo,	*Fruit-pain.*
Ooroo epé,	*Fruit-pain conservé jusqu'à ce qu'il soit à moi-*

	tié gâté, et qui cependant est assez bon rôti.
Bidibidio,	*Petit pois rouge des Indes.*
Etoomoo,	*Bois.*
Hanooa,	*Sorte de bois semblable au pommier sauvage.*
Whanooa,	*Terre.*
Ewha,	*Ouverture de la terre.*
Manowa,	*Montagnes et collines.*
Te Mahova, tei tei,	*Montagnes escarpées*, ou *à pic.*
Orowhaina,	*Montagne élevée* et *à pic dans Otaïti.*
Hiahia,	*Pays plat.*
E ràpao,	*Boue.*
E àrahow,	*Cendres.*
Owhai,	*Une pierre.*
Owhai mamoe,	*Une pierre douce ou polie.*
Owhai maowree,	*Une pierre brute.*
Tatteiaowra,	*Cristal transparent.*
Wahaa, *ou* eahei,	*Feu.*
Eahei,	*Lumière.*
Avy,	*Eau.*
Eàrroe,	*Les vagues* et *la surface de la mer.*
Oromàtooa,	*L'air*, ou *la respiration.*
Hiamoorre,	*Légères bouffées d'air.*
Matai,	*Le vent.*
Eata,	*Les nuages.*
Eohoo,	*Fumée.*
Anooa nooa,	*L'arc-en-ciel.*
Manaha,	*Le soleil.*
Toobatoora,	*Le soleil couchant.*

Marama,

Marama,	*La lune.*
Efedeea,	*Une étoile.*
Taowruah,	*La planette de Vénus.*
Nataihieah,	*La planette de Saturne.*
Eparai,	*L'horizon.*
T'Oheéttee-oterà,	*L'Est.*
T'Otera,	*L'Ouest.*
Càpitoaraow,	*Le Nord.*
Tahèaweira,	*Le Midi.*
A fale,	*Une maison* *.
E taowteea,	*Les solives d'une maison.*
E ahaow,	*Les poutres.*
E toorroo tooroo,	*Les piliers.*
Kipoo a meemhee,	*Pot-de-chambre.*
Ebupau,	*Un siége.*
Tota, also Eeno,	*Un miroir.*
Mayo,	*Une petite barrière.*
Ithee dee,	*Une image de bois.*
Eiei,	*Un maillet pour battre les étoffes.*
Mahai,	*Un four pour faire cuire le pain.*
Ooré dehaiya,	*Un grand clou.*
Ooré ooré,	*Un clou moyen.*
Ooré eeteea,	*Un petit clou.*
Utoi, *ou* towa,	*Hache ou hachette.*
Itee,	*Un émouchoir.*
Whata,	*Bâton élevé pour suspendre les paniers.*

(*) La maison de Tootahau a cent vingt verges de long, sur vingt de large; le toit est soutenu par vingt piliers, chacun de dix-neuf pieds de haut.

Eitai,	*Un sac fait de paille.*
Edevai,	*Un sac ouvert et travaillé.*
Moean,	*Nattes.*
Iteehahào,	*Couleur ou teinture rouge.*
Matee,	*Couleur rouge pour vêtement.*
Paee,	*Un vaisseau.*
Paee,	*Un grand canot.*
Ewaha,	*Un petit canot.*
Ewhàrraow,	*Un bateau servant de maison.*
Taoda,	*Une grosse corde.*
Eaha,	*Cordon tressé, et fil pour faire des filets.*
Ehow,	*Une ligne à pêcher.*
Oopeia,	*Un filet pour pêcher.*
Hobuhoo,	*Étoffe blanche.*
Tuorloo,	*Étoffe blanche et épaisse.*
Ahao apau,	*Étoffe mince de couleur de buffle.*
Habau,	*Étoffe mince, couleur de buffle, tachetée de rouge.*
Poohiree,	*Étoffe rouge.*
Ahao ora,	*Étoffe mince et roussâtre.*
Haowaraia,	*Étoffe gommée.*
Eiboo,	*Étoffe refaite à neuf.*
Pooroaw,	*Matière première tirée de quelque plante, comme du chanvre, de laquelle on fait des ceintures et des étoffes.*
Aihoo,	*Un vêtement.*

Parawei,	*Chemise, ou sous-vêtement.*
Maroa,	*Pièce d'étoffe qu'on porte au milieu du corps.*
Evane,	*Vêtement fait de belle natte.*
Tumataw,	*Un bonnet.*
Opaitea,	*Une ceinture de natte.*
Tamou,	*Tresses de cheveux très-estimées des Otaïtiens, et qu'ils portent comme un ornement, principalement sur la tête.*
Poe,	*Anneau pour les oreilles.*
Poe oole oole,	*Grain jaune.*
Poe meedee,	*Grain vert.*
Poe ere ere,	*Grain bleu.*
Ewhahana,	*Un arc.*
Eahe,	*Une flèche.*
Epanoo,	*Un tambour.*
Paraow,	*Espèce de cimbale.*
Vivo,	*Une flûte.*
Mama,	*De la bouillie d'enfant.*
Poe,	*Une pâte, ou farce faite de racine d'arum.*
Peea,	*Forte gelée ou pâte faite de racine d'arum.*
Mahei,	*Espèce de pâte aigre, faite de fruit-pain fermenté.*
Opepe,	*Sorte de pâte.*
Monoe,	*Huile de cocos.*
Toonoah,	*Marque sur la peau.*
Ehaow,	*Sueur.*

Hooàre,	*Salive.*
Hoope,	*Humeur du nez.*
Paiya,	*Graisse.*
Matàiree tona,	*Orge dans l'œil.*
Trapaou,	*La gale.*
Ewhàiwhai,	*L'éléphantiasis.*
Eowhàoo,	*L'hydropisie de vents.*
Opeepee,	*L'engourdissement du pied.*
Màtte noa,	*La mort naturelle.*
Heiva,	*Cérémonie que remplissent les parens du décédé.*
Poohira,	*Lieu, ou résidence.*
Morai,	*Sépulture ou tombeau.*
Morino-Tootahau,	*Sépulture de Tootahau.*
Morai natowa,	*Lieu où l'on donne la sépulture.*
Whata,	*Bière sur laquelle on place les morts.*
E peènei,	*Un écho.*
E paeèna,	*Le bruit ou le son que fait l'écho.*
Ahoo,	*Un pet.*
Mahana,	*Un jour.*
Poa,	*Une nuit.*
Po oore,	*Une nuit obscure.*
Otaowa,	*Hier.*
Aouna,	*Aujourd'hui.*
Oboboa,	*Demain.*
Obabadura,	*Après-demain.*
Itopa de mahano,	*Le soleil couché.*
Otooe te po,	*La nuit dernière.*

Hàmnnee,	*Le caractère, ou la volonté.*
Tatta te Hàmannee màitai,	*Une personne d'un bon naturel.*
Tatta maro,	*Une personne d'un caractère contrariant, qui ne veut pas qu'on en sache autant qu'elle.*
Tatta maowra, *et* tatta wattahow,	*Un grand paresseux.*
Tatta taowra,	*Un homme industrieux,* et *un homme actif.*
Amawhàttoo,	*Une grondeuse.*
Maheine eawaow,	*Une ménagère.*
Niaowniaow,	*La puanteur d'une carcasse.*
Ehaowa,	*Une odeur.*
Motoo *et* puta,	*Un trou.*
Epehe,	*Une chanson.*
Tetoa,	*Titre donné ordinairement aux femmes d'un rang distingué, quoique chaque femme y réponde.*
Teà,	*Blanc.*
Amawhàttoo,	*Industrieux, qui prend de la peine.*
Peèo,	*Tendu, bandé, plié, courbé, tourné.*
Téeahaowratea,	*Droit, égal.*
Epàceya,	*Doux.*
Anànnà,	*Clair* ou *transparent.*
Po-eèrree,	*Opaque,* ou *épais.*

Eawhà,	*Fragile.*
Orroo, orroo,	*Souple* ou *flexible.*
Eoroee,	*Pyramidal.*
Oëoë, teres,	*Long, petit* ou *délié.*
Toommoo,	*Émoussé*, opposé d'*oëoë.*
Menne, menne,	*Épais, court* et *rond.*
Tàrra tàrra,	*Chiffonné* ou *froissé.*
Verra, verra,	*Chaud*, en parlant des comestibles.
Marroowhai,	*Sec.*
Emàioèeya,	*Estropié* ou *boiteux.*
Oohàmmama,	*Ouvert, une grande étendue.*
Ooa-peèrree,	*Ferme, serré*, ou *collé ensemble.*
Hoonnehoonne,	*Enflé.*
Nooè,	*Large, grand*, ou *principal.*
Etee,	*Petit* ou *moindre.*
Nìnnoo nìnnoo,	*Plein de jus.*
Ewàwa,	*Sec et dur.*
Opàrirreè,	*Abattu, renversé.*
Etooa,	*Dessous.*
Earo,	*Dessus.*
Mona,	*Profond.*
T'joota,	*A terre.*
Whattata,	*Tout près.*
Oeta,	*Là*, ou *sans.*
Epapa tahei,	*Simple.*
Niteeya,	*Double.*
Atahowa,	*Ensemble.*
Woreede,	*Volé.*
Ooapa,	*Donné.*

Tei mooa,	*Devant.*
Tei moorree,	*Derrière.*
Tei roto poo,	*Au milieu*, ou *entre.*
Tei rotto,	*Dans.*
Tei wahao,	*Sans.*
Nehàia,	*Quand.*
Tèiene,	*Maintenant.*
T'èna,	*Ce.*
Ehai,	*Quand*, *ou.*
Pahà,	*Peut-être, probablement.*
No reira,	*De leur.*
Paraow, peès,	*Discours dur*, ou *langue dure.*
Paraow teeahaowratea,	*Discours agréable.*
Paraow ohoommoo,	*Langage foible*, ou *doux.*
Paraow tooirro,	*Langage fort et élevé.*
Taowna,	*Expression de profond mépris.*
Myty,	*Bon.*
Maw myty,	*Bon à manger.*
Manamanatey,	*Exquis*, ou *très-bon.*
Eena,	*Médiocre*, ou *là-là.*
Porai,	*Parler.*
Meetee, et ehioèe,	*Baiser.*
Woradee,	*Avoir du chagrin.*
Mataow,	*Etre offensé*, ou *indisposé.*
Eàwow,	*Quereller.*
Emoto,	*Combattre.*
Mareere,	*Avoir froid.*
Eporiree,	*Avoir faim.*
Eei,	*Manger.*
Eotte,	*Sucer.*

Norothoe dé adee t'avai,	*Boire de la liqueur de noix de cocos.*
Amama,	*Bailler.*
Iraowai,	*Someiller, dormir,* ou *être assoupi.*
Màtte roha,	*Mourir,* ou *être mort.*
Edoodoo,	*Faire une étoffe.*
Eaow,	*Nager.*
Toobàipai,	*Frapper.*
Toataow,	*Jeter l'ancre.*
Heapoonnè,	*Faire un cercle,* ou *tourner un compas.*
Ooawhèwè,	*Embrouiller.*
Ehootè te Oops,	*Tirer quelqu'un par les cheveux.*
Eninnei,	*Presser* ou *serrer quelqu'un.*
Pattoe,	*Secouer quelqu'un.*
Ewhàttoe,	*Se battre contre quelqu'un.*
Oomohaoo,	*Enfoncer quelque chose dans le corps.*
Taweèrree,	*Entortiller,* ou *tourner une chose autour d'une autre; tordre, cueillir,* ou *détacher, amasser des noix de cocos, en tournant la queue.*
Hiaree,	*Détacher* ou *arracher le fruit.*
Taowra,	*Entrelacer une corde* ou *une ligne.*
Eàee niea tè màtto,	*Grimper sur des rochers.*
Epèe niea,	*Monter avec une corde.*

Tìrahi te pàhee,	*Construire, faire un vaisseau ou un grand canot.*
Whainaow,	*Engendrer.*
Eeraira,	*Sauter.*
Eheèya.	*Renverser.*
Etoorai,	*Tirer, jeter,* ou *pousser en bas.*
Emàiroo,	*Piquer.*
Ephaow,	*Sentir.*
Eooma,	*Pincer.*
Tootooà,	*Cracher.*
Eetoo,	*Demeurer.*
Ehèhe,	*Bourdonner comme une mouche.*
Mèamèa, *et* èrea èriea,	*Frissonner,* ou *frémir.*
Airareè,	*Voler en l'air.*
Emàow,	*Etre attaché* ou *être adhérent à quelque chose.*
Taimoradee,	*Chanceler, aller çà et là.*
Eho,	*Acheter, troquer, échanger.*
Manooaheènnee,	*Pendre à quelque chose.*
Etoo,	*Mettre à terre.*
Eàma,	*Porter sur les épaules.*
Madàidài,	*Regarder, manier, toucher, voir.*
Epa,	*Donner.*
Evaha,	*Etre porté sur l'eau.*
Mayneenee, *ou* myneerea,	*Chatouiller* ou *faire rire.*
Itopa,	*Tomber.*
A wharr awai,	*Aller* ou *s'écouler.*
Wahoee *et* ehaoe,	*Retourner.*
Eheèro harre ehoe,	*Aller et venir.*

Tooiro,	*Appeller quelqu'un en criant.*
Aiwee,	*Entendre , comprendre , écouter* ou *prêter l'oreille.*
Ewhàro,	*Croire.*
Emàro,	*Ne pas croire.*
Hoona haownna,	*Nier*, ou *ne pas croire.*
Ewa, or ooai,	*Il pleut.*
Eoeffra,	*Il fait des éclairs.*
Patiree,	*Il fait du tonnerre.*
Whaow whaow,	*Il pue.*
Eho mai, *et* harre mai,	*Venez à moi.*
Ehoee mai,	*Ramez vers moi.*
Paraow mai,	*Parlez-moi.*
Aremina,	*Venez avec moi.*
Eeyaha, *ou* Iahya,	*Retirez-vous.*
Hareioota,	*Allez là.*
Harenaow,	*Venez-vous avec moi?*
Ara mai,	*Suivez-moi*, ou *venez ici.*
Atira,	*Arrêtez.*
Area,	*Demeurez.*
Parahei,	*Asseyez-vous.*
Ainao,	*Ayez soin.*
Eeyo, *ou* tirara,	*Voyez-vous?*
Tirara,	*Laissez-moi voir*, ou *montrez-moi.*
Mamoo,	*Retenez votre langue.*
Tehai,	*Où est-il?*
Oewai,	*Quel est votre nom?*
Noa oie tehai,	*Où est telle personne?*
Harehiea,	*Où allez-vous?*
Wahoèe,	*Quest-ce?*

T'ahoe t'eha,	*De quoi ce vêtement est-il fait?*
Eha,	*Quoi?* ou *que dites-vous?*
Eha t'oe, tirree eetee,	*Que voulez-vous?*
Tai poe etee noow,	*Donnez-moi un petit grain, je vous prie.*
Ooàteea te tirre n'oe,	*Vous aurez ce dont vous avez besoin.*
Eaowha te matai,	*Le vent a changé.*
Mate,	*Ma maladie.*
Neeheeo,	*Bonne nuit.*
Waow,	*Je.*
Naow,	*Moi-même.*
Tooanahoe *et* tooanahahow,	*Vous et moi.*
Nat'owa,	*Les nôtres.*
Potohe,	*Premièrement.*
Aiba, aim, aipa, aita, *et* aiya,	*Négatives, que l'on prononce en faisant un peu sortir la langue de la bouche.*
Nata,	*Article qui répond à* de.
Taipara, tideo, tidoo,	*Mots dont on se sert dans les chansons.*

Chanson Otaïtienne.

Taowdee waow, tetatta waow, t'eva heinéa waow, te tanè a waow, teina ye waow, e tottee era waow, e moo era waow, e pai era waow, e tei moore era waow, e tei whattee era waow, é tei niea era waow, e doo doo wai too mahioee, tootromaoo tooaipai toowaiwhatta too te whainè toota pèà tooaimooa e tootre deeree too wai doeo.

Noms d'hommes.

Arabo.	Teetee.	Tooaoo,
Oaiyo.	Tiaree.	Toobaiah.
Obade.	Tirooduah.	Toobairoo.
Otapaioroo.	Tirooroo.	Toopuah.
Otee.		

Noms de femmes.

Aidada.	Matai Irowhoa.	Oteateah.
Deaiyo.	Otapaioro.	Tirahaow diea.

Noms des îles voisines d'Otaïti.

Aiteah.	Maowrooah.	Tabuahmanoo.
Atiarabo.	Matea.	Taha.
Bola-bola.	Mopipahau.	Taheeree.
Eimayo.	Oheiteroah.	Tetiroah.
Huaheine.	Onooahaora.	Toopbai.
Maitoo.	Otahau.	Yoolee-Etea.

Noms de nombre.

Tohe,	*Un.*	Matohe,	*Onze.*
Rooa,	*Deux.*	Marooa,	*Douze.*
Torhoo,	*Trois.*	Matorhoo,	*Treize.*
Ha,	*Quatre.*	Maha,	*Quatorze.*
Illemei,	*Cinq.*	Maillemei,	*Quinze.*
Whaine,	*Six.*	Mawhaine,	*Seize.*
Hitoo,	*Sept.*	Mahitoo,	*Dix-sept.*
Walhoo,	*Huit.*	Mawalhoo,	*Dix-huit.*
Iva,	*Neuf.*	Maiva,	*Dix neuf.*
Hoolhoo,	*Dix.*	Arooato,	*Vingt.*

Remarques sur la langue d'Otaïti.

Le grand nombre de voyelles, de diphtongues et de triphtongues de cette langue, la rend très-douce.

Chaque mot, pour ainsi dire, commence par une voyelle, que les Otaïtiens laissent communément tomber.

Cette langue est aussi très-méthaphorique, comme je l'ai observé dans plusieurs endroits. *Matapoa* veut dire une personne qui n'y voit pas d'un œil; et, littéralement, ce mot signifie *œil-de-nuit. Mataavai*, le nom de la baie dans laquelle nous jetâmes l'ancre, veut dire *œil-de-l'eau*; désignation qui lui convient assez, d'après la grande quantité d'eau de pluie qui y tombe. *Tehaia* est le nom d'une femme qui s'étoit perdue étant enfant: ses parens alloient de tous côtés, en s'écriant, *Tehai*? ce qui signifie *où est-elle?*

Les habitans d'Otaïti ne pouvoient, sans une grande difficulté, répéter après nous le son des lettres *Q*, *X* et *Z*: il leur étoit impossible de prononcer *G*, *K*, *S*.

Plusieurs d'entre nous, ayant ces trois dernières lettres dans leur nom, les Otaïtiens ne les prononçoient que de la manière suivante:

Toote,	*pour*	Cook.
Opane,		Banks.
Tolano,		Solander,
Treene,		Green.
Hite,		Hicks.
Towara,		Gore.
Mata,		Moukhouse.
Petrodero,		Pickersgill.

Tate,	*pour*	Clarke.
Poline,		Spoving.
Taibe,		Stainsby.
Patine,		Parkinson.

Ces insulaires ont aussi différens sons, qu'aucun de nous ne pouvoit imiter : ils en articulent plusieurs, comme *b* et *l* joints ensemble ; quelques uns entre *b* et *p*, *t* et *d* : d'autres, enfin, comme *b h*, *l h*, *d h*.

Souvent, quand ils veulent parler d'une chose très-petite, ils doublent le mot, comme *ooè ooè*, un très-petit clou.

Ils en font autant pour le superlatif, comme *tèatèa*, très-blanc.

Mai, placé, après un verbe, veut dire que l'action vous concerne, vous est personnelle.

Mai, joint à un adverbe, affoiblit le sens, comme *mai*, *maroo*, qui veut dire assez doux, ou porté à la douceur.

Les Otaïtiens ont un cri, pour appeler quelqu'un, qu'ils articulent comme *ahu*, et en élevant la voix très-haut sur la dernière syllabe.

Le 11, nous baissâmes nos tentes, et remîmes tous nos effets à bord; mais, en examinant les croisées de l'ancre, nous les trouvâmes extrêmement rongées des vers; et nous fûmes contraints d'attendre que le charpentier en eût construit de toutes neuves, ce qui nous retint deux jours de plus. Nous ne

vîmes aucun des Indiens jusqu'au jour suivant, si ce n'est Toobaiah, qui est une espèce de grand prêtre d'Otaïti, et qui parut desirer de s'embarquer avec nous. Cependant, quelques Indiens d'un rang distingué, nous envoyèrent leurs domestiques chargés de présens. Nous leur en rendîmes d'autres, et nous partîmes, assez bien réconciliés avec eux.

Le 13, plusieurs Indiens vinrent à bord, pour prendre congé de nous ; ils parurent fort tristes de notre départ, et nous leur donnâmes quelques bagatelles. Le matin, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile, avec un bon vent d'est. Nous gouvernâmes ouest par nord, ayant à bord avec nous Toobaiah, et son jeune fils Taiota. Un grand nombre d'Indiens se jetèrent dans leurs canots, quand nous quittâmes le rivage, et poussèrent leur cri de douleur : *awai*, *awai*. Les jeunes femmes pleurèrent beaucoup ; plusieurs canots s'approchoient du vaisseau, pendant que nous étions sous voiles, et nous apportèrent beaucoup de noix de cocos.

Vers la nuit, nous vîmes une île, appelée Tetiroah par Toobaiah, et nous changeâmes de route, en tirant un peu au couchant, pour nous rendre à l'île d'Yoolee-Etea, patrie de Toobaiah.

Le 14, nous découvrîmes l'île d'Huaheine, qui est une terre élevée ; mais, ayant le vent contraire, nous ne pûmes y aborder ; nous virâmes donc de bord, et nous prîmes le large vers une île que nous apperçûmes à une certaine distance, et que Toobaiah me dit être Yoole-Etea.

L'après-midi de ce jour, nous eûmes un calme presque plat ; et, jusqu'au lendemain, 15, nous ne sentîmes que très-peu de vent. A midi, il s'éleva une bonne brise, et à cinq heures du soir, nous étions à six lieues de l'île d'Huaheine. Cette île est formée par différens pics de terre élevée ; elle est séparée comme celle d'Otaïti, par quelques terres plus basses. Elle paroît presque aussi large qu'Eimayo, et du haut du mât nous pûmes découvrir les montagnes d'Yoole-Etea, derrière celles d'Huaheine.

Après midi, Toobaiah se mit en prière aux fenêtres de la pouppe ; il s'écrioit, avec beaucoup de ferveur : *O Tane, ara, mai matai, ora mai matai ;* ce qui veut dire, Tané (le dieu de son moraï), envoyez-moi, *ou* venez à moi avec un bon vent. Mais sa prière étant sans effet, il dit : *Wosreede waow* ; je suis chagrin. Cependant, il nous assura que nous

aurions

aurions le vent quand le soleil seroit au méridien, ce qui arriva effectivement; mais nous ne crûmes cependant pas que ce fût un esprit de prophétie qui eût inspiré Toobaiah.

Il nous dit encore que les siens étoient souvent en guerre avec les habitans d'une île voisine, appelée Atiarabo; que quand ceux-ci font des prisonniers, ils leurs coupent la mâchoire inférieure, et la suspendent dans leurs maisons. Pendant une de ses excursions, dans le canton d'Oboreano, M. Banks vit un de ces trophées chez un habitant d'Atiarabo; c'étoit dans le tems où les Indiens de ce même canton firent prisonniers quatre frères d'Oroamo, et deux de la reine Oboréah, dont ils prirent tous les canots.

Le 16, nous touchâmes de bonne heure au rivage de l'île d'Huaheine; mais, ne trouvant aucun lieu favorable pour jeter l'ancre, nous doublâmes le cap, et passâmes du côté nord-ouest de l'île. Nous mouillâmes dans une petite baie, assez bonne, où la mer a onze brasses de profondeur: la surface de l'eau étoit si unie, et le rivage si escarpé, que nous aurions pu courir en sûreté dans un espace de quarante verges. Divers canots vinrent à nous, pendant que nous voguions

le long de la côte : quelques-uns des naturels de l'île montèrent à notre bord. Parmi eux étoit un roi, qui osa, le premier, s'avancer vers nous, et qui, toutefois, ne nous approcha qu'en tremblant. Toobaiah s'entretint familièrement avec eux.

Cette contrée, beaucoup plus pittoresque qu'Otaïti, offre en conséquence un bien plus agréable aspect : quelques-unes de ses montagnes sont très-hautes ; et, de la baie, nous pouvions voir les îles d'Yoolee-Etea, d'Otahau, et de Bolabola. Cette dernière a la forme d'une montagne conique, dont le sommet se termine par une fourche. Devant la baie, et à quelque distance, s'étend un récif qui a deux ouvertures aux extrémités, mais qui n'en offre point dans le front. Le capitaine, Toobaiah, et quelque autres, descendirent au rivage avec l'*Aree*, ou le roi. Aussi-tôt que Toobaiah eut pris terre, il se rendit à un moraï voisin du rivage, et remercia Tané de son heureuse traversée ; il lui offrit, en reconnoissance, deux mouchoirs et quelques bagatelles ; et il fit présent d'un cochon à notre chirurgien, qui l'avoit soigné.

Le 17, plusieurs habitans vinrent à bord, et nous apportèrent quelques noix de cocos.

Parmi eux étoit l'ami d'un de mes amis d'Otaïti, qui apporta une corbeille de pâte ou de farce, cuite dans des feuilles de fruit-pain, et faite de racine de taro, ou de noix de cocos. Ce mets s'appelle *etaoo* ; son odeur est celle du *poe* d'Otaïti, et il fait une très-bonne nourriture. La coutume de changer son nom contre celui d'un ami, est fort en usage dans cette île, et c'est la plus grande preuve d'amitié.

Pendant le peu de tems que nous fûmes sur cette côte, nous achetâmes vingt-quatre cochons, petits et gros, de la volaille, des fruits et des racines, à très-bon marché ; mais le prix de tous ces comestibles haussa avant notre départ.

Cette île, de l'étendue de laquelle nous n'eûmes pas le tems de nous instruire, est considérablement plus longue que large ; elle paroît très-abondante en noix de cocos, en fruits-pain, en plantains, en racines bonnes à manger, et en patates douces. Ces racines, avec différentes sortes de pâtes, font la principale nourriture des habitans, quand ils manquent de fruit-pain. Ils ont une grande quantité de ce poisson de mer, qu'on nomme sèche, mais toutes les autres espè-

ces sont plus rares dans cette île qu'à Otaïti. L'arbre qui produit l'écorce avec laquelle ces insulaires fabriquent leurs étoffes, est très-bien planté ; ils conduisent l'eau jusqu'au pied, au moyen de petits canaux dont le bord est revêtu de pierres, et ils le cultivent avec beaucoup de soin.

Nous trouvâmes près de cette île une grande quantité d'une espèce de chagrin bâtard, et plusieurs perles d'une très-médiocre qualité.

Les habitans de l'île d'Huaheine ne sont pas d'une structure aussi grosse que ceux d'Otaïti et des îles voisines. Les femmes, en général, y sont très-belles, et presque de la même couleur que celles d'Europe. Ce fut le motif du nom que nous donnâmes à cette petite île (*), que je quittai avec le regret de ne pas la voir davantage.

Le 19, après midi, nous fîmes voile vers Yoolee - Etea, et le lendemain matin, 20, nous jetâmes l'ancre dans une baie formée par un récif, au nord de cette île. Des Indiens vinrent à nous, dans des canots, et nous apportèrent deux petits cochons : nous n'exci-

(*) *Huaheine*; le nom de cette île veut aussi dire une femme.

tâmes que très-peu leur attention, et ils ne témoignèrent pas plus de surprise à tout ce qu'ils virent. Le capitaine descendit à terre, et prit possession de l'île, au nom du roi : il ne trouva que peu d'habitans, et à peine un seul d'un rang distingué. Ils se conduisirent si froidement, que le capitaine n'y put rien comprendre. Toobaiah qui l'accompagnoit, sembloit tout-à-fait mécontent. Nous ne conçûmes pas la cause de cette réserve ; mais nous conjecturâmes que le peuple de Bolabola avoit été en guerre avec ceux d'Yoolee-Etea.

Le 21, quelques-uns de nous descendirent au rivage, et rapportèrent beaucoup de plantains et de noix de cocos : ces plantains étoient ordinairement verts, et bouillis ou rôtis ; ils sont aussi bons à manger qu'une patate.

L'après-midi, nous allâmes encore à terre, et ne vîmes que très-peu d'habitans : cette contrée, quoique très-agréable, a l'air d'un lieu désert. Nous trouvâmes quelques moraïs, ou places destinées aux sépultures, qui se ressemblent dans toutes ces îles. Nous entrâmes dans l'un d'eux, où étoit un *whatee*, ou autel, avec un cochon rôti, et du poisson dessus, comme une offrande au dieu Ethooa. Auprès de cet autel, il y avoit

une grande maison qui renferme les tambours dont on se sert dans les solemnités funèbres. Non loin de cette maison, étoient de grandes cages de bois, couvertes d'un tissu de feuilles de palmier : ces cages sont nommées *oro* ; elles tiennent à des bâtons placés en travers sur d'autres, élevés de terre à une certaine distance : il paroît qu'elles sont destinées à recevoir les oiseaux consacrés à Ethooa. Nous en vîmes deux de ceux qui volent autour des moraïs : c'étoit le héron gris, et le royal pêcheur, bleu et brun. Ces moraïs sont pavés, ou plutôt couverts d'une espèce de corail, et plantés de divers arbustes à fleurs, comme le nonoah, l'étoa et l'hibiscus. En tête du moraï, qui faisoit face à la mer, on avoit bâti une espèce d'amphitéâtre de grosses pierres brutes : entre ces pierres il y avoit plusieurs petits murs fort longs, sculptés de différentes manières, et, probablement, selon le caprice de l'ouvrier. Chaque famille distinguée possède un de ces moraïs, orné comme il lui plaît (*). On m'a

(*) Un prêtre, nommé Heïva, dessert ces moraïs ; il porte un vêtement de plumes, orné de nacre de perles, taillées en rond, et, sur la tête, un bonnet élevé, fait de canne ou de bambou ; le devant du bonnet est ouvragé en plumes, et orné de pointes de

dit que les habitans de ces trois îles adorent l'arc-en-ciel, qu'ils nomment *Toomeitee*, et non *Tané*.

---

même sorte. Ce prêtre a aussi un pectoral, de forme demi-circulaire, fait d'une espèce d'ouvrage d'osier, couvert d'un galon tressé, et arrangé d'une manière très-variée; des rangs de plumes d'un pigeon vert sont attachées par-dessus cette tresse, et au milieu de ceux-ci, il y en a un de forme également demi-circulaire, fait de dents du poisson de mer, appelé *goulu*. L'extrémité de ce pectoral est ornée de franges de poil d'un beau chien blanc.

Ce prêtre est communément accompagné de deux enfans, tâtoués en noir, qui l'aident à placer le cochon et le poisson destinés à Ethooa, de même qu'à jeter des fleurs et des feuilles de bambou sur le corps du défunt: il est aussi constamment occupé, pendant les deux outrois jours qui suivent l'exposition du corps, à préparer les bois et les campagnes adjacentes, dont chacun se retire à son approche. Les parens du défunt bâtissent en même tems, et seulement pour cette cérémonie, une espèce de maison où ils s'assemblent, et où les femmes pleurent le mort: elles y font entendre des chants de douleur, des gémissemens, et se blessent, à dessein, dans plusieurs parties du corps, avec des dents de goulu; elles lavent ensuite ces blessures dans la rivière ou dans la mer, et reviennent encore faire la même cérémonie, qu'elles continuent pendant trois jours. Lorsque le corps est corrompu, et que les os sont à découvert, on dépose le squelette dans une sorte de pyramide de pierre, bâtie à cet effet.

Le 24, après midi, nous allâmes à l'extrémité occidentale de la baie, que les naturels de l'île nomment *Opou* ; mais nous trouvâmes le passage très-difficile, à cause des bas-fonds, de l'un desquels nous n'échappâmes qu'avec peine. Celui qui jetoit la sonde, s'écriant, *deux brasses!* nous fûmes contraints de porter directement, sans quoi nous étions sur un banc de sable. A la fin, cependant, nous quittâmes les bas-fonds ; mais, ne pouvant pas en sortir à temps, nous jetâmes l'ancre vis-à-vis une baie profonde, et plusieurs des nôtres descendirent au rivage pour acheter quelques cochons.

L'île d'Yoolee-Etea ressemble, à beaucoup d'égards, à celle d'Huaheine, et le sol en est aussi varié ; mais il faut que le côté où nous étions, ait subi quelque révolution, car les habitans y sont peu nombreux, pauvres, et n'ont aucune distinction politique de rang entr'eux. La peau de chagrin est beaucoup plus commune ici, et dans l'île d'Huaheine, qu'à Otaïti, où c'étoit une marchandise très-rare. Ces insulaires ont également une grande quantité d'éape et de taro ; quant au fruit-pain, il étoit très-nouveau, dans ce moment ; et je ne vis point du tout de pommes.

Le 25, nous quittâmes la baie d'Owhare, et dirigeâmes notre course au couchant. Nous voulions aller à Bolabola, ou tourner l'île d'Otahau, au sud d'Yoolee-Etea ; mais, le vent soufflant du couchant, nous ne pûmes doubler la pointe de cette île, en sorte que nous ne fîmes, ce jour-là, que parcourir la côte de Bolabola.

L'île de Bolabola est formée par un pic de terre, faisant la fourche, et très-élevé, avec sept petites montagnes à l'entour.

Le soir, au coucher du soleil, nous découvrîmes l'île de Toopbai, dont le sol est fort bas.

Le 28, le vent soufflant en plein de l'ouest, le calme étant quelquefois total, nous ne pûmes doubler la pointe. Le vent tournoit autour de l'île, et nous le trouvâmes quand nous changeâmes de route.

Sur le soir, M. Banks, le docteur Solander, et le contre-maître, allèrent dans la pinnasse, à Otahau : comme ils ne revenoient pas aussitôt que nous les attendions, nous tirâmes un coup de canon à neuf heures. Ne voyant et n'entendant toujours rien, nous en fîmes partir un second, et plaçâmes un fanal aux haubans. Ces messieurs nous répondirent alors

par un coup de mousquet, pour nous apprendre qu'ils s'étoient rembarqués. A dix heures, ils arrivèrent, et rapportèrent trois cochons, quinze pièces de volaille, une grande quantité de plantains, de noix de cocos, et de taro.

Otahau n'est que foiblement peuplée; quelques parties en sont stériles. Nous avions souvent de fortes houles entre ces îles.

Le 30, nous tournâmes Bolabola, nous virâmes vent devant, pour gagner l'autre côté de l'île d'Yoolee-Etea, et eûmes une brise piquante de sud-est pendant toute la nuit. Ce jour-là, nous vîmes l'île de Maowrooah, formée d'une vaste montagne ronde, avec une autre plus petite à côté.

Le Ier. d'août, après avoir long-tems viré vent devant, nous gagnâmes la côte d'Yoolee-Etea; mais alors même nous ne pûmes entrer dans la baie où nous voulions mouiller. Le vent nous étant contraire, nous fûmes obligés de jeter l'ancre à l'entrée de cette baie, et entre deux récifs. L'après-midi, nous essayâmes de touer le vaisseau dans la baie; mais, quand nous voulûmes lever l'ancre, nous trouvâmes qu'elle s'étoit attachée à quelque roc, où nous la laissâmes jusqu'au lendemain matin. Les

habitans de l'île vinrent à nous en grand nombre ; nous leur achetâmes dix cochons pour dix grands clous : ils nous vendirent aussi des noix de cocos en quantité, de même que des plantains, et ils parurent fort joyeux de notre arrivée.

Le 2, au matin, nous essayâmes de lever l'ancre, et nous y réussîmes après quelque difficulté. Nous touâmes ensuite le vaisseau dans la baie, qui est appelée *Amameenee*, et nous amarrâmes dans une bonne place, à environ un mille du rivage. Les habitans revinrent à nous, et parurent enchantés : toutes nos marchandises leur plurent tant, que, pour quelques petits clous, ils nous donnèrent beaucoup d'objets de grande valeur parmi eux, et, quels que fussent ceux qu'ils reçurent en retour, comme des clous, des ustensiles d'étain, et autres bagatelles, ils se les attachoient à l'instant aux oreilles.

Le 4, nous descendîmes à terre, et fîmes une promenade dans l'intérieur du pays, qui est très-agréable : nous vîmes beaucoup d'eape et de taro, qui croissoient, ainsi qu'une grande quantité de véritable igname, si commun dans les Indes occidentales. Il y avoit aussi beaucoup d'arbres à fruit-pain, qui

approchoient de la perfection de leur espèce ; quoique les fruits ne fussent pas extrêmement abondans.

Il y a plusieurs moraïs dans cette partie de l'île. Dans l'un de ces sépulcres, nous vîmes des os de mâchoire, et différens crânes, mis par rangs, suspendus à la maison de l'Athooa; et nous rencontrâmes un homme de bonne mine, dont les cheveux étoient blancs comme de la neige. Nous trouvâmes aussi, avec son fils, leur *Aree-Dehei*, ou leur roi, nommé Oorea. Le père me parut très-modeste, et le fils est un des plus beaux jeunes hommes que j'aie jamais vu. Opoone, roi de Bolabola, demeure près de la baie voisine : on le dit très-âgé, et nous supposâmes que le peuple de cette île s'étoit soumis à sa domination (*).

(*) Toobaiah nous raconta que, pendant quelques années, les chefs d'Otaïti et des îles voisines, condamnèrent au bannissement ceux de leurs criminels convaincus de vols et d'autres crimes qui ne méritoient pas la mort. On les conduisoit dans une île adjacente, appelée Bolabola, qui, avant l'établissement de cette loi, étoit inculte et déserte. Cette coutume eut lieu pendant plusieurs années; dans la suite des tems, le nombre des bannis s'augmenta tellement, que l'île ne put plus fournir à leur subsis-

La bande de terre qui entoure les montagnes, est ici très-étroite, et peu peuplée; mais plusieurs des habitans ont fort bonne mine et sont en meilleur état que ceux de l'autre côté de l'île, qui sont d'Yoolee-Etea, ou de Bolabola; ce que nous ne pûmes savoir.

Il y a dans cette partie, une grande quantité de bâtimens pour les bateaux, qui ont la forme d'une arche, et sont entièrement couverts de chaume. Les bateaux, qu'on y conserve sont très-longs, et s'élargissent dans le milieu; ils ont une pouppe très-élevée, et ne servent que dans certaines saisons.

---

tance. Ces hommes, étant réduits au désespoir, construisirent des canots, exercèrent le métier de pirates, et firent prisonniers ceux des îles voisines qui se trouvoient sur leur chemin, n'oubliant pas de confisquer les canots et tout ce qu'ils contenoient. Opoone, qui étoit le plus coupable de ces criminels, fit tant, par ses insinuations artificieuses, qu'il engagea les autres à le nommer leur chef, ou leur roi. Devenant toujours plus puissant, par le nombre de ses prisonniers, il se hasarda à faire la guerre au peuple d'Otahau, (île voisine), qui, ne s'attendant pas à une invasion si soudaine, se trouvoit sans défense, et fut contraint de devenir tributaire d'Opoone. Ce chef conquit ensuite Yoolee-Etea, et d'autres îles qu'il annexa à son domaine de Bolabola.

Nous achetâmes à bord, une grande quantité de poisson, l'après-midi de ce jour, et on en distribua trois livres et demie à chacun de ceux qui faisoient partie de notre équipage.

Le 7, après midi, M. Banks et moi, descendîmes sur le rivage, pour voir un divertissement appellé Heivo. Nous passâmes quatre baies, à l'est, et fûmes conduits, par les habitans, à l'extrémité d'une autre baie, appelée *Tapeeoee*, où il y avoit une assemblée très-nombreuse. Un grand mât étoit planté en terre, et ces insulaires se mirent à danser autour, avec mille contorsions et mille grimaces; chacun des danseurs avoit une longue queue, formée par une grande quantité de tresses, et il la faisoit mouvoir, comme celle d'un paon. Ces mêmes danseurs se rangoient quelquefois en file, l'un derrière l'autre, et tomboient alors la face contre terre, s'appuyant sur le bras, et n'agitant que leur queue. Pendant que les tambours battoient, dans un tems donné, un homme âgé se tenoit debout; et à chaque nouveau mouvement, il crioit aussi haut qu'il le pouvoit. Cette manœuvre continua, jusqu'à ce que chacun fût en eau; tous la répétèrent,

trois fois alternativement ; et, quand elle fut finie, les filles commencèrent. Dans les en-tr'actes de ce drame, quelques hommes s'a-vançoient, et sembloient jouer une farce. Tout ce que je pus distinguer, fut qu'ils s'effor-çoient de représenter la conquête d'Yoolee-Etea par ceux de Bolabola. Ils exécutoient différentes ruses de guerre en usage parmi eux et jetoient de grands cris, le tout au son du tambour. Dans la dernière scène, les mouvemens des hommes furent très-indé-cens.

Le peuple, dans la partie de l'île où fut jouée cette farce, est principalement composé d'hommes de Bolabola, et paroît s'être placé sur le meilleur sol; car la terre basse est ici plus étendue que dans toute autre partie, près du port. Il y a sur cette côte beaucoup de bancs de sable et des bas-fonds causés par des rochers de corail. Le ressac monte très-haut sur le récif, et fait autant de bruit que le ton-nerre. On trouve quelques plantations de poivre de ce côté.

Il est à remarquer que, quoique le peuple de ces îles ne puisse prononcer la lettre *k*, j'ai cependant rencontré beaucoup d'insulaires

d'Yoolee-Etea, qui, se servant de la syllabe *hec*, dans le discours, la mettoient continuellement à la place du *t*, leur lettre favorite.

Fin de la première partie.

VOYAGE

VOYAGE

A LA

MER DU SUD,

SUR

*Le Vaisseau de Sa Majesté, l'*ENDEAVOUR.

SECONDE PARTIE.

LE 9 août, nous levâmes l'ancre, et quittant cette baie, nous gouvernâmes au midi, pour chercher à y faire quelque découverte, suivant les instructions que nous avions reçues de l'amirauté. Nous emportâmes de cette île, autant de cochons que nous pûmes en arrimer, ainsi que beaucoup de plantains, de taro, d'eape, d'ignames, pour nous tenir lieu de pain.

Le 13, ayant eu bon vent, pendant trois jours, nous découvrîmes une terre élevée, et vers la nuit, nous en approchâmes. Toobaiah nous apprit que c'étoit une île, appellée Oheiteroah, faisant partie d'un attolon, de neuf autres, qui porte le nom d'Oheite.

Nous hâlâmes dans notre vent, et le 14, au matin, nous portâmes vers l'île. M. Banks, et le docteur Solander se mirent dans la pinnasse, pour chercher une place propre à jeter l'ancre, dans une large baie, formée par deux pointes de terre. Ils revinrent nous dire qu'ils n'en trouvoient aucune, pas même un bon endroit pour y prendre terre avec la chaloupe. Ces messieurs ajoutèrent qu'en s'approchant du rivage, plusieurs Indiens sautèrent dans le bateau, et voulurent se saisir de M. Banks : ce qui força nos gens à faire feu. Quelques-uns de ces insulaires furent blessés ; ils étoient tous armés de longues massues, et de lances faites du bois d'un arbre qu'on nomme Etoa. Leurs habits étoient rouges et jaunes, d'étoffe d'écorce d'arbre, dessinée très - régulièrement, et qui étoit fort gommée. Ils portent aussi des bonnets d'une forme très-singulière, et ont l'air fort martial. M. Banks rapporta à bord quelques ouvrages en bois, très-ingénieusement travaillés ; il nous dit aussi avoir vu des canots, sculptés avec beaucoup d'adresse, et fort bien peints.

Ces insulaires sont très-grands, et très-bien proportionnés. Ils portent leurs cheveux relevés, et ont le corps presque entièrement

tâtoué, mais non pas le derrière comme ceux des autres îles. Un de nos bateaux s'étant approché d'eux, ils commencèrent à parler à Toobaiah. Ces bons Indiens étoient fort intimidés, et prièrent nos gens de ne pas les tuer; ils promirent de nous fournir tout ce que nous voudrions, et nous invitèrent à descendre au rivage. Nous n'apperçûmes aucune femme avec eux; et du vaisseau, nous vîmes quelques maisons.

Cette île ne forme pas, comme les autres, un pic élevé. Sa surface, semblable à celle de l'Angleterre, est divisée en petites éminences, qui, çà-et-là, sont couvertes d'arbres. Au bord de l'eau, sont plusieurs rochers presque perpendiculaires. Nous ne vîmes point de fruit-pain, et très-peu de noix de cocos. La pointe du rivage étoit plantée d'étoas très-épais, qui servent à préserver du vent les maisons et les plantations de Meiya. Cette île n'est pas non plus, comme toutes les autres le sont, entourée de récifs. Longitude 22 d 23 m sud, latitude 150 d 5 m ouest.

Le 15, au matin, nous passâmes le tropique du Capricorne, avec une bonne brise nord: l'air étoit agréable et clair, et nous vîmes plusieurs oiseaux du tropique.

Le 16, nous crûmes voir quelques pics de terre élevée, et nous nous trompâmes tous. Nous y portâmes ; mais le tems devenant plus clair, nous reconnûmes notre méprise, et reprîmes notre route au midi ; le thermomètre marquoit 72, et l'air étoit froid.

Le 17, nous eûmes le calme, pendant la plus grande partie du jour, ainsi que de fortes houles de l'ouest, par 26^{d} 25^{m} de latitude sud ; le thermomètre étoit à 70.

Le 20, nous eûmes de légères brises, et souvent le calme ; mais à l'entrée de la nuit, il s'éleva du nord un vent vif, qui, s'augmentant, nous força d'amener sous les deux voiles du perroquet. Nous demeurâmes ainsi toute la nuit ; et nous eûmes des houles continuelles, qui firent endurer beaucoup de roulis au vaisseau.

Le 21, nous eûmes un vent frais tout le jour, avec un tems de brume, du tonnerre et des éclairs, venant de l'ouest. Nous allâmes devant le vent, après avoir plié la misaine, et les deux voiles du perroquet ; les houles étoient si fortes, que le vaisseau roula prodigieusement, et que tout fut renversé. Nous vîmes des pintades et des tondeurs de mer.

Le 22, nous eûmes un tems très-clair et

très-beau, et le vent étoit un peu tombé. Nous vîmes quelques albatrosses et diverses pintades; les aîles de ces derniers oiseaux sont rayées de noir et de blanc. Nous vîmes aussi plusieurs brins de plantes marines. Latitude 31 d 3 m sud, le vent sud-ouest par ouest.

Ls 23, nous eûmes des brises légères, et le calme pendant la plus grande partie du jour; vers la nuit, il plut beaucoup du vent du nord. Nous vîmes une jeune baleine et une albatros. Latitude 32 d 5 m.

Le 24, nous eûmes de fortes rafales, avec la pluie du nord, et nous vîmes une trompe d'eau. Le vent continuant toujours à souffler très-fort, nous pliâmes notre grande voile, et dans la nuit il fit excessivement froid.

Le 25, nous eûmes beau tems, mais l'air étoit toujours piquant, quoique le vent fût modéré. Nous allâmes au sud-ouest: latitude 32 d 3 m, thermomètre 62.

Le 26, nous eûmes un tems variable, avec un vent d'ouest. Nous vîmes une baleine et une albatros. Latitude 32 d 15 m.

Le 27, le tems étoit clair, et le vent nord; mais, vers le soir, nous eûmes des rafales. Nous vîmes des albatrosses, des pintades, et tondeurs de mer. Latitude 33 d 35 m. --- Le

même jour, nous tuâmes un chien, et le fîmes cuire. Nous l'avions amené d'Yoolee-Etea; il étoit excessivement gras, quoiqu'il n'eût rien mangé depuis qu'on l'avoit pris à bord.

Le 28, nous eûmes, pendant toute la journée, un tems gris et brumeux, avec une foible brise du nord; et nous vîmes une grande quantité d'oiseaux, appelés *shear-coots*, poules tondues. Le matin de ce jour, Jean Raden, le contre-maître du vaisseau, mourut. La nuit précédente, il avoit fait un excès de rum, ce qui fut cause de sa mort. Sur le soir, le vent tourna à l'ouest; et le lendemain matin, 29, le tems étant très-clair, nous vîmes sur les quatre heures, une comète à environ 60 degré au-dessus de l'horizon; latitude 37 d.

Le 30, nous eûmes une brise vive, avec de fortes houles de l'ouest. Le tems étoit très-clair, mais très-froid; le thermomètre, en plein air, marquoit 52. Un des gens de M. Banks vit un oiseau d'un beau vert, ainsi que quelques plantes marines. Dans la nuit, nous eûmes beaucoup de grêle, avec des tourbillons si violens, et d'un vent si perçant, que nous fûmes obligés de mettre le vaisseau sous la misaine. Le même tems continua le

lendemain, 31, et nous eûmes de telles houles de l'ouest, que le vaisseau couroit à plat bord sous l'eau. Nous fûmes escortés, pendant cette journée, d'un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, qui se jouoient sur la surface de la mer. C'étoit des pintades (oiseau blanc argenté, tel que nous en vîmes dans l'océan atlantique), des albatrosses, et diverses autres sortes d'oiseaux du genre des peterels. Quelques-uns des nôtres apperçurent différens brins de plantes de rochers. Latitude 39 ᵈ 25 ᵐ sud, thermomètre, en plein air, 48.

Le 1er. septembre, nous eûmes des vents vifs et piquans, accompagnés de rafales d'ouest et nord-ouest, ainsi que de fortes ondées de grêle et de pluie. La mer étoit très-haute, et ballotoit le vaisseau sur les vagues; elle étoit si agitée, que nous n'avions pas un instant de repos, nous pouvions difficilement nous tenir au lit; tout ce qui étoit mobile dans le vaisseau, tomboit et rouloit sans cesse. Celui qui n'a pas été en mer dans un tems d'orage, ne peut avoir une juste idée de la situation dans laquelle nous nous trouvions; le vent s'augmentant toujours, nous mîmes le vaisseau sous la misaine. Le ciel, cependant, étant clair, sur les quatre heures du

matin, nous revîmes la comète, entre Orion et Aldebaran. Latitude, par supputation, 40 d et plus, thermomètre, 44.

Le 2, nous eûmes des vents forts et des rafales. Vers midi, nous mîmes la grande voile, et portâmes nord nord-ouest. Le capitaine, conformément à ses ordres, ayant été à la recherche du continent jusqu'à quarante degrés de latitude sud, se détermina à porter vers le midi, pour savoir quelle découverte il pourroit faire de ce côté. Il craignoit que, si nous restions plus long-tems à une si haute latitude, nous ne manquassions de voiles pour notre retour. Le tems étoit, en outre, tellement orageux, que si nous avions fait terre, il n'eût pas été sûr de s'approcher. — Notre course, au midi, fut, en grande partie, entre 147 et 150 m, longitude ouest.

Le 3, nous eûmes un ciel très-couvert et chargé de nuages, avec une légère brise d'ouest, et l'air étoit très-froid.

Le 5, nous eûmes un ciel variable, avec un peu de pluie : nous vîmes quelques albatrosses, avec des becs bleux.

Le 6, nous eûmes des gros vents d'ouest, qui nous contraignirent à subir nos courses; le tems étoit clair, mais froid.

Le 8, nous eûmes le calme pendant la plus grande partie de la matinée; mais dans l'après-midi, il s'éleva un vent d'est, qui nous amena quelque pluie.

Le 9, nous eûmes, tout le jour, une bonne brise du midi, avec un tems clair. Vers la nuit, nous vîmes quelques brins de plantes marines. — On donna, ce jour, une entière portion de bœuf à toutes les personnes de l'équipage.

Le 10, nous eûmes des rafales, le vent sud sud-ouest. Nous vîmes quelques plantes marines; et les rafales étoient blanches, comme si nous eussions été près d'une terre.

Le 11, nous eûmes quelques rafales, avec de petites pluies, le vent sud-ouest.

Le 12, le vent changea entre sud et ouest, et nous eûmes un tems agréable et clair, avec quelques petites rafales. Latitude 33 d 18 m, thermomètre 57.

Le 14, nous eûmes un tems passable, quoique variable, et le vent nord. Nous vîmes plusieurs albatrosses voltiger autour du vaisseau; deux étoient très-grosses, tout-à-fait blanches, et nageoient sur la surface de l'eau.

Le 15, nous eûmes de forts vents d'est et sud-est. Le tems étoit très-sombre; il tomba

un peu de pluie, et nous vîmes quelques pintades.

Le 16, nous eûmes des rafales; mais le tems fut clair, et le vent sud-ouest.

Le 18, nous eûmes le calme pendant la plus grande partie du jour; cependant le tems étoit clair, et le vent sud-ouest.

Le 19, nous eûmes aussi le calme, jusqu'après midi ; et alors il s'éleva une brise d'est, de peu de durée. M. Banks descendit dans le bateau, et tua quelques pintades ; il prit aussi plusieurs mollusques, des doris, des phyllodores, et la belle limace pourpre, qui tous paroissoient à fleur d'eau. La nuit, la mer étoit couverte de petites étincelles de feu, causées par les mollusques. Latitude 29 d sud, longitude 159 d ouest ; et nous eûmes une grande houle du sud-ouest.

Le 21, il s'éleva, du sud-est, une brise piquante, que nous supposâmes la queue de quelque mouson. Le tems étoit clair : cette brise continua jusqu'au 24, avec un beau tems et une chaleur tempérée. Nous fîmes voile au sud sud-est, dans l'espoir de découvrir le continent. Latitude 31 d 24 m sud, et 162 d de longitude ouest.

Ce jour, le vent tourna presque à l'est : nous

vîmes quelques plantes marines et un morceau de bois, d'environ trois pieds de long.

Le 26, nous eûmes une brise vive du nord, et l'air fut couvert de nuages. Nous vîmes quelques brins de plantes marines, de l'espèce appellée *leather-weed* (plante à cuire); latitude 35 d 53 m sud, et longitude 162 d. Dans la nuit, nous eûmes un grand vent du nord, avec de fortes ondées de pluie.

Le 27, au matin, le vent étoit modéré; mais la mer étoit très haute, et le vaisseau rouloit tellement, que tout ce que nous avions de mobile à bord, étoit sans cesse renversé: nous courûmes les plus grands risques d'être jetés hors de nos cabanes. La nuit survint pendant que nous étions dans cette situation; tout conspiroit avec les ténèbres, pour aggraver notre détresse. Cependant, le lendemain matin, le tems fut beau: le ciel étoit sans nuages, le soleil se leva dans tout son éclat, et nous eûmes une bonne brise d'ouest.

L'après-midi, le vent tourna au nord, et nous apperçûmes quelques brins de plantes marines de différentes sortes. Nous vîmes aussi un veau marin, et nous conjecturâmes que nous n'étions pas éloignés de quelque terre. Latitude 37 d 30 s sud.

Le 28, nous eûmes un vent frais de l'ouest, qui dura jusqu'à midi, et alors il devint sud-ouest. Nous changeâmes notre route, et portâmes ouest nord-ouest ayant couru au sud, jusqu'au 40e degré de latitude, et au 166e de longitude ouest. Nous trouvâmes quelques plantes marines, et vîmes plusieurs albatrosses à bec blanc, ainsi que des tondeurs de mer.

Le 29, nous eûmes une brise piquante du sud, et le tems étoit clair, mais froid ; thermomètre, 54. Nous vîmes plusieurs brins de plantes marines, et un oiseau de terre qui voloit comme un pluvier. Nous apperçûmes aussi un grand nombre de pintades, de tondeurs de mer, de grosses albatrosses blanches, dont l'extrémité des aîles étoit noire. Nous jetâmes la sonde jusqu'à 120 brasses, et cependant sans trouver le fond. Le capitaine craignoit que nous ne fussions près de quelque terre ; il promit que celui qui la découvriroit le premier, lui donneroit son nom ; qu'il recevroit de plus un gallon (*) de rum, et deux, si la découverte se faisoit de nuit.

Le 1er. octobre, le tems fut clair, mais froid, et nous eûmes presque le calme. Au

(*) Quatre pintes de Paris.

matin, nous vîmes un veau marin, endormi sur la surface de l'eau, et qui d'abord avoit l'air d'un morceau de bois. Nous cherchâmes à le prendre, mais il s'éveilla et échappa à nos regards. Un grand nombre de tondeurs de mer voltigeoient autour du vaisseau, et la mer étoit couverte de différens brins de plantes marines. Nous trouvâmes, par les observations de ce jour, que nous avions été dix lieues plus loin, au nord, qu'il n'y paroissoit par la ligne de minute. Le contre-maître fut envoyé à la recherche d'un courant, mais il n'en put trouver aucun. Latitude 37 [d] 45 [m] sud, et 172 longitude ouest de Londres.

Quoique nous fussions si loin en mer, et dans une partie si reculée du monde, nous eûmes à dîner un gigot de mouton rôti, avec des haricots dessous ; et ce ragoût de la vieille Angleterre nous procura un délicieux repas.

Ce jour, nous jetâmes la sonde, et à cent vingt brasses, nous ne trouvâmes pas de fond.

Le 2, la surface de la mer étoit aussi tranquille que celle de la Tamise ; l'air étoit clair et beau. M. Banks descendit dans un petit bateau, et s'amusa à tuer quelques tondeurs de mer, ainsi qu'une albatros blanche, dont les aîles avoient dix pieds et plusieurs pouces d'en-

vergure. Il amassa aussi un grand nombre de plantes marines de diverses espèces ; et l'eau, dans ces parages, paroissoit aussi verte que dans la Manche.

Le 4, nous eûmes une brise vive sud-est; le tems étoit clair et piquant. Le matin, nous vîmes quelques plantes de rochers; et le soir, une grande quantité de marsouins, au nez plat, nageoient aux côtés du vaisseau, accompagnés de beaucoup d'autres qui avoient des trompes blanches et pointues, et le ventre et les flancs de la même couleur.

Le 5, nous eûmes de légères brises nord-est, et le tems étoit agréable. A environ deux heures après midi, un de nos gens, Nicolas Young, aide du chirurgien, découvrit de l'avant de stribord une pointe de terre de la Nouvelle Zélande, à environ neuf lieues de distance, portant ouest par nord. Nous gouvernâmes vers cette direction, et au coucher du soleil, nous vîmes entièrement la terre ; elle étoit élevée et avoit l'apparence d'une île. Nous nous régalâmes le soir, en réjouissance de cet événement. Cette terre fut nommée *Young nick's head* (*), et le jeune homme

(1) Pointe desirée d'Young.

reçut sa récompense. La mer, sur cette côte, étoit remplie d'un petit poisson transparent, qu'après un examen nous nommâmes *beroe coarctata*. Latitude 39 d 40 m.

Le 8, nous eûmes, pendant toute la journée, de légères brises, et des calmes plats : nous ne pûmes nous approcher de la terre, que de deux ou trois lieues ; mais, à cette distance, elle nous parut d'une étendue considérable : Elle est entourée de plusieurs petites îles, et sa côte est bordée de hautes montagnes, comme celles du Portugal. Nous vîmes de la fumée s'élever dans différentes parties, et nous en conclûmes qu'elle étoit habitée. Les pointes, aux deux extrémités de cette terre, portoient nord, et sud sud-ouest. Nous vîmes quelques poissons du genre des cétacées ; mais nous n'apperçumes que peu d'oiseaux.

Le 9, de grand matin, le vent étoit favorable ; nous approchâmes de la terre, vers un lieu qui sembloit ouvert, et former une profonde baie : mais, en avançant, nous ne trouvâmes que des terres basses, et d'une étendue beaucoup moins grande que nous ne le croyions. En entrant nous jetâmes régulièrement la sonde, qui s'enfonçoit par-

tout de vingt-six brasses. Nous ancrâmes par dix brasses, sur la côte à l'est, à deux ou trois milles environ du rivage et vis-à-vis la terre à droite, où il paroissoit couler quelque rivière. A l'entrée de la baie, qui a environ trois lieues de largeur, et deux de profondeur, il y a quelques monticules de craie, d'où part une lande de terre, qui se termine en une petite montagne. A peu de distance de cette montagne, se trouve une petite île élevée, au sommet de laquelle étoit une clôture en palissade. On voit, tout le long de la côte, beaucoup de rochers de craie; les montagnes paroissent couvertes de bois et de buissons, et le tout offre un assez médiocre aspect. Nous découvrîmes quelques maisons, avec le secours de nos lunettes; elles paroissoient se joindre, et leurs toîts touchoient à terre. Il y a plusieurs montagnes l'une devant l'autre dans la baie, dont cependant la plus grande partie est entourée d'une vallée, dans laquelle nous vîmes beaucoup d'arbres. Nous apperçûmes quelque fûmée s'élever de ce lieu, ainsi que de plusieurs autres parties de cette contrée; un grand nombre d'habitans (qui paroissent très-noirs) hâloient leurs canots sur la côte. Ces Indiens, dont nous nous appro-

châmes

châmes de très-près firent peu d'attention à nous. Ayant jeté l'ancre, nous envoyâmes au rivage la pinnasse, la chaloupe et le bachot, remplis de matelots. Aussi-tôt que ceux qui étoient dans la pinnasse, se furent un peu enfoncés dans le pays, et pendant que la chaloupe s'avançoit dans la rivière, pour chercher à y faire de l'eau, quelques-uns des habitans, qui s'étoient cachés dans les buissons, parurent tout-à-coup, tenant de longues lances de bois, qu'ils élevèrent d'un air menaçant, comme s'ils vouloient les jeter à ceux qui étoient dans le bachot. Le commandant de la pinnasse les appercevant, fit feu sur eux, ce qui ne parut pas les intimider; il tira un second coup de fusil qui perça le cœur à un de ces Indiens; les autres furent très-alarmés, et se retirèrent précipitamment.

L'eau de la rivière étoit saumâtre, ce qui nous contraria beaucoup; mais nos gens tirèrent quelques gros canards sauvages, et nos botanistes amassèrent un grand nombre de plantes très-curieuses, et en fleurs.

La nuit suivante, pendant que nous étions tous à bord, les habitans s'assemblèrent sur le rivage, dont étions éloignés de trois milles.

Ils poussèrent de grand cris, et firent beaucoup de bruit; craignant qu'au moyen de leurs canots, ils ne tentassent quelque surprise, nous ordonnâmes une stricte garde pendant toute la nuit.

Le 10, au matin, la chaloupe, la pinnasse et le bachot allèrent au rivage; cherchant à faire de l'eau, ils prirent terre, près de la rivière où ils étoient allés la nuit précédente. Quelques-uns des habitans s'approchèrent; et, après beaucoup d'instances, on en persuada plusieurs à traverser la rivière. On leur fit divers présens, qu'ils reportèrent à leurs camarades, au rivage opposé. Ceux-ci en furent enchantés, et ils exprimèrent leur joie par une danse de guerre. Paroissant alors favorablement disposés, nos gens allèrent à eux, et furent reçus très-amicalement. Quelques-uns de ces Indiens étoient armés de lances; d'autres avoient une sorte de massue de pierre, attachée à une corde, dont ils entortillent leur main, quand ils veulent frapper quelqu'un. Nous avions envie de leur acheter quelques armes; mais il nous fut impossible de leur persuader de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Un d'entr'eux, épiant l'occasion, arracha, par surprise, un coutelas à l'un des nôtres;

ceux-ci, piqués de cet affront, firent feu, et jetèrent à bas trois de ces Indiens; mais les autres, à notre grand étonnement, ne furent point intimidés à la vue de leurs compatriotes qui expiroient, et nageoient dans leur sang; ils ne parurent pas même songer à quelque vengeance à ce sujet: tous leurs efforts se réduisirent à ôter le coutelas de la main de celui qui l'avoit dérobé, et qui n'étoit déjà plus. Ils prirent aussi les armes de leurs deux autres camarades, qui venoient d'être également tués; ensuite ils se retirèrent tranquillement. Après avoir pris en forme possession de cette contrée, au nom du roi, nos gens se rembarquèrent, et firent tout le tour de la baie, pour chercher quelque lieu propre à faire de l'eau, et, s'il étoit possible, à obtenir de quelque habitant des renseignemens sur cette île. Ils ne furent pas longtems sans voir un canot, auquel ils donnèrent la chasse; et, quand ils s'approchèrent, tous ceux qui formoient l'équipage de ce canot, leur lancèrent des pierres, et furent très-insolens. Nos gens eurent recours à leurs armes: le capitaine, le docteur Solander, et M. Banks, firent feu sur ces Indiens, et en tuèrent plusieurs; les autres se battirent en

désespérés avec leurs pagaies, mais ils furent bientôt vaincus. On saisit leurs canots, trois d'entr'eux furent faits prisonniers, et conduits à bord de notre vaisseau, et on laissa s'échapper le reste. Ces Indiens avoient les lèvres peintes en bleu, mais aucune partie de leur corps ne l'étoit, ce en quoi ils diffèrent des Otaïtiens, à qui d'ailleurs ils ressemblent beaucoup. Ils parlent très-haut, ils ont les mouvemens durs, et sont moins polis que les habitans d'Otaïti. Nous fûmes fort étonnés d'entendre qu'ils parloient la langue de cette dernière île, quoique d'une manière différente, prononçant fort du gosier, et comme ceux d'Yoolee-Etea, ayant une sorte de *hec*, qu'ils placent fréquemment. Toobaiah les comprit très-bien, quoiqu'ils se servissent souvent des lettres *g* et *k*, que les Otaïtiens n'emploient pas. Leurs canots étoient faits de planches liées ensemble; ils avoient trente pieds de long, et une voile de natte attachée à une perche.

Le 11, au matin, nos bateaux retournèrent au rivage, et reconduisirent nos trois prisonniers, très-proprement vêtus. Ceux-ci sembloient ne vouloir pas descendre à terre; et, quand on les quitta, ils s'écrièrent que les habitans de ce côté de la baie les mange-

roient. Pendant qu'une partie de nos gens se détacha pour aller couper du bois, les trois hommes en question se cachèrent dans des buissons; et des naturels du pays se montrèrent de l'autre côté de la rivière. Nous leur fimes des signes; et, à la fin, l'un deux, plus déterminé que les autres, se hasarda à venir à nous sans armes. Nous conférâmes pendant long-temps avec lui, au moyen de notre interprète Toobaiah. Pendant cette conférence, plus de deux cents hommes, armés de lances, de bâtons, de massues de pierre, s'avancèrent vers nous. Le capitaine, voyant qu'ils prenoient l'autre côté de la rivière, craignit que leur projet ne fût de couper la retraite à nos bateaux. En conséquence, il nous ordonna de nous rembarquer et de retourner au vaisseau; ce que nous fimes, ramenant avec nous les trois habitans que nous avions conduits au rivage; mais, dans l'après-midi, nous les y renvoyâmes de nouveau. Ils nous quittèrent à regret, et se jetèrent dans les bois: quelques instans après, nous les revîmes, avec nos lunettes; ils revenoient sur leurs pas, et nous faisoient des signes; ensuite ils disparurent tout-à-fait.

Pendant que ces hommes furent à bord,

ils mangèrent immodérément de tout ce dont on servit devant eux. Ils mettoient dans leur bouche des morceaux six fois plus gros que les nôtres, et buvoient une pinte de vin et d'eau, tout d'un trait. Ils nous apprirent qu'on trouvoit dans leur île, du taro, de l'eape, de l'oo-mara, des ignames, et une espèce particulière de daim.

Les habitans de ce côté de la baie étoient tâtoués de différentes manières au visage. Leurs vêtemens, épais, rudes et faits de joncs, leur descendent au-dessous des genoux. Ils lient leur prépuce avec une corde, qu'ils s'attachent à la ceinture. Leurs oreilles sont percées, ce qui annonce qu'ils portent quelquefois des anneaux. Ils ont des bracelets, et connoissent l'usage des colliers ; mais ils n'aiment pas nos ustensiles de fer. Nous leur vîmes un morceau de bois qui paroissoit aussi uni, que s'il eût été coupé avec une hache; et cependant nous ne pûmes savoir de quels instrumens ils se servent pour cette opération. Nous entrâmes dans quelques-unes de leurs maisons, qui sont très-médiocrement couvertes, ayant un trou au milieu du toît, pour laisser échapper la fumée ; et nous n'y vîmes que des pétoncles, des moules, et quelques autres coquillages.

Nous trouvâmes ici une sorte de poivre long, dont le goût approche de celui du macis. Nous y vîmes aussi une espèce de poule chauve, dont le plumage étoit d'un bleu foncé; et un oiseau noir, dont la chair, couleur d'orange, avoit le goût d'un poisson à coquille cuit à l'étuvée; une grande quantité de pierre ponce étoit sur le rivage, ce qui indique qu'il y a un volcan dans cette île.

Le 12, au matin, et de bonne heure, nous levâmes l'ancre pour chercher un lieu plus favorable dans cette baie, qu'à cause du peu de denrées nécessaires que nous pûmes nous y procurer, nous nommâmes *Baie de Pauvreté.* De plus, nous n'y étions pas à l'abri du vent de sud-est, pendant lequel la mer est très-agitée. Les habitans du pays nomment cette baie Taoneroa, et la pointe de terre à l'entrée, du côté de l'est, Tettua motu.

L'après-midi nous eûmes un calme; et six canots remplis d'habitans du pays vinrent à nous. Quelques-uns d'entr'eux étoient armés de massues faites de bois, et de la dent de quelque gros animal. C'étoient des hommes maigres et minces: ils avoient autour d'eux, des vêtemens d'une espèce d'étoffe soyeuse,

tissue de la même manière que les hamacs du Brésil. Ces vêtemens étoient ornés de peau de chien, à chaque extrémité. Beaucoup de ces insulaires avoient leur cheveux noués et relevés en couronne au sommet de la tête; et près du nœud, ils portoient un peigne d'os, ou de bois. Quelques-uns avoient autour et dans les oreilles, des plumes blanches; de même que des peaux d'oiseaux, dont le plumage étoit aussi doux que du duvet; d'autres y avoient les dents de leurs parens, ou un morceau d'une pierre verte très-bien taillée. Ces ornemens de pierre étoient de différentes sortes. Les habitans de cette contrée ont aussi un nœud d'épaule, fait de la peau du cou de quelque gros oiseau de mer; les plumes en sont séparés par une raie fort longue. Le visage de ces Indiens est ou entièrement tâtoué, ou seulement d'un côté, d'une manière très-curieuse. Quelques-uns de ces dessins, faits en spirales, ont la forme d'une volute, et sont imprimés, d'une façon particulière, sur la peau. Plusieurs de ces insulaires ont le visage tout couvert d'une sorte d'ochre rouge. Le fond de leurs canots étoit fait d'un seul arbre; et la partie supérieure étoit formée de deux planches liées ensemble, et rétrécies l'une et l'autre

à chaque bout. Le premier de ces canots que nous vîmes, avoit beaucoup de longueur : une tête, peinte en rouge, étoit placée à l'extrémité, et la pouppe se terminoit par un bec plat. Il y avoit des traverses, de même qu'à tous les autres canots, dont les pagaies étoient aussi peintes en rouge, d'une manière fort curieuse, de plusieurs figures très-bizarres. L'ensemble d'un tel bateau n'étoit pas un ouvrage à mépriser. Ces insulaires, après avoir reçu de nous une grande quantité de grains de différentes sortes, et d'autre bagatelles, s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent trois des leurs à bord. Nous étions alors à la hauteur d'un cap que nous nommâmes, *Cap-Table*. Nous ne fîmes que peu de chemin cette nuit.

Le 13, deux canots vinrent à nous. Un des habitans monta à bord : mais, étant fort intimidé, nous ne pûmes l'engager à demeurer long-tems. Il avoit la figure toute tâtouée, et portoit un vêtement d'étoffe soyeuse, de l'espèce dont j'ai parlé ci-dessus. Cette étoffe avoit beaucoup de force, et le vêtement étoit bordé, tout autour, de noir et de brun. Cet homme tenoit à la main une arme faite de l'os d'un gros poisson, de l'espèce des cétacées.

Il y avoit dans les deux canots plusieurs femmes dont les mamelles étoient extrêmement longues, et qui avoient les lèvres peintes en bleu.

L'après-midi, un plus grand nombre de canots s'avança vers nous. Quelques-uns de ceux qui les remplissoient, étoient défigurés d'une étrange manière. Ils brandissoient leurs armes, et nous faisoient des gestes de mépris. Les autres cependant ramoient avec activité, pour nous atteindre; et, à la fin, tous essayèrent d'en venir à l'abordage avec nous. Le capitaine ordonna à l'un des nôtres de faire feu sur eux, et ces Indiens n'y firent aucune attention. On leur tira ensuite un coup de canon chargé à mitraille, qui abattit la pouppe d'un de leurs canots; mais nous ne pûmes savoir s'il leur blessa du monde. Plusieurs de ces canots avoient des balanciers, et l'un d'eux portoit en tête un ornement de sculpture très-curieux.

Nous étions alors à la hauteur de la pointe occidentale d'une petite île élevée, près de laquelle il y avoit un mauvais fond. La sonde y trouvoit depuis sept jusqu'à trente brasses de profondeur; nous craignions de traverser cet espace, mais nous le fimes heureusement.

Après avoir doublé cette île, à laquelle nous donnâmes le nom de Portland, et que les habitans appellent Teahowray, nous entrâmes dans une espèce de baie fort large. La nuit s'approchant, nous pensâmes qu'il seroit mieux d'y jeter l'ancre. Notre dessein étoit d'attendre jusqu'au lendemain matin, pour relâcher dans quelque port à l'angle de cette baie, où il paroissoit y avoir une entrée. La plus grande partie de cette contrée semble couverte de monticules, et nous vîmes des espèces de rochers d'argille blanche, vers la mer. Le soir, divers habitans vinrent nous voir, dans deux canots; ils avoient des manières plus amicales que les précédens; cependant, ils furent si effrayés, que nous ne pûmes leur persuader de monter à bord. Nous leur présentâmes divers objets, qu'ils reçurent avec plaisir.

Le 14, nous portâmes vers cette entrée que nous avions vue la veille; mais, en avançant, nous trouvâmes qu'elle n'avoit pour abri que quelque terres basses, à l'extrémité. Dix canots, remplis d'Indiens, nous donnèrent la chasse; mais notre vaisseau naviguant trop promptement pour eux, ils furent contraints de cesser leur poursuite.

Nous parcourûmes la plus grande partie de

cette baie, sans trouver aucune ouverture; et nous jetâmes très-régulièrement la sonde, tout le lonng du rivage. Le pays nous parut ici plus fertile, et très-couvert de bois; des rochers d'argille bordoient la mer, et le ressac montoit très-haut. La baie fut appelée *Baie de hawke.*

L'après-midi, nous fûmes suivis d'un canot, dans lequel étoient huit hommes armés de lances; mais, comme ils ne purent aller aussi vîte que nous, ils abandonnèrent leur expédition.

En poursuivant notre route, nous distinguâmes entièrement la terre. Elle étoit cultivée et divisée en compartimens carrés, sur lesquels croissoient plusieurs sortes de plantes.

Le 15, au matin, nous dirigeâmes notre route vers une petite péninsule, jointe à une terre principale, par un isthme fort bas. Il y avoit sur cet isthme plusieurs bosquets d'arbres très-gros et très-droits, qui sembloient avoir été plantés par l'art; l'eau qui le baignoit étoit fort tranquille. Nous vîmes quelques montagnes élevées dont le sommet étoit couvert de neige; et quand nous eûmes doublé la pointe de cette péninsule, nous revîmes le même isthme, s'étendant au loin dans la mer.

Cette contrée nous parut très-agréable ; ce sont des collines qui se joignent insensiblement à de belles et vertes plaines, mais qui ne sont, ni les unes ni les autres, couvertes de bois, comme dans plusieurs parties de cette côte.

Le matin, pendant que nous étions de l'autre côté de la péninsule, neuf canots, montés par cent soixante Indiens, s'avancèrent. Ils se conduisirent d'une manière fort irrésolue : quelquefois ils paroissoient vouloir nous attaquer ; la frayeur les saisissoit ensuite, et ils se retiroient un peu. Les uns ramoient vers un point, et les autres en sens contraire : ils brandissoient contre nous leurs lances et leurs massues d'os ; ils parloient très-haut, nous tiroient la langue, faisoient grand bruit, et plusieurs autres signes de défi. Nous employâmes tout pour les appaiser, mais sans y réussir ; car, à la fin, ils parurent résolus à nous faire quelque mal. Ces gens, continuant donc à roder autour du vaisseau, et à nous menacer, on leur tira un coup de canon chargé à mitraille. Ils nous regardèrent pendant quelques tems, d'un air fort étonné, et s'enfuirent ensuite très-promptement. Sur ces entrefaites, deux autres canots vinrent à nous ;

mais ils s'arrètêrent avec ceux qui s'en retournoient. Tous ces Indiens tinrent alors conférence entr'eux: après quoi, les nouveaux venus continuèrent leur route de notre côté. Cependant les autres restoient à quelque distance, comme pour attendre leur destinée. Nous fimes signe à ceux qui s'avançoient, que s'ils vouloient se conduire paisiblement, nous ne leur ferions aucun mal. Ils nous comprirent très-bien, et placèrent toutes leurs armes dans un canot, qu'ils renvoyèrent, tandis qu'au même instant, ils s'approchèrent de très-près du vaisseau: nous leur jetâmes différentes choses, mais ils étoient si intimidés, qu'ils n'osèrent monter à bord, ni nous envoyer rien. Pendant cette entrevue, un autre canot s'avança, jeta une lance à la pouppe du vaisseau, et s'en retourna. La lance tomba dans l'eau, et s'y enfonça aussi-tôt. Il y avoit quelques hommes de bonne mine dans ce canot; d'autres étoient fort défigurés, et avoient un air très-sauvage. Un vieillard, qui paroissoit être le chef, avoit le visage peint en rouge, et portoit un habillement de même couleur. Celui des autres étoit rayé; les principaux d'entr'eux avoient les cheveux noués en forme de couronne au dessus de la tête, et quelque plumes avec des

morceaux de parfum, leur tomboient autour du cou. Un grand nombre de ces Indiens avoit la figure toute tâtouée; plusieurs étoient presque nuds, et paroissoient les esclaves ou les valets des autres. Quelques-uns avoient des pierres vertes suspendues au cou, qui étoient aussi transparentes que l'émeraude (*). Leurs lances auxquelles étoient attachées des espèces de glands, ressembloient assez aux hallebardes de nos shériffs. Nous vîmes dans leurs canots une hache de pierre verte, de même forme que celle d'Otaïti ; ces canots portoient depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux hommes : la proue étoit faite d'une planche fort épaisse, taillée en une sorte de filigrane, en forme de spirale ; ce qui faisoit un ouvrage trè-curieux. Au bout de cette proue, étoient deux grands yeux de nacre de perle, et une espèce de langue au-dessous ; cette figure avoit aussi toute l'étendue de l'avant, ainsi que des pieds et des mains, sculptés très-proprement, et peints en rouge. Des pouppes minces et élevées faisoient

(*) Le vaisseau *l'Endeavour* en rapporta quelques-unes; après examen, elles parurent une belle espèce de pierre néphrétique. Cette remarque servira pour toute les autres pierres vertes, dont il sera question ci-dessous.

aussi partie de ces bâtimens, et étoient également travaillées en filigrane. Elles étoient ornées de deux banderoles de plumes qui effleuroient presque l'eau. Quelques-uns de ces canots avoient cinquante ou soixante pieds de long, et dix-huit rames ou pagaies. Les Indiens de ce canton firent deux manœuvres qui nous divertirent beaucoup. Ils se mirent à ramer tous ensemble, et finirent de même, au mot *Epaah*, en jetant leurs pagaies obliquement; ce qui fit un mouvement très-comique.

Le tems fut extrêmement beau, quelque tems avant et après notre arrivée devant cette île: nous eûmes de légères brises, un ciel clair et quelques calmes.

Le 16, divers canots de pêcheurs vinrent à nous. Ce ne fut pas sans peine que nous leur persuadâmes de nous vendre quelques poissons, pour de l'étoffe et plusieurs bagatelles; mais aucun de ces poissons n'étoit frais, et quelques-uns puoient horriblement. Ces gens s'en retournèrent très-contens; et peu de tems après, un canot plus grand et tout rempli d'Indiens, s'avança vers nous : ils avoient la figure barbouillée de quelque peinture. Un vieillard, assis à la poupe, portoit un vê-

tement de la peau de quelque bête couverte d'un poil noir et très-long, bordée de blanc; nous voulûmes acheter cette peau, mais vainement; ces Indiens ne consentirent jamais à se défaire de rien. Le capitaine leur jetant, pour l'avoir, une pièce de flanelle rouge, ils se mirent à ramer à l'instant. Après avoir conféré avec ceux qui étoient dans les canots de pêcheurs, ils revinrent vers nous. Nous avions formé un projet de les attrapper; c'étoit, au moyen de quelque crochet, d'attirer à nous leur canot; mais, pendant que nous étions occupés de ce dessein, ils saisirent le fils de Toobaiah, qui étoit dans les grandes chaînes, et l'emmenèrent avec eux. Cet événement empêcha l'exécution de notre projet; nous tirâmes quelques coups de mousquet, ainsi que nos grands canons sur eux, et nous en tuâmes plusieurs. Le jeune homme aussitôt se dégagea lui-même, se jeta dans la mer, et nagea vers le vaisseau. Nous abaissâmes à l'instant un bateau, dans lequel nous le reçûmes, pendant que les canots fuyoient à toutes rames.

Le langage de ces Indiens paroît moins guttural qu'il ne l'est dans les autres îles, et il ressemble plus à celui d'Otaïti. Plusieurs

d'entr'eux avoient une bonne figure, et le nez plutôt élevé que plat ; quelques-uns portoient leurs cheveux roulés et noués curieusement en forme de couronne.

Le soir, nous fûmes vis-à-vis une pointe de terre, que l'aventure du fils de Toobaiah, nous fit nommer le cap *Kidnappers*, des voleurs d'enfans. En doublant ce cap, nous crûmes avoir trouvé une bonne baie, mais nous nous trompâmes ; la terre se perdoit en une pointe au midi. Aussi-tôt après, nous vîmes une petite île, qu'à cause du triste aspect qu'elle offroit, nous nommâmes l'*Isle toute nue*.

Le 17, nous voguâmes le long de la côte, en nous approchant de quarante-un degrés ; mais, ne rencontrant point, auprès de cette terre située nord et sud, de lieu convenable pour y jeter l'ancre, nous retournâmes sur nos traces ; ce que nous fîmes, en face d'un cap très-arrondi. Nous craignions de manquer d'eau, si nous allions plus avant au midi. Nous ne vîmes point de canots ; mais nous apperçûmes quelques villages sur cette terre, de même que quelques feux pendant la nuit : cette côte nous parut la plus pelée que nous ayons encore vue ; nous y trouvâmes un bon

fond et un bon mouillage, à deux ou trois milles du rivage : l'eau y étoit de huit à vingt brasses. Nous donnâmes à ce lieu, le nom de cap *Turn-again*, du retour.

Le 19, après-midi, nous fûmes à la hauteur de la baie des voleurs, mais, le vent se trouvant contraire, nous ne pûmes y entrer. Cinq hommes dans un canot s'avancèrent avec beaucoup de confiance vers nous : ils montèrent à bord, et nous dirent qu'ils vouloient y passer la nuit. Celui qui sembloit être le chef, avoit un vêtement tout neuf ; l'étoffe dont il étoit fait, paroissoit d'un chanvre ou lin blanc, très-soyeux ; cette étoffe avoit beaucoup d'épaisseur et de force ; et ce vêtement étoit entouré d'une belle bordure noire, rouge et blanche.

Le 20, de bon matin, nous fûmes à la hauteur du Cap-Table. Nous passâmes la baie de Pauvreté, et vînmes à un autre cap remarquable : c'étoit un rocher plat, perpendiculaire, et de la forme d'un triangle. Nous crûmes trouver un port derrière ce cap, mais il n'y en avoit point. Nous appelâmes ce lieu, le cap *Gable-End-Fortland*. (*) Cette contrée est

(*) Promontoire du bord du toît.

remplie de bois, et paroît fort agréable dans cette partie; mais vers la nuit, nous apperçûmes un pays affreux, entouré d'un grand nombre de caps, au-dessus desquels nous pouvions voir la terre.

Le 21, nous jetâmes l'ancre dans un port médiocre; l'eau y avoit huit brasses et demie de profondeur, à environ deux milles du rivage; à droite étoit une île qui nous abritoit un peu. Plusieurs canots vinrent à nous, et deux vieillards, qui sembloient des chefs, montèrent à notre bord. Ces habitans nous parurent d'un caractère fort pacifique; et ils trafiquèrent avec nous, pour quelques bagatelles, qu'ils emportèrent en nous quittant. Nous vîmes plusieurs maisons, et une assez grande étendue de pays, coupé de haies, et cultivé; ce qui, depuis le port que les habitans nomment *Tegadoo*, formoit une agréable vue. Quelques-uns de nos bateaux furent au rivage pour faire de l'eau, et trouvèrent une petite rivière, dans laquelle on remplit les tonneaux. Nos gens revinrent sans avoir été inquiétés par les habitans, et ils en virent quelques-uns près de la rivière.

Le 22, les bateaux retournèrent au rivage, pour prendre du bois et de l'eau. Peu de tems après, M. Banks et quelques autres s'y ren-

dirent aussi. Pendant leur absence, plusieurs habitans montèrent sur le vaisseau, et trafiquèrent avec nous : ils avoient apporté quelques parcelles d'oomarra, que nous leur échangeâmes pour de l'étoffe d'Otaïti, qui est très-rare parmi eux. Ils étoient fort rusés dans leur commerce, et eurent recours aux plus bas artifices. L'un d'eux avoit une hache de cette pierre verte dont j'ai parlé plus haut, mais il ne voulut point s'en défaire, à quelque prix que ce fût. Plusieurs étoient étrangement barbouillés. Un vieillard avoit une large volute, et plusieurs autres figures dessinées sur la poitrine. Tous ces habitans, tant à bord que sur le rivage, se conduisirent avec beaucoup de civilité. A la nuit, ils dansèrent à leur manière, qui est très-grossière. Il n'y avoit rien de si bizarre que de voir des vieillards à barbe grise, faire les contorsions les plus ridicules qu'on puisse imaginer, retourner les yeux, tirer la langue, et se livrer, en un mot, à une sorte de frénésie.

Le ressac allant très-haut, nos gens trouvèrent beaucoup de difficulté à faire entrer leurs tonneaux dans la chaloupe ; et en revenant, le bateau se jeta dans un marais. Nous nous informâmes près des habitans, d'un

lieu plus commode pour faire de l'eau, et ils nous indiquèrent une baie portant sud-ouest par ouest. Après cette information, nous levâmes l'ancre; mais le vent étant contraire, nous fûmes forcés de nous arrêter jusqu'au lendemain matin, 23, que nous prîmes chasse, sans serrer le vent, et que nous examinâmes la baie devant laquelle nous avions déjà passé. A midi, nous jetâmes l'ancre; un de nos bateaux alla dans une petite baie, où il y avoit une descente facile et de l'eau douce: nous amarrâmes à un mille et demi du rivage. Cette baie est appelée par les habitans, *Tolaga*; elle est très-découverte et exposée à toute la violence des vents d'est. Plusieurs canots vinrent près notre vaisseau: nous en obtînmes quelques poissons, des oomarras, ou patates douces, et plusieurs autres objets. Les habitans étoient fort indifférens sur ce que nous leur offrions, excepté les étoffes blanches et les verres qu'ils trouvèrent de leur goût. Il nous fut donc très-difficile de commercer avec eux: ils avoient quelques haches de pierre verte, et des anneaux d'oreille: mais ils ne voulurent s'en dessaisir en aucune façon; et quant à leurs oomarras, ils en font un grand cas.

La contrée située au-delà de cette baie est plus agréable qu'on ne peut le dire. En la cultivant convenablement, elle feroit un second paradis : les montagnes sont couvertes de charmans arbrisseaux en fleurs, mélangés d'un grand nombre de superbes palmiers qui remplissent l'air du parfum le plus délicieux.

Nous vîmes l'arbre qui produit le chou ; on mange ce chou bien bouilli. Nous découvrîmes aussi d'autres arbres qui donnent une belle gomme transparente. Nous apperçûmes, entre les montagnes, des vallées fertiles qui étoient cultivées, ou formoient des pâturages. Ce pays abonde en différentes espèces d'herbes potagères ; et, avec la grande variété d'arbres qu'on y trouve, il y a, sans doute, quelques fruits bons à manger. Nos botanistes s'occupèrent très-agréablement à la recherche de ces plantes, ainsi qu'à celle de quelques autres moins fortes, dont la contrée abonde. Ce sol produisoit aussi quelques fougères et des plantes parasites. Sur le rivage de la mer, il y avoit des salicornins, des *Mésembryamthemum*, et une grande variété de coralines. La plante dont les habitans tirent leur étoffe, est une espèce d'hémérocale dont les feuilles donnent une sorte de chanvre

très-fort et très-lustré, dont ces Indiens font aussi des cordes. Tout près des maisons, il y a des plantations de koomarras (*) et de taro (**). Les terres sont cultivées avec beaucoup de soin, bien sarclées et bien entretenues.

Les habitans, qui ne sont point très-nombreux dans cette partie du pays, se conduisirent très-civilement envers nous. Ils sont, en général, grands et élancés, mais cependant bien faits. Ils ont le nez aquilin, les yeux noirs, ainsi que les cheveux qu'ils relèvent en couronne sur la tête, et ils portent la barbe d'une grandeur moyenne : quant à leur tâtouage, ou leur manière de se dessiner le visage, il est très-curieusement fait en spirales, et en toutes sortes de figures. Le dessin, dans plusieurs places, semble creusé dans la peau, quoiqu'à quelque distance, il ait l'air de n'être formé que de points noirs. Ce tâtouage est particulier aux principaux d'entr'eux. Les femmes et les serviteurs se contentent de se peindre la figure de rouge ou d'ochre; et, sans cette horrible coutume, ils n'auroient

---

(*) La patate douce que les Otaïtiens appellent oomarra.

(**) Des ignames.

pas mauvaise mine. L'étoffe de leur vêtement est blanche, et aussi brillante qu'un tissu de soie: elle est travaillée comme si elle étoit faite au métier. Cette étoffe sert principalement aux hommes, quoiqu'elle soit l'ouvrage des femmes; ce sont elles aussi qui portent les fardeaux, et qui sont employées aux soins du ménage. Le vêtement de ces Indiens consiste en une ceinture de feuilles tressées, qu'ils attachent au-dessus des reins, de laquelle tombe quelques autres feuilles, et en un manteau de même, d'un tissu épais, qu'ils jettent sur leurs épaules. Plusieurs des femmes que nous vîmes, avoient de très-beaux traits, et nullement l'air sauvage qu'on eût pu attendre. Leurs lèvres, en général, étoient peintes en bleu, et plusieurs d'entr'elles avoient le visage tout piqué, comme s'il l'eût été avec des aiguilles ou des épingles. Ceci, de même que plusieurs cicatrices que nous vîmes sur le corps des hommes, n'a lieu qu'à la mort de quelque parent. Les hommes ont la chevelure relevée, mais les femmes la laissent tomber; elles n'y portent pas de plumes, mais elles l'ornent avec des feuilles. Elles semblent orgueilleuses de leur sexe, et paroissent attendre qu'on leur donne tout ce qu'elles desirent,

parce qu'elles sont femmes; mais elles ont grand soin de n'accorder, en retour, aucune faveur, étant fort différentes en cela de celles des autres îles, qui étoient si libres avec tous nos gens.

Les hommes ont un goût particulier pour la sculpture : leurs bateaux, leurs pagaies, les planches dont ils couvrent leurs maisons, les bâtons dont ils se servent en marchant, sont sculptés de mille manières. Ils y font des fleurons, des tours et retours, sans la moindre interruption; mais leur figure favorite semble être une volute, ou spirale, qu'ils exécutent de différentes sortes, simple, double et triple, avec autant de régularité que s'ils se servoient d'instrumens de mathématique; les seuls qu'ils emploient, cependant, et que nous avons vus, sont un ciseau et une hache, tous deux faits de pierre. Il est impossible d'avoir l'imagination plus extravagante et plus bizarre qu'eux. Je n'ai trouvé aucune imitation de la nature dans leurs ouvrages, si ce n'est une tête avec une bouche, d'où sortoit une langue très-pointue; est-ce là la nature?

Ces Indiens bâtissent leurs huttes sur une colline, et sous un bouquet d'arbres; elles sont de forme oblongue, et les bords du toît

touchent à terre : la porte est très-basse et de côté ; les fenêtres sont à un bout, ou à tous deux ; les murs sont faits de différens rejets de roseaux couverts de chaume, et sont extrêmement larges. Au-dessus des poutres qui soutiennent le toît, ils étendent une natte d'herbes qui est aussi couverte d'un chaume très-serré et très-épais. Le feu est fait au centre de la cabane sur la terre, et la porte sert de cheminée ; ces maisons, en conséquence, sont remplies de fumée ; mais l'habitude, qui est une seconde nature, y rend ces Indiens insensibles ; sans cela, ils eussent trouvé moyen d'y remédier. Nous ne vîmes que peu de leurs maisons, et elles étoient la plupart désertes, les habitans ayant pris la fuite par la crainte que nous leur avions inspirée ; sans doute que nous étions pour eux des êtres aussi singuliers qu'ils l'étoient pour nous.

Nous vîmes plusieurs beaux perroquets, et des oiseaux de différentes sortes ; l'un d'eux, en particulier, avoit un chant semblable à celui de notre merle ; mais nous ne trouvâmes point de volaille. Quant à des quadrupèdes, nous n'apperçûmes que des chiens, et encore en petit nombre ; ils ressembloient à ceux d'Otaïti. On ne peut supposer cependant, qu'un pays, aussi vaste

que celui-ci nous le parut, soit privé de bêtes fauves et d'autres espèces de quadrupèdes.

Cette baie abonde en poissons, sur-tout en coquillages et en écrevisses; nous prîmes quelques-unes de ces dernières, qui pesoient jusqu'à onze livres; on en trouve beaucoup, et il paroît que, dans la saison où nous étions, elles forment la principale nourriture des habitans. Ils ont cependant une espèce de fougère, dont les racines rôties, remplacent fort bien le pain, sur-tout quand leur oomarra est jeune, et n'est pas encore bon à manger.

La plupart des rochers qui bordent le rivage, sont de pierre de sable, sur laquelle le ressac a pratiqué divers passages. L'un de ces rochers étoit, en particulier, très-romantique; il ressembloit à une arche fort large, qui, du bord de la mer, conduisoit dans des vallons et sous laquelle passoit un petit courant d'eau. Le tout formoit une vue rare, propre à charmer sur-tout les regards d'un spectateur curieux.

D'après l'aspect que nous avions de cette côte, et les observations que nous fîmes, nous pûmes juger que cette contrée est bien située; qu'elle est naturellement fertile, et susceptible d'une grande culture, vu sur-tout que

le climat en est favorable et admirablement tempéré.

Nous eûmes un ciel clair et beau tems, excepté un seul jour. Pendant que nous restâmes sur cette côte, il nous parut, quoiqu'il fît chaud, qu'il s'élevoit régulièrement, à onze heures du matin, une brise de mer, qui modéroit la chaleur.

Le 30, après avoir pris une quantité suffisante de bois et d'eau, nous quittâmes cette baie; ayant vogué le long de la côte, nous nous trouvâmes à midi, vis-à-vis une pointe de terre devant une île. Nous appelâmes cette pointe le cap *Est;* nous donnâmes aussi à l'île le nom d'*Isle d'Est.* La direction de cette terre change et va à l'ouest depuis cet endroit. Elle nous parut plus élevée le jour que dans les autres parties; des vallées belles et profondes la partageoient, et elle avoit toute l'apparence d'une contrée riche et fertile : elle étoit couverte de grands arbres verdoyans; quelques parties sembloient cultivées; et plusieurs petits ruisseaux, après y avoir serpenté, se perdoient dans la mer. Nous y découvrîmes aussi quelques villages qui sembloient fortifiés par l'art; nous passâmes une baie, que nous appelâmes *Baie de Hicks*, du nom de notre premier lieutenant.

Le 31, nous suivîmes cette côte, et nous eûmes de légères brises, avec un beau tems; l'après-midi, cinq canots vinrent à nous d'une manière hostile; ceux qui les remplissoient, brandissoient leurs lances, et agitoient leurs pagaies. L'un de ces canots étoit très-grand, et contenoit entre cinquante et soixante hommes. Quelques-uns d'entr'eux nous donnèrent un heivo; et un prêtre, comme nous le conjecturâmes, parla beaucoup. Ces Indiens ramoient vers nous, et nous disoient: *Kaka kee, no tootwais, harre yoota patta pattoo*; c'est-à-dire, que, si nous voulions descendre sur le rivage, ils nous battroient avec leurs *patta pattoos*. Le capitaine, craignant que si ces gens s'approchoient, on ne fût forcé d'user envers eux de violence, fit tirer, par-dessus leur tête, un coup de canon chargé à mitraille; ce qui les effraya tellement, qu'ils se mirent à ramer, jusqu'à ce qu'ils se crurent hors de toute atteinte. Ils s'arrêtèrent alors, et tinrent entr'eux une conférence, après laquelle ils parurent vouloir revenir sur leurs pas. Nous mîmes alors le feu à un autre canon chargé à balles; ce qui les fit fuir le plutôt possible au rivage. Leurs canots étoient semblables à ceux que nous avions vus précédemment; et les hommes paroissoient

être de la même nation que les derniers. Étant alors à la hauteur d'un cap, la retraite précipitée des habitans nous le fit nommer cap *Runaway*, de la fuite. Ce jour nous découvrîmes la terre, au nord-est, du point où nous étions.

Le 1er. novembre, un grand nombre de canots vint à nous ; dans l'un d'eux étoit une tête de mort, dont on se servoit pour jeter l'eau. Nous engageâmes quelques-uns des naturels à s'approcher du vaisseau, et nous leur échangeâmes des écrevisses et des moules contre de l'étoffe ; ils nous donnèrent plusieurs heivos; mais quelques-uns d'eux parurent nous menacer. Une brise s'étant alors élevée, nous les quittâmes ; et un peu plus loin sur la même côte, un grand nombre de bateaux de pêcheurs s'avancèrent, et nous fimes aussi quelqu'échange avec eux. Ceux-ci, aussi bien que les autres, étoient toujours prêts à voler ce qui leur tomboit sous la main. Ayant épié l'occasion favorable, ils nous dérobèrent une paire de draps qui étoient suspendus à un cordeau, à la pouppe du vaisseau, et ils les emportèrent. Nous leurs lâchâmes quelques coups de fusil, mais ils n'y firent pas grande attention ; on leur tira alors un coup ds canon à mitraille, qui les força de ramer très-vîte, jusqu'à ce qu'ils

crurent n'avoir rien à craindre. Là, ils se mirent à élever leurs pagaies, et à nous défier. Pour leur répondre, on leur tira un second coup de canon, chargé à balles et à mitraille, qui passa entre deux canots, et faillit les renverser. Après ce coup, ils n'hésitèrent pas long-tems, et ils regagnèrent très-promptement le rivage.

Vers la nuit, nous approchâmes d'une petite île élevée, que les habitans nomment *Mowtohora*, distante d'environ trois lieues de terre. Pendant le tems que nous voguions entre cette île et la terre principale, un canot s'approcha de nous; il étoit double, et différoit, à beaucoup d'égards, de ceux que nous avions vus précédemment. Après nous être long-tems entretenus avec les Indiens qui étoient dedans, ils nous donnèrent plusieurs heivos; ensuite, nous ayant regardés avec beaucoup d'assurance, et nous ayant menacés, ils se retirèrent vers la terre principale. A l'opposite de cette terre, est un pic fort élevé, que nous nommâmes *Mont-Edge-Combe*, et une petite baie que nous appelâmes *Baie de terre basse*. Les deux pointes de cette baie, furent, d'après leur situation, nommées *Pointe de terre haute* et *Pointe de terre basse*. La dernière, qui

qui est d'une grande étendue, est couverte d'arbres. Près de cette pointe, sont trois petites îles ou rochers, que nous eussions difficilement évitées de nuit, et où l'eau n'avoit que six brasses. Aussi-tôt après, nous fîmes une pointe de terre que nous nommâmes *Town point*; et elle étoit à l'entrée d'une petite baie.

Le 2, au matin, nous découvrîmes trois terres différentes; mais, comme le tems étoit obscur, nous ne pûmes faire aucune observation. Nous passâmes aussi trois autres îles, l'une desquelles étoit élevée, toute nue et couverte de rochers; nous l'appelâmes l'*Isle Blanche*: les deux autres étoient plus basses; nous donnâmes à l'une d'elles le nom d'*Isle Plate*; et nous y vîmes un village. Un canot nous y poursuivit; mais, ayant une bonne brise, il ne put nous atteindre. Vers la nuit, le vent nous poussa vivement droit au rivage, mais nous virâmes de bord, et voguâmes à droite et à gauche, jusqu'au lendemain matin: alors le canot que nous avions vu, la veille au soir, nous donna de nouveau la chasse; ayant une voile, il nous approcha à la fin, marcha près de nous, pendant un tems considérable, et ceux qui étoient dedans nous chantoient, par interval-

les, un air dont le ton approchoit fort du chant des prêtres papistes, quand ils disent la messe. Ces gens nous donnèrent aussi un heivo; mais, bientôt après, ils nous jetèrent des pierres. On tira du vaisseau un coup de fusil chargé à petit plomb ; et on visa un jeune homme qui paroissoit un des plus hardis : ce jeune homme tomba aussi-tôt, comme s'il eût été blessé. Les autres, après s'être un instant consultés, délièrent la voile, et se réfugièrent vers une île.

Nous voguâmes long-tems avec une brise passable ; nous vîmes une île *ou* amas de rochers, que nous nommâmes la cour des *Aldermen* (*) ; et, à cause du voisinage, nous donnâmes à l'une de ces trois îles, citées ci-dessus, le nom d'*Isle du Maire*.

Cet amas de rochers tient à une pointe de terre, et termine cette large baie, au nord-ouest, qu'à cause de la grande quantité de canots qui vinrent nous apporter des provisions, nous nommâmes *la Baie de l'abondance*.

La côte nous parut ensuite très-nue ; elle étoit bordée d'un grand nombre d'îles couvertes de rochers ; ce qui nous la fit nommer

(*) Des Échevins.

Pointe Stérile. La terre y forme différentes figures singulières, et ne porte que peu d'arbres. Vers midi, plusieurs canots vinrent à nous; un de ceux qui étoient dedans eut la hardiesse de jeter une lance dans notre vaisseau; mais on tira un coup de fusil, et ces Indiens s'éloignèrent aussi-tôt. Leurs canots, faits d'un seul tronc d'arbre, et de la forme d'un baquet de boucher, n'ont aucun ornement. Tous ceux qui les montoient, à l'exception d'un homme ou deux, étoient entièrement nuds; ils avoient le teint noir, et assez mauvaise mine. Nous trouvâmes une baie, et y jetâmes l'ancre, vers la nuit, par sept brasses d'eau. Plusieurs canots, semblables au premier, nous suivirent; ceux qui étoient dedans avoient une pitoyable figure, mais ils étoient enjoués, et ils nous donnèrent plusieurs heivos, ou divertissemens.

Les habitans donnent à cette baie le nom d'Opoorangee; elle est entièrement entourée de terre, et ce fut le meilleur port que nous ayons eu jusqu'alors. Nous y trouvâmes aussi une bonne descente, pour faire aiguade dans une petite rivière d'eau salée, qui serpente beaucoup dans les terres. Une autre rivière, qui court aussi fort loin, sort du fond de

cette baie; les habitans appellent Konigoo-taoivrao, le pays qui l'avoisine.

Le 14, de bon matin, nous fûmes visités par différens canots; ceux qui les remplissoient étoient au nombre de cent trente-cinq, ou environ; ils avoient peu d'armes, mais ils sembloient fort indécis sur ce qu'ils devoient faire; quelquefois ils nous regardoient avec assurance, et ensuite ils nous faisoient des menaces; mais à la fin ils nous donnèrent quelques bagatelles pour de l'étoffe: ils étoient fort rusés, et cherchèrent à nous tromper: nous leur tirâmes quelques coups de fusil, et en blessâmes deux; ils en parurent peu alarmés. Le capitaine alors fit percer, d'outre en outre, un de leurs canots, ce qui les frappa de terreur; on leur tira encore un autre coup de canon, et ils s'enfuirent vers la terre.

Le 5, au matin, deux naturels du pays vinrent à bord, et parurent très-bien disposés. Nous leur fîmes quelques présens, et ils échangèrent plusieurs bagatelles qu'ils avoient, contre quelques petites pièces d'étoffes qui leur plurent beaucoup. Ils se retirèrent très-satisfaits, et promirent de nous rapporter du poisson. Il paroît que ces In-

diens sont ennemis de quelque nation qui habite vers le nord; que ceux de cette nation viennent de tems-en-tems fondre sur eux; qu'ils les dépouillent de tout ce qu'ils ont, et emmènent en captivité leurs femmes et leurs enfans. Ces bonnes gens ne sachant qui nous étions, ni dans quel dessein nous visitions leur côte, ce fut la raison pour laquelle ils eurent d'abord tant de réserve à notre égard. Pour se garantir de ces brigands, ils bâtissent leurs maisons tout près l'une de l'autre, sur la pointe de quelque rocher, où il paroît qu'ils peuvent se défendre facilement contre les attaques de leurs ennemis; mais, étant aussi fort exposés aux ravages de ces pirates, ils sont très-découragés, et il y a apparence que c'est-là la cause de leur misère et de leur pauvreté.

Nous envoyâmes la pinnasse jeter le filet, et elle rapporta un grand nombre de mulets, et de poissons de plusieurs autres espèces. Un petit bateau fut, en même tems, envoyé à la pêche du poisson à coquille, et n'en prit que très-peu.

Le 9, un grand nombre d'habitans vint à nous dans des canots, et ils nous apportèrent beaucoup de poissons, dont la plus

forte partie étoit de l'espèce du maquereau; il y avoit aussi quelques dorades, et nous remplîmes plusieurs tonneaux des uns et des autres.

Quelques canots, plus larges, et d'une meilleure espèce que les précédens, vinrent nous trouver : ceux qui les montoient étoient d'une autre partie de cette contrée, et avoient aussi meilleure mine. Il se trouvoit, dans leur nombre, quelques hommes d'un rang supérieur, bien vêtus, portant des ornemens de plumes sur la tête, et ayant divers objets d'un grand prix pour eux, qu'ils échangèrent promptement contre de l'étoffe d'Otaïti. Dans l'un de ces canots, étoit un très-beau jeune homme, à qui je fis quelques emplettes : il paroissoit, par la grande variété de ses vêtemens, qu'il vendit l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en eût plus qu'un seul, qu'il étoit homme de distinction dans son pays. Son dernier vêtement, qu'il portoit sur la partie supérieure du corps, étoit fait de la peau d'un chien noir et blanc. Un de nos lieutenans voulut le lui acheter, et lui offrit en paiement une forte pièce d'étoffe, qu'il descendit de la poupe dans le canot, au moyen d'une corde. Le jeune homme n'eut pas plu-

tôt cette étoffe, que ses compagnons se mirent à ramer avec vîtesse, jetant des cris et brandissant leurs armes, comme s'ils eussent fait une grande prise. Ignorant la puissance de nos armes, ils crurent, à quelque distance, s'être mis en sûreté, mais on leur tira un coup de fusil de l'arrière du vaisseau : le jeune homme tomba aussi-tôt, et probablement fut blessé mortellement, car nous ne le vîmes plus se relever. Quelle punition sévère d'un crime commis, peut-être, par ignorance ! Le nom de cet infortuné jeune homme, comme nous l'apprîmes depuis, étoit Otirreeoònooe.

Le tems étant fort clair tout ce jour, nous observâmes très-bien le passage de Mercure sur le disque du soleil. M. Green fit une autre observation au rivage, et, d'après cette circonstance, nous donnâmes à cette baie, le nom de *Baie de Mercure*.

Le 11, pendant tout le jour, nous eûmes un très-grand vent nord, et nord par est; de fortes houles entrèrent dans la baie; heureusement que nous n'étions pas en pleine mer, sans quoi nous aurions beaucoup souffert. Les habitans n'osèrent pas s'aventurer ce jour dans leurs canots. La nuit précédente, étant dans la chaloupe, nous eûmes

beaucoup de peine à nous tirer des bas-fonds, où nous nous étions jetés, et sur lesquels la mer montoit très-haut.

Les habitans du pays vinrent nous apporter, pendant que nous étions dans cette baie, une grande quantité d'excellentes écrevisses, d'une grosseur énorme : ce sont les femmes qui les prennent, en plongeant pendant le ressac entre les rochers. On nous amena aussi un grand bateau, chargé d'huîtres de roche, que nous trouvâmes délicieuses. A très-peu de distance, au-dessus de la rivière, il y a des bancs de sable qui en sont entièrement couverts. Nous eûmes aussi une grande quantité de persil pour l'équipage ; et vers le lieu où nous faisions de l'eau, nous vîmes beaucoup de fougère, dont les racines sont très-farineuses. Les habitans du pays les font sécher au feu, les broient sur une pierre, et en mangent au lieu de pain.

Le 16, au matin, nous levâmes l'ancre, ayant un très-beau tems; mais, après nous être avancés en pleine mer, il s'éleva de l'ouest une forte brise, qui nous fut contraire tout ce jour, et le lendemain 17. Nous ne cherchâmes, en conséquence, pendant ces deux jours, qu'à gagner le vent. Le pays que

nous avions devant nous, paroissoit entièrement stérile; et nous n'apperçûmes que peu de signes qui annonçassent qu'il fût habité. Nous vîmes plusieurs îles, que nous nommâmes *Isles de Mercure*.

Le 18, au matin, nous passâmes entre une terre principale et une île qui nous sembla très-fertile, et aussi grande que celle d'Yolee-Etea. Il nous vint du côté de la première deux canots, avec des têtes sculptées, comme à ceux que nous avions vus dans la baie d'Opoorangee. Ils étoient de grandeur inégale; le plus long des deux contenoit soixante hommes, qui nous regardèrent pendant quelque tems, et nous donnèrent ensuite plusieurs heivos; mais le vent fraîchissant, ils furent forcés de tomber en pouppe, et nous les quittâmes aussi-tôt. La côte que nous parcourûmes ensuite est remplie d'îles; le nom de la plus grande est Waootaia, et l'une des plus petites est appelée Matoolaboo. Après que nous eûmes passé cette île, nous donnâmes au passage qui est entre elle et la terre principale, le nom de *Port Charles*. Il nous parut que nous étions dans une grande baie, environnée de tous côtés par la terre, excepté à un seul point, où nous

n'en découvrîmes aucune. Nous dirigeâmes notre course vers ce point, et nous nous trouvâmes, à la fin, entre deux rivages qui paroissoient former une sorte de détroit. La nuit survenant, nous jetâmes l'ancre dans ce lieu; ne sachant si nous étions dans un détroit ou dans une baie, nous n'osâmes pas nous aventurer plus loin. La terre nous parut fort entrecoupée à l'un et l'autre bord, et foiblement habitée. Le rivage étoit difficile et élevé, et passablement garni de verdure. Nous ne vîmes rien non plus qui indiquât quelque culture : il y a plusieurs petites îles le long du rivage, dont quelques-unes offrent d'assez bons ports.

Le 19, au matin, plusieurs naturels du pays montèrent à bord; ils se conduisirent très-amicalement, et leurs canots étoient les plus larges que nous ayons encore vus. Par tout ce que nous pûmes apprendre d'eux, nous conçûmes que les habitans de la contrée qui avoisine la baie d'Opoorangee, leur avoient parlé de nous. Ces bonnes gens nous dirent que nous n'étions pas à l'entrée de quelque courant, mais dans une profonde baie. Ils nous donnèrent une grande quantité d'anguilles fu-

mées, qui avoient un goût délicieux. Nous observâmes que leur manière de saluer est de s'approcher absolument nez contre nez.

Nous rangeâmes toute cette côte, jusqu'à ce que nous trouvassions six brasses d'eau, et alors nous jetâmes l'ancre. Le tems étoit brumeux, et nous ne pûmes voir ce pays aussi distinctement que nous l'eussions desiré, mais il nous parut bien couvert de bois, et cultivé dans quelques parties. Nous prîmes, ce jour, à l'hameçon, une quantité considérable de poisson, de l'espèce des brêmes. Les habitans du pays donnent à ce port le nom d'Ooahaowragee.

Le 20, au matin, le capitaine, M. Banks et le docteur Solander, se mirent dans la chaloupe et la pinnasse, pour aller, au fond du golfe, examiner de quelle manière il est terminé. Le vent, ce jour, étoit très-fort, et de grandes houles rouloient dans la baie ; ce qui fut cause que ces messieurs n'essayèrent point de revenir, jusqu'au lendemain 21 ; alors, et non sans quelque difficulté, en raison des houles, ils regagnèrent le vaisseau, et nous dirent qu'ils avoient descendu, pendant quelque tems, une rivière d'eau douce, qui sort du fond du golfe, et où ils trouvèrent six

brasses de profondeur. Cette rivière avoit environ un demi-mille de large, et eût fait un excellent port. Ils l'appelèrent *la Tamise*, et virent à l'entrée, un Hippa *ou* lieu de refuge, élevé pour la défendre. Cette espèce de fort étoit entouré de pieux qui paroissent à fleur d'eau, quand la marée est haute ; et quand elle est basse, un marais assez profond, empêche toute approche. Les habitans de ce village se conduisirent obligeamment, et promirent de nous apporter quelques provisions ; mais le mauvais tems continuant toujours, ils ne purent tenir leur promesse. Nos trois messieurs virent aussi, le même jour, des arbres de l'espèce de ceux dont nous avions apperçu plusieurs bouquets sur cette côte ; cet arbre a la feuille étroite et petite ; il s'élève à la hauteur de quatre-vingt-dix pieds, et le tronc en a neuf de circonférence : on le trouve généralement dans les terres basses, et son feuillage, à quelque distance, paroît très-sombre. Nous pensâmes que les naturels du pays se servent du bois de cet arbre pour construire leurs canots. Les trois personnes que j'ai nommées ci-dessus virent aussi de jeunes choux-palmistes, et une nouvelle espèce de pardanus, ou de palmier portant des noix.

L'après-midi, nous levâmes l'ancre, et descendîmes le golfe, en suivant le cours de la marée. Nous avions un vent très-fort de nord nord-ouest, et vers la nuit, nous mouillâmes près du rivage.

Le 22, au soir, plusieurs naturels du pays vinrent dans leurs canots, et nous apportèrent quelques provisions; ils se défirent promptement de leurs vêtemens, et de tout ce qu'ils avoient avec eux, pour des pièces de grand papier, et de l'étoffe d'Otaïti, qui parurent leur faire beaucoup de plaisir.

Le tems continuant toujours à nous être contraire, nous fûmes obligés de suivre le cours de la marée, le long de la rivière, et de jeter l'ancre dans l'intervalle du flux et du reflux. Nous vîmes une pointe de terre, que nous nommâmes le *Cap Rodney*.

Le lendemain 23, nous eûmes beaucoup de pluie et de tonnerre.

Il s'éleva, le 24, une brise piquante sud-ouest. Longeant la côte, nous passâmes entre la terre principale et plusieurs petites îles de différentes formes. Cette côte n'offroit point le même aspect dans toutes ses parties; quelques-unes étoient couvertes de bois et de ver-

dure, tandis que d'autres étoient toutes nues : et rien ne nous indiqua qu'elle fût habitée. Nous jetâmes l'ancre dans une vaste baie, et prîmes un nombre considérable de grands poissons de l'espèce des brêmes; c'est pourquoi nous donnâmes à cette baie, le nom de *Baie des Brêmes*, et à ses deux pointes, ceux de *Tête et Queue des Brêmes*. Il sort de cette même baie quelques rochers, que nous nommâmes *les Poules et les Poulets*.

Le 25, nous eûmes un tems clair, et le vent sud-ouest. La côte que nous rangeâmes, durant cette journée, étoit presque toute plate; et nous n'y vîmes que peu de signes qui annonçassent qu'elle fût peuplée. A l'entrée de la nuit, plusieurs canots, remplis d'habitans armés de toutes façons, s'avancèrent vers nous. Ils se mirent à chanter et à danser, en ramant autour du vaisseau; quelquefois ils nous faisoient des grimaces, et nous menaçoient. Nous ne leur échangeâmes que peu de chose; et ils s'éloignèrent avec quelques autres des leurs, pour chercher les moyens de nous tromper. Tandis qu'ils tenoient conseil entr'eux, nous leur tirâmes quelques coups de fusil; nous n'avions chargé qu'avec de la cendre de plomb, et ils essayèrent de s'en garantir avec leurs

vêtemens. Nous fimes feu une seconde fois; ce qui fendit un de leurs canots. Ils en parurent très-affectés, et ramèrent avec beaucoup de vîtesse, jusqu'à ce qu'ils se crurent hors de toute atteinte de notre part : alors ils s'arrêtèrent, et nous firent des menaces. On chargea donc un grand canon, dont l'explosion les déconcerta tellement, qu'ils s'enfuirent avec la plus grande vîtesse vers le rivage. Ces Indiens ressembloient à tous ceux que nous avions vus déjà, excepté qu'ils étoient beaucoup plus tâtoués; quelques-uns l'étoient aux jambes, aux cuisses et sur une partie du ventre. Plusieurs d'entr'eux avoient des volutes dessinées sur les lèvres. Une femme, surtout, étoit très-curieusement tâtouée : les dessins empreints sur leurs figures, n'étoient point en spirales, quoique différens de ceux que nous avions remarqués précédemment.

Le 26, nous fûmes visités par quelques canots. Ceux qui les remplissoient, ressembloient au précédens; ils avoient beaucoup de choses à bord et autour d'eux; mais ils eurent de la peine à nous en céder quelques-unes, si ce n'est du poisson, dont ils nous donnèrent une grande quantité.

La côte que nous apperçumes, tout ce jour,

étoit généralement nue, et brisée en un grand nombre de petites îles, parmi lesquelles nous présumâmes pouvoir trouver un mouillage aussi sûr que bon ; nous eûmes le calme et un très-beau tems.

Le 27, nous voguâmes entre plusieurs petites îles d'un chétif aspect, que nous nommâmes *les Pauvres Chevaliers*. Quelques canots s'approchèrent de nous ; mais ceux qui les montoient, sembloient ivres à moitié. Nous leur demandâmes quelques poissons. Ils en prirent à pleines mains, et nous les jetèrent, sans daigner voir si nous donnions quelque chose en retour. Un plus grand nombre de canots s'étant avancé, les Indiens, qui remplissoient les uns et les autres, commencèrent les hostilités, et nous jetèrent des pierres. Un de ces sauvages qui se distingua à ce combat, prít un bâton, et le jeta contre un des nôtres sur le couronnement ; on tira à cet homme un coup de fusil chargé à menu plomb, et aussi-tôt il porta les mains au visage, et tomba dans le canot. Cet événement alarma tous les autres, qui s'enfuirent avec promptitude ; et nous n'en vîmes plus.

Le vent nous ayant été contraire pendant plusieurs jours, et ne pouvant aller plus loin

avec

avec un vaisseau tel que le nôtre, le 19 au matin, après avoir doublé une longue pointe de terre que nous nommâmes le *Cap Brett*, nous prîmes le vent, et entrâmes dans un très-grand port, bien enfermé de terre, et où nous avions plusieurs petites baies de chaque côté. Nous passâmes devant une île, d'une foible étendue, que nous appelâmes l'*Isle Percée*, et aussi-tôt après, nous jetâmes l'ancre. Plusieurs canots vinrent à nous; et, selon leur coutume, ceux qui étoient dedans, se conduisirent assez mal; pendant que j'en saluois un à leur manière, il mit la main dans ma poche. Quelques-uns des nôtres firent feu sur eux; ce qui ne parut pas les inquiéter beaucoup. Un de nos bateaux étant allé au rivage, tous les canots le suivirent, et ces Indiens s'efforcèrent de s'en emparer; mais ils n'y réussirent pas. M. Banks, peu de tems après, courut le même danger; étant descendu à terre, un des habitans voulut se saisir de lui, mais il s'échappa heureusement. Nos mariniers firent feu, et on tira du vaisseau, sur ces Indiens, cinq coups de canon de grand calibre. Otegoowgoow, fils d'un de leurs chefs, fut blessé à la cuisse. Tous alors, étant très-effrayés, s'enfuirent, avec beaucoup de précipi-

tation, vers une de leurs places de refuge, où nos gens les suivirent ; et à la fin, ils furent très-soumis. Si ces Barbares avoient agi avec plus de concert, ils auroient été des ennemis formidables, et nous eussent fait beaucoup de mal ; mais il n'y avoit ni ordre, ni discipline militaire parmi eux. Ils nous donnèrent quelques grands maquereaux, d'un goût délicat, et ils ne voulurent se défaire d'aucune autre chose.

Le 5 décembre, nous levâmes l'ancre, et eûmes un calme à l'entrée de la baie, que nous appelâmes *Baie des Isles,* du grand nombre de celles dont elle est entourée. Cependant, comme il arrive souvent dans la vie, un moindre mal nous préserva d'un plus grand ; nous eussions essuyé, en pleine mer, un vent des plus forts, qui devint bientôt un terrible ouragan, et fut accompagné, tout ce jour, de tonnerre et de pluie.

Les habitans du pays, ayant éprouvé notre puissance, se conduisirent très-bien ; ils nous fournirent une grande quantité de poissons : et, pendant que nous séjournâmes dans ce lieu, nous en prîmes quelques-uns nous-mêmes à l'hameçon.

Un canot, rempli de plus de quatre-vingts

Indiens, et qui presque tous ramoient, entra dans cette baie ; les chefs portoient des vêtemens de peau de chien, et tous étoient extrêmement tâtoués, les hommes sur les lèvres, et les femmes sur le ventre, le sein et le cou. Nous vîmes plusieurs plantations d'oomarra, et quelques-unes d'eaowte, ou d'arbres à étoffe.

A la nuit, nous eûmes presque entièrement le calme, et nous étions près du rivage; nous voulions virer, mais nous fûmes précipités, par un reflux violent, sur les brisans d'une pointe de terre, qu'avant cet accident nous appelâmes la *Pointe Pococke*. Cet événement nous effraya beaucoup, et nous jeta dans une grande confusion. Ne sachant où mouiller, nous mîmes en mer la pinnasse, pour remorquer le vaisseau. Nous croyions avoir vu une baleine, et c'étoit un rocher, contre lequel nous donnâmes deux fois : nous parvînmes à l'éviter, et nous suivîmes la bouée; mais heureusement nous ne laissâmes point aller l'ancre. Aussi-tôt après, nous vîmes diverses petites îles, que nous appelâmes *Isles Cavalles*. Nous passâmes ensuite deux pointes de terre, formant une baie, que nous appelâmes *Baie Douteuse;* l'une des deux pointes

eut le nom de *Pointe de la baie,* et l'autre celui de *Pointe de la jointure.* Nous étions alors dans une autre baie très-longue et très-ouverte, qu'à cause de l'aspect du pays qui l'environne, nous appelâmes *Baie de Sable.*

Pendant quatre jours, nous allâmes contre le vent, et nous ne fimes que très-peu de chemin, ayant des brises d'ouest continuelles. Le 9, plusieurs canots s'avancèrent vers nous, et ceux qui étoient dedans nous donnèrent une grande quantité de poissons. Le pays des environs paroissoit tout-à-fait nu, et il s'étend au nord.

Le 10, le vent étoit nord-ouest, nous allâmes contre, et fimes très-peu de chemin. La côte que nous rangions étoit fort basse, et absolument unie; elle parut n'être formée que de sable. Nous y vîmes, çà-et-là, quelques buissons, mais à peine un arbre. Rien n'annonce qu'elle soit habitée.

Le 13, ayant toujours le vent nord-ouest, nous ne pûmes que côtoyer la terre, sans faire de chemin; le vent étoit terrible, et nous eûmes de fortes rafales, accompagnées de grandes pluies; ce qui nous repoussa vers le lieu où nous étions quatre jours auparavant.

Le 14, nous perdîmes entièrement la terre de vue, et le vent continua à souffler très-fort. Il nous vint de grandes houles de l'ouest, et nos voiles étant fort minces, le vent nous en déchira plusieurs.

Le 17, au matin, nous revîmes la terre, qui nous parut être au nord le plus éloigné. De la pointe, que nous appelâmes le *Cap-Nord*, elle s'étendoit au sud-ouest. Cette terre est élevée, et forme une plaine au sommet. Nous ne vîmes ni canots ni habitans; mais, vers le soir, nous apperçûmes quelque fumée sur ce sommet.

Le vent continuant toujours au nord, nous ne pûmes passer la dernière pointe. Nous eûmes de fortes rafales, accompagnées de grandes pluies, d'éclairs et de tonnerre.

Le 21, au matin, le vent tourna presque au sud; mais, comme nous étions à une grande distance du rivage, nous ne pûmes qu'aller à l'ouest, sans nous approcher plus près de la terre.

Le 24, après avoir marché contre le vent pendant trois jours, nous découvrîmes terre, Nous supposâmes que c'étoit l'île des chevaliers, quoique nous ne pussions rien distinguer de la forme que Dalrimple lui donne

dans son livre. C'étoit une grande masse de terre, assez élevée, dont le sommet étoit presque plat, et qu'un rang de sept petites îles entouroit. Comme nous avions le calme, M. Banks y alla dans notre petit bateau. Nous vîmes quelques oiseaux, qui ressembloient si bien à nos oies, que nous ne pûmes y trouver de différence. On en tua plusieurs, qui firent un excellent pâté.

Nous eûmes, pendant toute la journée du 27, un grand vent d'est, accompagné de pluie.

Le 28, le vent fut sud-ouest, et souffla plus fort qu'il n'avoit fait la veille, de l'est, et la mer étoit extrêmement haute.

Le 30, nous découvrîmes la terre sous le vent du vaisseau, et nous crûmes que c'étoit le *Cap Maria-Van-Diemen;* mais le vent continuant à souffler avec violence, et la mer étant toujours très-haute, nous n'osâmes pas avancer. Nous virâmes donc de bord, et continuâmes au nord-ouest, étant déterminés à voguer çà-et-là, jusqu'à ce que le tems fût plus calme. Le soir, nous découvrîmes l'île des trois chevaliers, et nous virâmes de bord, sans essayer de nous en approcher.

Le 31, le vent soufflant du sud-est, nous

ne pûmes gagner le rivage; mais, l'après-midi, nous vîmes en plein la terre, et découvrîmes une montagne que nous avions apperçue de l'autre côté de cette même terre. Nous donnâmes à la montagne le nom de *Mont-du-Chameau*, parce qu'elle ressemble à cet animal par sa forme. La partie du nord de cette montagne paroît sabloneuse et stérile, n'ayant que par-ci par-là quelque verdure. Nous vîmes aussi, de l'autre côté, la même langue de terre; elle touche au cap Maria-Van-Diemen, et s'étend au sud.

Le 3 janvier 1770, l'après-midi, nous apperçûmes de nouveau la terre. Elle est assez plate et élevée, et s'étend au sud-est, où nous la perdîmes de vue. Le vent étoit toujours entre sud et ouest.

Le 4, nous côtoyâmes le rivage, la côte étant basse, sabloneuse et stérile. A midi environ, le vent commençant à être froid et à souffler du sud-ouest, nous craignîmes que, si ce tems devenoit plus rude, nous ne fussions trop fortement exposés sur cette côte; nous virâmes donc de bord, et gouvernâmes au nord-ouest. Avant de virer, nous apperçûmes une cambrure de terre, que nous prîmes pour une baie, mais nous fûmes dans

l'erreur : c'est pourquoi nous appelâmes cette sorte d'échancrure, la *Fausse-Baie*.

Le 7, nous eûmes de légères brises, et le calme s'établit pendant plusieurs jours. Le tems étoit beau, et nous perdîmes la terre de vue. Le même jour, nous vîmes un poisson au soleil; il étoit très-court et très-épais; il avoit à peine une queue, mais deux larges nageoires : la grosseur et la couleur de ce poisson étoient celles du goulu de mer.

Le 9, nous eûmes une jolie brise nord-est, et le tems étoit sombre. La côte que nous rangions étoit basse, plate, et s'étendoit au sud-est. Le soir, elle nous parut plus élevée, et sa direction changea tout-à-coup vers l'ouest. Nous n'en approchâmes pas assez pour y rien distinguer.

Le 10, il s'éleva une bonne brise du nord; nous côtoyâmes une terre élevée, mais qui alloit en pente : elle étoit couverte de bois, d'où nous vîmes sortir de la fumée. A quelques lieues de cette terre, que nous appelâmes la *Pointe Boisée*, nous découvrîmes une petite île plate, ou rocher, sur laquelle il y avoit une grande quantité de mouettes, et nous l'appelâmes l'*Isle des*

Mouettes. Bientôt après, nous doublâmes une pointe de terre, à qui nous donnâmes le nom de *Pointe des Albatrosses*, à cause de la grande quantité que nous en vîmes sur la mer. Cette pointe s'étendoit assez loin, et formoit un petit port. En continuant notre course, la terre, quoique sa surface fût toujours unie, nous sembla cependant plus élevée, et assez bien garnie de verdure. Nous vîmes une autre pointe que, de sa forme, nous appelâmes le *Cap Pain-de-sucre*; elle étoit entourée de plusieurs petites îles, qu'à cause de ce voisinage nous nommâmes les *Isles du Pain-de-sucre*. Le tems étoit toujours sombre, et le vent sud-ouest; ce qui nous força à ne pas nous éloigner de la terre.

Le 11, au soir, nous découvrîmes un pic, qui nous parut aussi élevé que celui de l'île de Ténériffe. Des nuages l'entouroient par derrière, et nous l'appelâmes le *Mont-Egmont*.

Le lendemain matin, 21, nous en approchâmes de plus près; mais nous ne pûmes en voir le sommet qui se perdoit dans les nuages. De ce pic, la terre descend en pointe de chaque côté, l'un desquels aboutit à la mer, et l'autre à la côte située au nord. Cette

côte, en général, est basse et plate, mais couverte d'arbres, ainsi que les deux côtés du pic. Quand nous fûmes près de cette montagne, nous eûmes de fortes ondées de pluies, accompagnées de coups de tonnerre et d'éclairs; le pic lui-même fut, à la fin, entièrement enveloppé dans l'obscurité. La nuit, nous vîmes un grand feu, et nous appelâmes le cap qui tient à ce pic, le *Cap-Egmont*.

Le 13, au matin, et de bonne heure, nous vîmes la pointe du pic couronnée de neige. Trouvant que la côte s'étendoit à l'est, nous en conclûmes que nous étions dans une grande baie.

Le 14, nous apperçûmes la terre devant nous, et nous pensâmes toujours être dans une vaste baie. Nous découvrîmes aussi plusieurs îles, et de grandes coupures dans la terre. Cette côte étoit très-élevée, et les nuages couvroient la cime des montagnes; mais, comme il faisoit un tems sombre, nous ne pûmes rien distinguer sur cette terre, si ce n'est un grand feu au commencement de la nuit.

Le 15, après midi, ayant été jusqu'au bout de la prétendue baie, nous entrâmes dans une plus petite, ou plutôt dans un

port, bien enfermé de toutes parts. A l'entrée de ce port, il y avoit deux petites îles, sur la plus petite desquelles nous vîmes un Hippa (espèce de fort). Nous passâmes auprès ; un grand nombre de naturels du pays s'étoient rassemblés là, et nous regardèrent avec étonnement. Nous trouvâmes une petite baie, et mouillâmes près du rivage, à l'opposite d'une petite rivière qui court dans la mer. Quelques-uns des nôtres descendirent à terre, et tuèrent plusieurs oiseaux. Nous jetâmes aussi le filet, et prîmes une grande quantité de poissons, dont quelques-uns pesoient plus de vingt livres. Le rivage étoit couvert de moules et d'autres coquillages.

Cette baie abondoit en poissons de différentes sortes, tels que des sèches, de grandes brêmes (dont quelques-unes pesoient vingt livres, et avoient un goût aussi délicieux que celui du meilleur saumon), de petites brêmes grises, des soles, un des poissons aîlés, d'une belle couleur d'or ; des bacacootas, poisson dont le goût est extrêmement doux, et qui a sept à huit pieds de long ; des tambours, ainsi nommés, à cause du bruit qu'ils font, et ce superbe poisson argenté, nommé le *roi des harengs*.

Voici la manière dont les naturels du pays qui entoure cette baie, prennent leurs poissons : -- Ils ont un filet de forme cylindrique, que plusieurs petits cerceaux tiennent ouvert dans le fond, et qui est resserré par le haut ; ils jettent alors à la mer ce filet, dans lequel ils ont mis quelques morceaux de poisson pour amorce, et ils l'attachent à un canot. Les poissons, qui viennent pour enlever cette nourriture, sont pris facilement.

Les environs de la baie où nous étions sont entièrement couverts de bois, et d'une sorte d'herbe qui rend la marche très-difficile. On y trouve aussi une petite mouche de sable, qui est fort désagréable ; sa morsure est venimeuse et fait lever, sur la peau, une enflure qui démange beaucoup. Le sommet de quelques montagnes, qui d'abord nous sembloit nu, est couvert de fougère qui croît à la hauteur d'un homme. Ces montagnes vont agréablement en pente jusqu'au bord de l'eau, et nous ne trouvâmes le sol plat qu'en un seul endroit.

Les bois de cette côte sont peuplés de perroquets, de pigeons ramiers, de poules-d'eau, de faucons, d'oiseaux qui ont la forme d'un merle, et remarquables par leur

beau ramage, ainsi que par deux plumes frisées sous le cou, et enfin d'une grande quantité d'autres oiseaux qui chantent pendant toute la nuit. Nous trouvâmes aussi une espèce de seringat, dont les feuilles peuvent très-bien remplacer le thé. Dans un endroit particulier, nous vîmes une sorte de peau de chevreau ; mais elle avoit si peu de corps, que nous en conclûmes que ce n'étoit pas du cuir. Les habitans nous apprirent ensuite que cette substance étoit tirée d'une plante qu'ils nomment teegoomme : l'un deux en avoit un vêtement qui ressembloit à leurs couvertures.

L'air de ce pays, on auroit peine à l'imaginer, est très-humide, et tellement rempli de qualités putrides, que nous trouvions des vers dans les oiseaux, peu d'heures après les avoir tués.

Les habitans de cette côte vinrent quelquefois à nous, et se conduisirent paisiblement; mais, à notre grand étonnement, nous eûmes la preuve qu'ils sont antropophages. Quelques-uns des nôtres allèrent dans une petite baie, près de laquelle habitoit une famille : ils virent plusieurs ossemens humains qui avoient été cuits, et dont il leur parut qu'on avoit rongé la chair. On leur

dit que six ennemis de cette famille, ou peuplade, ayant été faits prisonniers, les Barbares en tuèrent quatre, et les mangèrent; les deux autres se jetèrent dans la mer, mais malheureusement ils se noyèrent; et nos gens virent le corps de l'un des deux flotter sur l'eau. Les autres habitans du pays nous apportèrent à bord des ossemens d'hommes, et voulurent nous les vendre; ils les suçoient, et témoignoient, par les signes qu'ils nous faisoient, que la chair humaine étoit pour eux une nourriture délicieuse. Un jour entre autres, ils nous offrirent quatre têtes à acheter, mais ils les mirent à un très-haut prix. On avoit enlevé de ces têtes la cervelle et les yeux; mais le péricrane et les cheveux y étoient encore. Elles sembloient avoir été séchées au feu, ou à la chaleur du soleil. Nous trouvâmes des ossemens humains dans les bois, près des fours, où ils ont coutume de prendre, au milieu de la nuit, cet horrible repas; et nous vîmes aussi, dans un canot, une tête de mort qui servoit à jeter l'eau. Ces antropophages sembloient s'énorgueillir de leur cruauté, comme si, au lieu d'être un des plus horribles vices, elle étoit la plus re-

commandable des vertus. Ils nous montrèrent la manière dont ils se défont de leurs prisonniers ; ils les assomment et les découpent ensuite.

Les habitans de cette partie de la Nouvelle Zélande portent, sur la tête et leurs vêtemens, des touffes de plumes, arrangées précisément comme Abel Tasman, celui qui, le premier, il y a environ cent cinquante ans, découvrit cette terre, l'indique dans son ouvrage. Ces gens-ci ne desirèrent rien de ce que nous avions, si ce n'est des clous, dont ils découvrirent bientôt deux-mêmes l'usage.

Lorsque quelque chose leur plaît, ils l'expriment en criant *ai*, et font, avec la langue, un bruit assez semblable à celui d'une poule qui appelle ses petits.

Chaque nuit, nous entendions un grand hurlement, du côté de l'Hippa : les naturels alors se réunissoient, et se dessinoient tout le corps, en y faisant entrer, soit une pierre verte taillée, soit une coquille, ou une dent de goulu : ils commençoient par les pieds, et continuoient jusqu'à la tête.

Pendant notre séjour dans ce parage, quelques-uns des nôtres se mirent dans un ba-

teau, et allèrent à l'Hippa. Plusieurs des habitans s'avancèrent au-devant d'eux pour les recevoir. Nos gens crurent que c'étoit pour les empêcher d'aller plus loin, et M. Monkhouse tira un coup de fusil. Un vieillard vint nous dire, quelques jours après, qu'une personne étoit morte de la blessure qu'elle avoit reçue. Il y a dans cet Hyppa trente-deux maisons, qui contiennent à-peu-près deux cents habitans. Quelques-uns des nôtres virent les ossemens d'une jeune fille, qu'on leur dit avoir été mangée la veille. Une autre partie de nos gens, se rendant à une île, de l'autre côté de la baie, rencontrèrent un canot; et ils apprirent, de ceux qui étoient dedans, qu'une jeune fille venoit de leur être enlevée.

On trouve, dans les environs de cette côte, plusieurs petites îles, qui paroissent entièrement stériles. Il n'y a point d'habitans, si ce n'est quelquefois ceux de l'Hippa. Ces hommes ne plantent ni ne sèment, et vivent misérablement de poissons, ou mangent leurs voisins, quand ils peuvent les prendre.

Nous vîmes un de leurs Hippas, qui étoit situé sur un rocher très-élevé, creux en dessous,

sous, formant une grande arche naturelle, dont un côté tenoit à la terre, et l'autre sortoit de la mer. Un petit vaisseau eût pu passer sous cette arche. Cet Hippa, presque inaccessible, étoit près d'une fort agréable baie. Un des habitans en sortit, et fit flotter en l'air un morceau d'étoffe, ou quelque vêtement, au moment où nous passâmes.

Leurs canots sont très-grands, et peu des naturels étoient tâtoués. Nous leur demandâmes si leurs ancêtres ne leur avoient point parlé d'un vaisseau semblable au nôtre; mais ils parurent n'en rien savoir. Ces cannibales nous dirent que la nation, dont étoient ceux qu'ils avoient tués et mangés, s'vançoit à travers les montagnes pour les tuer le lendemain; ce n'étoit cependant qu'une fausse alarme.

Le premier février, nos eumes un grand vent nord-est. La hansière avec laquelle nous avions amarré le vaisseau fut rompue par la force des vagues. La pluie tomba tout ce jour et une partie du lendemain, continuant pendant trente-deux heures, sans interruption.

Le 6, nous quittâmes cette baie, dans laquelle nous avions été environ trois semaines, que nous appelâmes la *Baie des Cannibales*. Le capitaine lui donna le nom de *Canal*

de la reine Charlotte. Nous nommâmes l'une des deux pointes, qui sont à l'entrée de cette baie, le *Cap Koo Marroo*, et l'autre la *Pointe Jackson*. Les habitans appellent Totarranooe, la terre adjacente. Nous dirigeâmes notre course à l'est par un détroit à l'entrée de cette baie, que nous vîmes à notre arrivée, et nous conclûmes que c'étoit un passage entre la partie occidentale et la partie méridionale de cette île. Nous fûmes le soir à l'embouchure du détroit, et nous y eûmes un calme. Le courant nous entraîna ensuite, tout-à-coup, vers des îles rompues, ou plutôt des rochers qui sont à l'entrée de ce même détroit. Nous donnâmes aux deux plus grandes de ces îles le nom des *Deux Frères*. Ayant entendu beaucoup de bruit à la pouppe, nous y courûmes, et crûmes appercevoir des espèces de brisans sur lesquels nous portions. Le capitaine ordonna de s'approcher des îles et de jeter l'ancre; mais, avant que nous eussions filé cent cinquante brasses de cable, le vaisseau se trouva entre ces prétendus brisans; ce n'étoit autre chose qu'une forte marée qui traversoit les courans. Les vagues s'élevoient très-haut, sur-tout près des îles où elles faisoient un grand bruit. La direction de ces courans est au nord et au sud.

Le 7, nous levâmes l'ancre et suivîmes les courans, avec la marée et une bonne brise; ce qui nous fit aller avec une grande rapidité. A l'entrée du courant, au nord, il y a une petite île aussi au nord, près d'une pointe de terre qui s'avance dans la mer; nous lui donnâmes le nom d'*Isle de l'Entrée*. La terre, située au sud, est très-élevée; mais elle est presque nue, quoique nous vissions de tems-en-tems quelques belles plaines. Une autre partie de cette terre étoit sur-tout fort basse, et sembloit former une entrée. Nous vîmes une longue rangée d'arbres, élevés comme ceux de la baie du Faucon et d'Ooa-Haowragee, ou de la rivière que nous appelâmes la *Tamise*. Il paroît que c'est l'embouchure de quelque rivière. Nous appelâmes cette baie, la *Baie obscure*. A l'opposite, de l'autre côté des courans, il y a une pointe de terre que les naturels de la baie des cannibales nomment Teerawite. On voit ici un grand nombre de montagnes, l'une desquelles est plus élevée que les autres; son sommet est couvert de neige, et nous l'apperçûmes à une grande distance. La côte du nord s'étend à l'est; celle du sud, au sud sud-ouest; nous la suivîmes jusqu'à la nuit. Le vent alors changea tout-à-coup; desirant voir si la

partie occidentale de cette côte étoit une île, nous résolûmes de marcher au nord jusqu'au cap *Turn-again*, du retour. Nous donnâmes à ces courans le nom *Courans de Cook*. Ils ont trente milles de long sur quatorze de large. Nous nommâmes les deux pointes les plus orientales, le *Cap Campbell*, et le *Cap Palliser*. La marée y vient du sud, et pendant la nouvelle et la pleine lune, elle dure jusqu'à onze heures.

Le 8, nous voguâmes le long de la cote méridionale de cette île. Le tems étoit obscur; mais nous découvrîmes de grandes plaines, avec quelques montagnes élevées, qui, la plupart, paroissoient plates à leur sommet. L'après-midi, trois canots vinrent à nous, dont deux étoient grands et bien construits; les naturels qui les remplissoient sembloient avoir été taillés et déchirés dans plusieurs parties du corps. Ils se conduisirent paisiblement. Nous ayant demandé des clous, nous pensâmes qu'ils avoient entendu parler de nous aux habitans de quelques autres îles où nous étions allés. Ils ressemblent beaucoup aux habitans de Matarraowkaow, village de la baie de Tolaga. Les hommes étoient très-bien vêtus; ils portoient leurs cheveux tressés et relevés en deux touffes sur le sommet de la tête. Il y avoit dans un de ces

canots un vieillard qui vint à nous, suivi d'un des habitans; il étoit tâtoué sur toute la figure, avec une raie rouge sur le nez et les joues. Son front, ainsi que celui de plusieurs autres de ses compagnons, étoit extrêmement sillonné; ses cheveux et sa barbe étoient blanchis par l'âge. Son vêtement, assez semblable à un tissu de lin, étoit orné d'une belle bordure. Il avoit dessous une espèce de pourpoint, d'une sorte d'étoffe, nommé par ceux du pays aooree-waow: il portoit aux oreilles une pierre verte et une grande quantité de dents. Pour un Indien, son langage étoit très-doux, et il parloit si bas, qu'à peine pouvions-nous l'entendre. Nous jugeâmes à ses habits, à sa suite, et au respect qu'on lui témoignoit, que c'étoit un homme de distinction parmi ces Indiens.

Nous remarquâmes une grande différence entre les habitans de la côte occidentale et ceux de la côte méridionale, des courans de Cook. Les premiers sont grands, bien faits et très-adroits; ils sont fort tâtoués, et ont de bons vêtemens. Les autres ne sont que de pauvres malheureux qui, quoique forts, paroissent noués, et ont l'air de manquer de cet esprit et de cette vivacité des Indiens septentrionaux. Très-peu d'entr'eux sont tâtoués; leur

chevelure n'est point graissée avec de l'huile, ni relevée sur la tête, et leurs canots ne sont que d'une médiocre grandeur.

Le 9 à midi, latitude sud, nous vîmes très-bien le cap du Retour. Nous halâmes, dans notre vent, au sud-ouest, pour faire terre de l'autre côté des courans de Cook. La côte que nous rangeames étoit basse ; c'étoit une terre d'argile blanche, sur laquelle il y avoit quelques rochers de craie. Nous doublâmes deux pointes de terre, auxquelles nous donnâmes le nom de *Pointe du Château* et de *Pointe Plate.*

Le 14, nous passâmes les courans de Cook, sans les voir, à l'est de Toaipanomoo (*). Cette côte est formée d'une chaîne de montagnes élevées, peu couvertes de verdure, et dont le sommet est couronné de neige. A l'extrémité de ces montagnes nous vîmes quelques terres basses.

L'après-midi, quatre canots doubles, dans

(*) *Ou* la terre de Poonamoo, nom par lequel les habitans distinguent la division méridionale de cette île, et dans laquelle on trouve le poonamoo, ou la pierre verte. Ils appellent eaheino mauwe, la division occidentale de la Nouvelle Zélande.

lesquels on compta cinquante-sept Indiens, vinrent à nous. Ils avoient quelques feuillages sur la tête, mais peu de vêtemens sur le corps, et ils sembloient très-misérables. Ils se tinrent au large, et il ne nous fut pas possible de leur persuader d'avancer.

Le 16, nous côtoyames le rivage, et eûmes des calmes fréquens. A midi, environ, nous passâmes une grande ouverture, qui sembloit partager cette terre, au nord-ouest de laquelle est une petite baie, que nous appelâmes la *Baie de Gore*. Vers le soir, la côte s'étendoit au sud-ouest et formoit une grande quantité de pointes. Elle étoit médiocrement élevée, très-brisée et assez nue. Nous vîmes quelque fumée, mais de trop loin, pour faire d'exactes observations. Nous passâmes aussi devant plusieurs ports, qui nous parurent bons.

Le 17, nous vîmes beaucoup plus la terre, qui s'étendoit toujours au sud-ouest. Il est probable que le détroit que nous trouvâmes est un passage entre la terre principale que nous côtoyâmes la veille, et l'île ou la terre que nous vîmes ce jour; ou peut-être est-ce une continuation de la première. Il paroît y avoir au milieu de cette île, à qui nous donnâmes le nom *d'île de Banks*, une très-belle et très-grande baie. Nous halâ-

mes dans notre vent, et continuâmes à l'est, un des lieutenans étant persuadé qu'il avoit vu la terre de ce côté ; mais le soir, nous gouvernâmes au sud, et le 18, latitude 45 d 16 m, nous halâmes encore dans notre vent, et portâmes à l'ouest, étant certains que nous ne perdrions pas la terre, s'il y en avoit quelqu'une aussi loin au sud. Le soir, nous vîmes une grande quantité de grampusses et de marsouins.

Le 19, continuant toujours à marcher, à l'ouest, avec une brise legère, nous découvrîmes, l'après-midi, une terre élevée au sud du lieu où nous étions. Nous reconnûmes qu'elle étoit à trente-trois lieues à l'ouest, et à huit au sud, de celle d'où nous partîmes, quand nous allâmes à l'est. Nous halâmes toujours dans notre vent, et gouvernâmes du côté de cette terre.

Le 20, au matin, nous en approchâmes, et elle nous parut d'un très-agréable aspect. Les montagnes n'étoient que peu élevées ; une pente douce en descendoit jusqu'à la mer, et étoit bordée, en ce lieu, d'un rocher à pic. Mais, quand nous eûmes regardé avec nos lunettes, le sol nous parut tout-à-fait nu. Nous ne vîmes que quelques arbres dans les vallées, ou dans le creux des montagnes, et pas le

moindre signe qu'il y eût des habitans. L'air étoit froid et piquant.

Ayant marché, pendant plusieurs jours, contre le vent, et par un tems nébuleux et froid, nous ne fîmes que peu de chemin. Enfin, le samedi 24, nous eûmes une brise légère du nord, qui nous porta à la pointe la plus reculée, que nous appelâmes le *Cap Sanders*. La terre attenante à ce cap s'étendoit au sud-ouest.

Le lendemain, 25, nous eûmes les vents variables, et plusieurs calmes, jusques après midi. Il s'éleva alors un vent sud-ouest, qui nous étoit directement opposé ; il souffloit avec beaucoup de violence, et nous déchira plusieurs voiles. La terre voisine étoit assez bien garnie d'arbres ; mais il paroissoit n'y avoir aucun habitant.

Le 27, le vent toujours sud-ouest, nous allâmes pendant toute la journée. Il fut moins fort à la fin, mais nous l'avions continuellement au nez. Thermomètre 46.

Le 4 mars, après avoir vogué pendant toute une semaine, à la faveur d'une brise du nord, nous vîmes de nouveau la terre; elle s'étendoit au sud-ouest, par ouest, et nous parut considérable. Nous eûmes des houles très-fortes du sud-ouest, et nous apperçûmes une espèce de port

que nous appelâmes le *Port Moulineux*, du nom du contre-maitre du vaisseau. Nous eûmes de légères brises et plusieurs calmes, jusqu'à neuf heures du soir. A la pointe du jour nous faillîmes courir sur plusieurs rochers, dont quelques-uns paroissoient à fleur d'eau. Un des gardes-marines les découvrit heureusement du grand mât. La brise étant foible, nous mîmes le gouvernail à l'opposé du vent, et fûmes, avec le secours de la bonté divine, préservés d'un si grand danger. Cette terre, que nous voyions à une distance considérable, paroissoit être une île, et elle étoit séparée de la côte, devant laquelle nous passâmes par une grande ouverture. Mais le capitaine voulant la tourner, nous gouvernâmes vers la pointe du sud, espérant que ce seroit la dernière; et nous appelâmes cette ouverture, la *Baie du sud-est.* Il y a au nord-ouest de ce même détroit, une petite île fort longue, que nous nommâmes *l'Isle du Banc*. Nous continuâmes notre route, mais nous fûmes bientôt forcés pendant un tems considérable, d'aller contre le vent. Il changea à fin, et nous gouvernâmes à l'ouest. Nous nous trouvâmes ensuite, au moment où nous l'attendions le moins, entre des bas-fonds, sur lesquels paroissoient quelques rochers, mais

heureusement nous les évitâmes. Nous donnâmes à ces bas-fonds le nom des *Trappes*. Vers la nuit, nous avions tellement tourné cette ile, que nous fimes la pointe nord nord-est; et nous y vîmes une espèce d'étoffe qui brilloit beaucoup, mais nous ne pûmes découvrir de quoi elle étoit faite. Le tems étoit alors plus doux qu'il ne l'avoit été les derniers jours. C'étoit celui de la naissance d'un des officiers inférieurs, et nous la célébrâmes par une fête particulière. On tua un chien que nous avions à bord, on en fit rôtir une partie, on mit en pâté le reste, et la pâte de la croûte fut faite avec la graisse; les entrailles furent fricassées en hachis.

Le 10, nous fimes beaucoup de chemin; le 11, au matin, nous apperçûmes la terre, et nous l'approchâmes fort. Elle avoit l'air d'un amas d'îles, ou d'une baie avec une large ouverture. Des vallées, des montagnes élevées, bien couvertes de bois, et dont quelques-unes étoient couronnées de neige, divisoient cette terre, sur laquelle nous ne vîmes aucune trace d'habitans: nous l'appelâmes la *Baie Sud-ouest*; tout auprès est une petite île que nous nommâmes l'*Isle Solander*. Ayant les vents contraires, nous reculâmes jusqu'à 47 d 45 m

de latitude sud; mais le vent devenant meilleur, nous gouvernâmes nord-ouest, et fimes une pointe de terre que nous appelâmes le *Cap-Ouest*. Nous tournâmes ce cap, au côté nord-est duquel il y a une petite baie que nous appelâmes la *Baie obscure* (*Dusky*). Nous donnâmes aussi à la pointe nord-ouest de cette baie, le nom de *Pointe des cinq Doigts*, et celle-ci étoit entourée de quelques rochers.

Le 13, nous rangeâmes la côte occidentale avec une bonne brise du sud. L'aspect de cette côte étoit très-romantique; c'étoit montagnes sur montagnes, d'une hauteur prodigieuse; mais elles paroissoient inhabitées. Il nous sembla voir quelques bons ports, et nous donnâmes à l'un d'eux, plus grand que les autres, le nom de *Port Douteux*; la nuit s'approchant, nous n'osâmes entrer dans aucun.

Le 14, nous suivîmes la côte, avec une jolie brise. La terre s'éleva tout-à-coup, depuis le bord de l'eau, à une très-grande hauteur. Quelques-unes des montagnes les plus élevées étoient couvertes de neige, et les autres de forêts; mais rien ne nous annonça qu'il y eût des habitans. Nous passâmes différentes brisures qui eussent fait de bons ports; mais nous n'y entrâmes point. Nous vîmes ce jour un grand nombre d'albatrosses.

Le 16, nous côtoyâmes cette terre, devant laquelle nous avions passé le jour précédent; l'aspect en étoit aussi sauvage et aussi romantique qu'on puisse l'imaginer. Des rochers et des montagnes couronnées de neige s'élevoient, par dégrés, depuis le bord de l'eau. Celles qui avoisinoient le rivage, et dont la cime se perdoit dans les nues, étoient couvertes de bois, ainsi que les vallées qui les séparoient. Nous trouvâmes une ouverture dans la terre, que nous prîmes pour un bon port; mais ce n'étoit qu'une petite baie; nous l'appelâmes *Baie de la Méprise*. En passant devant cette baie, nous vîmes une pointe brisée qui avoit un sommet plat, d'où l'eau se jetoit dans la mer, et formoit trois grandes cascades; nous l'appelâmes la *Pointe des Cascades*; il y avoit au nord-est une autre baie, que nous nommâmes la *Baie Ouverte*.

Le 20, nous eûmes les vents contraires qui nous firent aller à l'ouest; mais bientôt ils devinrent favorables, et nous reprîmes notre première route. Nous arrivâmes à une pointe de terre que nous appelâmes le *Cap du Mauvais Vent*.

Le 24, nous passâmes une autre pointe de terre que nous appelâmes la *Pointe du Rocher*;

bientôt après, nous rencontrâmes un cap, et quand nous l'eûmes doublé, nous fûmes dans une grande baie, mais nous n'y jetâmes pas l'ancre. Cette terre s'étend au sud-est, et dans le fond de la baie, il y a probablement une rivière. Nous continuâmes notre route au sud-est, et vînmes à une autre terre d'une grande étendue, qui se termine en pointe, près de laquelle est une petite île. Nous appelâmes cette pointe le *Cap Stephens*, et l'île porta le même nom. Ayant passé cette pointe, nous entrâmes dans une large baie, que nous appelâmes *Baie de l'Amirauté*. A l'ouverture de cette baie, il y a plusieurs petites îles à qui nous donnâmes aussi le nom d'*Isles de l'Amirauté*.

Le 26, au soir, nous jetâmes l'ancre dans cette baie ; elle est située à environ dix lieues, au nord-ouest, du canal de la reine Charlotte, ou de la baie des Cannibales. Avant d'y parvenir, nous essuyâmes des vents très-dangereux, et nous eûmes l'ennui de plusieurs calmes. Les habitans des environs de la baie des Cannibales, dans laquelle nous étions le 6 février, nous avoient dit que nous pourrions aller à la terre du sud en quatre jours ; mais nous fûmes sept semaines à faire ce tour. Il n'y a

point de terres basses ; les montagnes ont le pied dans l'eau. Depuis que nous quittâmes le canal de la reine Charlotte, nous ne vîmes d'autre signe que toute cette partie fût habitée, qu'une seule fois de la fumée, qui, peut-être, ne provenoit pas d'un feu allumé par la main de l'homme.

Toute la côte avoit l'air d'un amas d'îles, entre lesquelles il y a plusieurs détroits que nous n'eûmes pas le tems d'examiner. La seconde partie de cette terre a la même apparence, à-peu-près, que l'autre ; et les deux ensemble forment un circuit de l'étendue de la Grande-Bretagne.

Nous vîmes dans cette baie, quelques maisons désertes, mais point d'habitans ; la terre qui l'environne est plus sauvage, mais moins unie que celle qui avoisine le canal de la reine Charlotte. La baie abonde en poissons, et nous en prîmes beaucoup à l'hameçon, que nous distribuâmes à toutes les personnes de l'équipage. Nous venions de passer près de six mois, sur la côte de la Nouvelle Zélande. Nous l'avons examinée de toutes parts, et nous avons vu que c'est une île de trois cents lieues environ de longueur, habitée par des cannibales intrépides, et bravant tous les dangers, accoutumés dès leur enfance au carnage et à la guerre.

Le capitaine, ayant rempli ses ordres, pouvoit demeurer, dans ces parages, aussi long-tems que la sûreté du vaisseau l'exigeroit, et revenir par le cap Horn ou les Indes orientales. Après avoir considéré que ce cap étoit fort éloigné de la baie, dans laquelle nous nous trouvions; que nous étions dans cette saison de l'année où il est le plus périlleux de demeurer à une si haute latitude; et que, pendant plus de cinq mois, à partir du moment actuel, les moussons prévalent dans les mers de la Chine, on crut qu'il vaudroit mieux prendre à l'ouest de la côte de la Nouvelle Hollande, et de là au nord, pour trouver un lieu propre à nous refaire; qu'ensuite nous chercherions le passage entre cette dernière terre et la Nouvelle Guinée (passage que l'on croit avoir été traversé par l'amiral Torrey), et que nous longerions la côte du nord de la Nouvelle Hollande, pour nous rendre à l'île de Java; mais que si nous ne trouvions pas ce passage, nous rangerions la côte du détroit de Dampierre, situé entre la Nouvelle Guinée et la Nouvelle Bretagne; que de là nous passerions la ligne, et irions, en voguant entre les îles des Épices, à Java, où nous renouvellerions nos provisions, sur-tout celles de sucre, de sel, d'huile, de thé

thé et de tabac, qui commençoient à nous manquer; nos forces étoient, d'ailleurs, extrêmement epuisées; quant à la nourriture, nous n'en avions pas pour plus de six mois, et nos voiles étoient presque toutes déchirées.

J'ai déjà dit quelque chose du langage des habitans de la Nouvelle Zélande, et de son affinité avec celui d'Otaïti. Le vocabulaire suivant démontrera évidemment cet accord. Cette circonstance extraordinaire porte à conclure que l'un des deux pays a été peuplé par l'autre, quoiqu'à une distance de plus de neuf cents milles, et qu'ils ne soient séparés, du moins de notre connoisance, que par l'océan. Nous ne pouvons croire qu'une telle navigation soit praticable avec les petits canots de ces peuples, qui paroissent n'avoir jamais eu d'autres vaisseaux. Il seroit cependant difficile de rendre autrement raison du motif qui auroit porté des nations si éloignées, et sans aucune communication entr'elles, à fixer les mêmes sons pour les mêmes choses. Cette opinion acquiert encore plus de force, lorsque l'on compare les usages et les manières de ces deux différens peuples, de même que leurs instrumens de guerre et leurs ustensiles de ménage, qui se ressemblent en beaucoup de

points. L'émigration que nous croyons la cause de cette ressemblance, fut, sans doute, de la Nouvelle Zélande à Otaïti; car les habitans de la première ne connoissoient point l'usage des arcs et des flèches, jusqu'à ce que nous le leur eussions appris; au lieu que le peuple d'Otaïti s'en sert avec une grande dextérité; en ayant, sans doute, découvert accidentellement l'usage, après leur séparation; et l'on ne peut supposer que les habitans de la Nouvelle Zélande, eussent perdu une découverte si précieuse, s'ils l'avoient jamais connue.

VOCABULAIRE

De la Langue de la Nouvelle Zélande.

Papa,	*Père.*
Hetamaèh,	*Fils*, ou *garçon.*
He aowpoo,	*La tête.*
He ai,	*Le front.*
He matta,	*Les yeux.*
He Toogge matta,	*Les sourcils.*
He gammo,	*Les paupières.*
He eih,	*Le nez.*
He peeapeea,	*Les narines.*
He papa eh,	*Les joues.*
He gaowai,	*La bouche.*
He neeho,	*Les dents.*
He gootch,	*Les lèvres.*

Haiàeeo,	*La langue.*
Egoorree,	*Un chien.*
Teika,	*Poisson.*
Herwài,	*Poisson, espèce de raie.*
Eraperape,	*Le poisson, appelé la chimère.*
Hepaooa,	*Coquille à placer aux oreilles.*
Hekohooa,	*Coquille plus petite, de la même espèce.*
Heraiyanno,	*Petite mouche qui pique.*
Heaow,	*Une feuille.*
Hèànohe,	*Racine de fougère.*
Tracaow,	*Bois.*
Po whattoo,	*Une pierre.*
Whakabeete,	*Une montagne avec un pic très-élevé.*
Hewai,	*L'eau.*
Hèawhài,	*Une maison.*
Patèeà,	*Un enclos.*
Ewhao,	*Un clou.*
Tochee,	*Une doloire.*
Eëi,	*Des vivres.*
Eàowte,	*Etoffe de l'Inde.*
Hecacahoo,	*Un vêtement.*
Opoonamoo,	*Pierre verte, pour mettre aux oreilles.*
Potai,	*Plume pour ornement de tête.*
Heebekee,	*Touffe de plumes écarlate qu'on met dans les cheveux.*
Emaho,	*Tâtouage.*
Kaowaowaow,	*Une petite flûte.*

Hewaca,	*Un canot.*
Hewhaiwhai,	*Un ulcère.*
Hoggee,	*Ramer.*
Patoopatoo,	*Jeter des pierres*, ou *menacer*
Oweerree,	*Rouler quelque chose.*
Orero,	*Parler*, ou *faire un discours.*
Apoorotoo,	*Bon.*
Ekeeno,	*Mauvais.*
Matto,	*Un pas.*
Mai whattoo,	*Plus fort* ou *très-fort.*
Keeànooe,	*Trop petit.*
Keeàmaow,	*Plus large.*
A, a,	*Oui.*
Kaowra,	*Non.*
Na, na,	*Que dites-vous?*
Eeha, Teneega?	*Quest-ce que c'est*, ou *que demandez-vous?*
Eta, eta,	*Voyez-vous? ici, ici.*
Ma dooge, dooge,	*Laissez-moi voir*, ou *laissez-moi regarder.*

Noms de Nombre.

Katahe,	*Un.*
Karooà,	*Deux.*
Katarroo,	*Trois.*
Kaawha,	*Quatre.*
Kareema,	*Cinq.*
Kaonoo,	*Six.*
Kawheetoo,	*Sept.*
Kawarroo,	*Huit.*
Kàeeva,	*Neuf.*
Kacahaowroo.	*Dix.*

VOYAGE
A LA
MER DU SUD,
SUR
*Le Vaisseau de Sa Majesté, l'*ENDEAVOUR.

TROISIÈME PARTIE.

LE 13, au matin, nous levâmes l'ancre, avec une bonne brise du sud-est, et nous quittâmes la côte de la Nouvelle Zélande. Nous fimes voile vers la Nouvelle Hollande, et partîmes d'une pointe de terre, près de la baie obscure, que nous appelâmes le *Cap des Adieux*. Nous eûmes beau tems, et un très-bon vent jusqu'au 9. Nous vîmes ce jour un oiseau du tropique, quoique par 38 d 34 m de latitude ; thermomètre 73. Nous eûmes le calme pendant neuf jours, depuis le 9, jusqu'au 17, et le vent alors fut sud sud-ouest et sud-ouest ; les vagues étoient très-hautes, ce qui fit extrêmement rouler le vaisseau. Nous

voguions au milieu d'une mer qui inondoit le tillac, et menaçoit d'entraîner tous ceux qui s'y trouvoient. Latitude 38 d 46 m, et 22 degrés à l'ouest du cap des adieux, sans voir d'aucun côté la terre; en sorte que celle de Van-Diemen, si ce n'est pas une île, doit tourner brusquement à l'est, sinon nous l'aurions déjà vue. Nous continuâmes notre route, sans rencontrer rien de remarquable jusqu'au dix-neuf, au matin, que nous découvrîmes la terre de la Nouvelle Hollande, qui s'étendoit extrêmement au sud et à l'est. Cette terre n'est point très-élevée, une partie paroissoit plate et couverte de sable; mais, comme il faisoit du brouillard, nous ne pûmes bien l'examiner. Nous fûmes forcés de gouverner est nord-est, pour sortir de ce brouillard; et nous vîmes trois trompes de mer, l'une desquelles dura plus d'un quart d'heure: latitude 37 d 51 m.

Le 20, nous côtoyâmes le rivage, avec une brise légère, mais nous ne trouvâmes point de port. La terre paroissoit unie, et par-ci par-là nous vîmes quelques agréables monticules entièrement couverts de bois, et dont plusieurs avoient beaucoup de surface. Vers midi, nous apperçûmes de la fumée qui s'élevoit

du milieu d'un autre bois près de la mer. Latitude 36 d 51 m.

Le 21, nous eûmes un beau tems et une bonne brise. La côte avoit la même apparence que celle du jour précédent, excepté qu'elle étoit moins élevée. Le soir, elle nous parut encore plus basse et former une ligne droite; elle étoit bien garnie d'arbres, et s'étendoit au nord-est. Nous vîmes quelques nuages de fumée sortir du milieu des bois, sur toute cette côte; mais nous ne rencontrâmes pas de port. Latitude 35 d 51 m.

Le 22, la côte avoit un agréable aspect; elle étoit plate, unie et couverte de verdure. Les montagnes que nous vîmes dans les terres, étoient peu élevées, et nous y apperçûmes, avec nos lunettes, cinq hommes qui étoient presque nus. Il est probable qu'ils vivoient du produit de la terre, car nous ne vîmes point de canots, et la côte semble peu favorable à la pêche. Latitude 35 d 27 m.

Le 25, le tems étoit beau, mais nous eûmes souvent le calme. La terre nous parut toujours plate et extrêmement unie. Nous vîmes, sur la côte, plusieurs feux qu'on alluma l'un après l'autre; et peut-être, étoit-ce des signaux qu'on nous faisoit. Latitude 34 d 22 m.

Le 27, au matin, ayant le vent contraire, nous ne fimes qu'aller et venir, tantôt sur la côte, et tantôt en pleine mer. A midi, environ, et à un mille de la terre, nous envoyâmes dans un bateau quelques-uns de nos gens au rivage. Ils revinrent bientôt, le ressac qui monte très-haut, sur toute cette île, les ayant empêché de prendre terre. Ils virent trois hommes, assis sur le rivage; ces hommes étoient nus, et très-noirs. Quand le bateau s'approcha d'eux, ils s'enfuirent dans les bois; nos gens trouvèrent aussi, auprès d'une maison, trois canots qu'on avoit tirés sur le sable. Nous vîmes du vaisseau cinq hommes qui étoient en marche, dont deux portoient un canot sur leurs épaules. Ce pays est agréable et fertile; les brossailles n'embarrassent point le pied des arbres, ce qui fait ressembler cette côte au parc d'un grand seigneur.

Le 28, nous entrâmes dans une bonne baie, et quelques-uns des nôtres descendirent sur l'une des deux rives, où nous vîmes plusieurs maisons. Quand nous fûmes sur le rivage, deux hommes, armés de différentes sortes, vinrent à nous; leur contenance annonçoit le mécontentement; ils nous menacèrent, en nous criant plusieurs fois, *warra warra wai*. Nous

leur fimes signe de s'appaiser, en leur jetant quelques bagatelles, qui n'attirèrent nullement leur attention, et ils nous défièrent de descendre au rivage. Nous entreprîmes, mais vainement, de les intimider, en mettant le feu à l'un de nos canons chargé à mitraille. Un de ces deux hommes courut à une maison, et en rapporta une épée de bois et un bouclier de forme ovale, peint en blanc au milieu, avec deux trous pour voir à travers. Alors ils s'avancèrent hardiment vers nous, ramassant, tout le long de leur chemin, des pierres qu'ils nous envoyèrent. Après que nous eûmes pris terre, ils nous jetèrent deux de leurs lances, l'une desquelles vint tomber à nos pieds. Nos gens commencèrent à faire feu, et blessèrent un de ces deux sauvages. Ceux-ci alors prirent l'alarme et devinrent furieux; ils appeloient à leur secours, en criant, *hala, hala mae*; ce qui signifie (comme nous l'apprîmes depuis), *venez ici*; cependant, leurs femmes et leurs enfans jetoient les plus épouvantables cris. Nous essayâmes en vain d'appaiser ces deux hommes; ils étoient implacables, et s'enfuirent à la fin, en poussant des hurlemens, et laissant leurs femmes et leurs enfans qui se cachèrent dans une hutte, derrière quel-

que écorce épaisse. Après avoir regardé autour de nous pendant un certain tems, nous jetâmes plusieurs clous à terre, et nous nous rembarquâmes, emportant leurs lances à bord. Nous allâmes ensuite de l'autre côté de la baie; nous y avions vu un grand nombre de naturels du pays, assis en rond autour d'un feu; quelques uns de ceux-ci étoient peints en blanc, avec une raie de même autour des cuisses, deux sous les genoux, et une enfin, comme un bandeau, sur le front. Les hommes et les femmes étoient tout-à-fait nus et très-maigres, quoiqu'ils eussent les membres forts. Ils avoient le teint bronzé, la chevelure noire et frisée, et la tête sans le moindre ornement. Les hommes portoient la barbe touffue. Leurs canots étoient faits d'un seul morceau d'écorce; leurs pagaies étoient très-petites, et ils en faisoient aller deux à-la-fois. Nous leurs trouvâmes un gros morceau de gomme jaune, qui nous parut destinée à battre le poisson. Quelques-unes de leurs armes ont une espèce de ciselure aux extrémités; mais nous ne pûmes savoir de quoi elles sont faites.

Il fut impossible d'engager ces sauvages à être plus sociables, et à venir vers nous. Aussi-tôt que nous avancions, ils fuyoient,

dans les bois, avec la vîtesse du daim, à moins qu'ils ne fussent determinés à nous braver. Alors ils paroissoient armés de lances, et la poitrine peinte en blanc ; mais dès qu'ils voyoient un de nos bateaux se détacher, ils se retiroient. Poussés par la faim, ils venoient souvent pêcher dans la baie; alors ils se tenoient dans les bas-fonds, et aussi près qu'ils le pouvoient du rivage. Nous avions laissé dans une de leurs maisons, à l'extrêmité de la baie, quelques clous, des pièces d'étoffes et de clincaillerie, et quoiqu'ils y eussent entré, quand nous fûmes éloignés, ils n'y prirent cependant rien.

Cette baie est située par 34 d 6 m de latitude, et fait un bon port, n'ayant que deux ou trois ouvertures à l'est. L'eau cependant y est basse, et il en sort plusieurs bras où elle l'est aussi. Nous trouvâmes sur ces bas-fonds un grand nombre de raies, des coquillages et quelques goulus. Les raies sont d'une grosseur énorme : nous en prîmes une qui pesoit deux cent trente-neuf livres, et une autre trois cent vingt-six. Elles avoient à-peu-près le goût de celles d'Europe, et les boyaux celui de la tortue à l'étuvée. Ces raies et ces coquillages font la principale nourriture des habitans.

Cette contrée est plate et fertile. Le sol est une espèce de sable gras; le climat est tempéré, et quoique ce fût au commencement de l'hiver que nous y arrivâmes, la nature paroissoit dans tout son éclat, car il y avoit une grande variété de buissons en fleurs. Nous vîmes un arbre qui donne de la gomme; c'est une espèce de palmier (*borasus flabellifer*), dont les baies sont de deux sortes; l'une très-petite, que les cochons mangent, et l'autre grosse comme une cerise, avec une pierre en-dedans. La couleur de ce fruit est d'un cramoisi pâle, et il a un agréable acide. Nous trouvâmes aussi une espèce de sauge sur cette côte.

Nous ne rencontrâmes qu'un quadrupède dans cette île; il étoit de la forme d'un lièvre. Nous vîmes aussi une peau de serpent, et beaucoup d'oiseaux d'un superbe plumage. Il y avoit parmi ces derniers deux sortes de perroquets, et un très-beau lauriot. Nous tuâmes quelques-uns de ces oiseaux et nous en fîmes un excellent pâté. Nous trouvâmes aussi d'autres oiseaux noirs, assez semblables à nos corneilles; nous en prîmes quelques-uns qui avoient très-bon goût. Du nombre des plantes curieuses que nous vîmes sur le rivage, nous appelâmes ce lieu, *Botany-Bay* (baie de botanique).

Ayant pris à bord une grande quantité de foin pour nos moutons, nous levâmes l'ancre le 6 mai, et quittâmes cette baie. Le même jour, Forbes Sutherland, qui venoit de mourir, fut porté au rivage, et enterré décemment.

N'ayant que de petites brises de nord et nord-est, nous ne fimes que très-peu de chemin jusqu'au 9. Le soir de ce jour, nous vîmes deux des plus beaux arcs-en-ciel qui jamais aient frappé mes regards : les couleurs en étaient fortes, nettes et vives. Celui du dedans sur-tout étoit si brillant, que l'eau de la mer le réfléchissoit entièrement. Tous deux formoient un demi-cercle parfait; l'espace qui étoit entr'eux paroissoit plus sombre que le reste du firmament.

Le 10, par 32^{d} 51^{m} de latitude, la terre nous parut plus élevée, plus brisée, très-sabloneuse et moins fertile. Nous vîmes plusieurs amas d'îles, parmi lesquelles il est probable qu'on trouve quelque bon port.

Le 11, nous côtoyâmes une terre élevée et brisée, sur laquelle on voyoit distinctement des pics et des montagnes, une très-grande plaine le long de la côte, et un rivage sabloneux. Nous trouvâmes aussi quelques serpens, et trois autres montagnes très-remarquables,

que nous appelâmes les *Trois Frères*. Latitude 32 ^{d} 2 ^{m}.

Le 14, latitude 30 ^{d} 22 ^{m}, la terre nous parut élevée et bien couverte de bois; mais, comme nous en étions éloignés de trois ou quatre lieues, nous ne pûmes y rien distinguer de particulier. Nous vîmes toutefois des nuages s'élever de différentes parties de cette contrée. Le vent fut très-variable, après que nous eûmes quitté la dernière baie, et nous éprouvâmes quelques calmes. Le vent qui domine sur cette côte est entre nord et est, il souffle agréablement, et le calme s'établit ensuite tout-à-fait; mais ce jour il fit une brise fraîche du sud-ouest.

Le 15, latitude 28 ^{d} 40 ^{m}, nous eûmes la même brise du sud-ouest, et la terre nous parut très-inégale. Nous vîmes un pic d'une élévation remarquable, qui avoit trois pointes au sommet. Derrière ce pic étoient trois autres montagnes arrondies par le haut. La terre la plus proche de nous étoit bien couverte de bois. Nous vîmes six hommes entièrement nus, qui marchoient sur un rivage étroit, sabloneux et blanc. Le soir, étant en tête d'une pointe basse de terre, nous découvrîmes plusieurs brisans à une distance considérable du rivage. Le vent fraîchissant, nous gouvernâmes à l'ouest.

Dans la nuit, nous jetâmes la sonde chaque demi-heure, et nous trouvâmes toujours trente brasses d'eau.

Le 16, latitude 27 d 40 m, nous vîmes une grande étendue de terre, sur laquelle s'élevoit de côté et d'autre quelques montagnes.

Le 17, la terre nous parut plus élevée, et nous vîmes quelques pics très-haut, l'un desquels ressembloit à une verrerie. Nous apperçûmes aussi de la fumée, et crûmes découvrir une large rivière, dont l'eau étoit d'un vert pâle. Latitude 26 d 28 m.

Le 18, latitude 25 d 36 m, la terre parut s'élever à une hauteur inégale et perpendiculaire. Une vallée, qui n'avoit pas la moindre brisure, bordoit la côte; ce qui nous empêcha de bien voir la terre au-delà. Cette côte étoit couverte de sable blanc, et garnie de quelques petits arbrisseaux. La mer étoit remplie d'une sorte de poudre, de couleur orange, comme celle que nous vîmes sur la côte du Brésil; ce jour, nous apperçûmes un serpent d'eau.

Le 20, après midi, nous fûmes vis-à-vis une pointe; elle sembloit la dernière au nord de cette terre, qui s'étend tout-à-coup au sud. Devant cette pointe on trouve des bas-fonds, sur lesquels la mer fait quelquefois irruption.

Nous les côtoyâmes et nous eûmes de dix-sept à dix-neuf brasses d'eau. Nous doublâmes la pointe avant la nuit, et gouvernâmes toujours à l'ouest, ayant vu quelque terre à cette direction; la côte étoit toujours sabloneuse, stérile, et ne paroissoit nullement habitée. Nous vîmes une grande tortue, quelques grampusses des plus larges, qui s'élançoient hors de l'eau, un nombre considérable de marsuoins, plusieurs goulus de mer, et différens oiseaux. Latitude 34 d 24 m.

Le 21, après midi, nous découvrîmes de nouveau la terre; elle étoit plate, unie, couverte d'arbres, d'une grande étendue, et décrivoit une ligne courbe. On voyoit quelques montagnes dans le fond. Nous côtoyâmes cette terre pour trouver un port au nord-est. Il n'y avoit aucune apparence de terre au sud-ouest. Il est ainsi probable qu'il y a une rivière de ce côté. Nous ne trouvâmes point de courant, et notre course fut très-difficile, n'ayant que depuis sept jusqu'à vingt brasses d'eau, à une grande distance de la terre.

Le 22, au soir, nous jetâmes l'ancre dans une rade ou baie ouverte, près du cap nord de la grande baie. Sa côte, que nous rangeâmes tout ce jour, nous parut sabloneuse, stérile et n'avoit que quelques petits buissons. Le

Le 23, le capitaine, suivi de quelques personnes, descendit au rivage et apperçut plusieurs des naturels du pays; mais il ne put les joindre. Nous en vîmes du vaisseau une vingtaine sur le sable, qui nous regardoient avec étonnement. Nous apperçûmes aussi quelque fumée s'élever du milieu des bois; ce qui peut-être n'étoit qu'un artifice de la part des habitans, pour nous faire croire qu'ils étoient nombreux. Il n'y avoit rien de digne de remarque sur cette côte, qu'une grande variété de plantes. L'une d'elles portoit un fruit semblable à une pomme sauvage, dans lequel il y avoit une assez grande pierre. Nous trouvâmes le eawharra d'Otaïti, et la fiente de quelque quadrupède qui se nourrit d'herbe. Nous jetâmes le filet; mais, l'ayant mis en pièces, nous ne prîmes point de poisson. Nous en vîmes une grande quantité dans cette baie; cependant aucun ne voulut mordre à l'hameçon. Nous trouvâmes un *nautilus-pompilius*, et quelques huîtres d'une curieuse espèce; de même aussi qu'un grand nombre de marsouins. L'un de nous tua un canard, d'un beau plumage, qui avoit le bec blanc, le corps noir, et du vert et du blanc sur les aîles. Nous tirâmes aussi de grands oiseaux, de l'espèce de l'ou-

tarde, dont le plumage étoit noir, blanc et brun, et qui pesoit dix-sept livres. Les montagnes que nous vîmes de cette baie, à qui nous donnâmes le nom de *Baie de l'Outarde*, étoient stériles, et ne portoient que quelques petits arbustes; mais nous apperçûmes une assez grande étendue de terre, basse et plate, couverte d'un petit bois, et dans laquelle il y avoit plusieurs lagunes. Nous trouvâmes aussi quelques plantes de l'espèce de celles qui croissent dans l'île d'Otaïti, et dans les Indes orientales.

Le 24, au matin, nous levâmes l'ancre et quittâmes cette baie. A midi, nous eûmes le calme, et prîmes à la ligne plusieurs sortes de poissons, d'une superbe couleur. Nous vîmes quelques pélicans qui avoient près de cinq pieds de haut, et la queue d'un grand quadrupède, que nous supposâmes être d'un guanague. Latitude 23 d 51 m. La terre, depuis la pointe de sable dans la grande baie, s'étendoit au nord-ouest.

Le 25, après-midi, nous passâmes le tropique du capricorne. La terre n'étoit autre que du sable et des pierres, séparées en différentes petites îles, et quelques pointes dépouillées. Nous vînmes à la nuit dans une sorte de baie formée par un tournant de terre où la marée

entroit à grands flots. Il y avoit l'apparence d'une ouverture dans cette terre, ce qui peut-être étoit l'embouchure de quelque rivière.

Le 26, afin d'exécuter notre projet de passage au nord-ouest, pour nous rapprocher de la terre principale, nous prîmes entre plusieurs petites îles; mais, trouvant que l'eau diminuoit beaucoup, nous envoyâmes en avant quelques hommes dans un bateau. Ils jetèrent la sonde et n'eurent que de deux brasses et demie à trois brasses d'eau; ils revinrent donc nous dire que la mer n'étoit pas assez profonde; ainsi nous virâmes de bord, et avançâmes. Le lendemain matin, nous eûmes une bonne brise et traversâmes un passage entre deux îles et au nord-est. La marée qui tomboit dans ce détroit élevoit l'eau de treize pieds. Ceux que nous envoyâmes dans le bateau virent des naturels sur une des îles, et leur firent quelques cris. Ces naturels ressembloient à ceux que nous avions vus précédemment. Des chaînes de rochers, les uns plus bas, les autres plus hauts, bordoient le rivage dont nous étions entourés de toutes parts. La terre étoit généralement couverte de bois; cependant nous vîmes quelques bancs de sable blanc. Latitude 22 d 52 m.

Le 28, ayant résolu de ne pas perdre la terre

de vue, nous continuâmes à gouverner à l'ouest, et voguâmes entre d'autres îles où nous fûmes fort effrayés, le flux ne nous y laissant que trois brasses d'eau. Nous virâmes de bord, et détachâmes un des bateaux pour chercher un autre fond; après quoi, le tems étant obscur, et le vent frais, nous déployâmes une des voiles à l'ouest en sondant sur toute notre route. A la nuit nous fûmes à l'entrée d'une baie. Les îles de cet attolon sont très-variées; quelques-unes étant fort hautes, et d'autres fort basses; plusieurs n'étant que de misérables rochers tout brisés, et d'autres étant très-bien boisées. Une partie de la terre principale est fort élevée, et renferme de très-grandes plaines couvertes d'arbres. Latitude 22 d 8 m.

Le 29, au matin, nous passâmes dans cette baie, d'où paroissent sortir quelques rivières, d'après la forte marée qui y court et y monte à douze pieds en six heures. Le capitaine vouloit arrêter, afin d'examiner le fond de la baie; mais le 31 nous la quittâmes; il n'étoit pas possible d'y trouver de l'eau douce, ni aucune espèce de provision, pas même du poisson. Cette baie est ouverte au nord; elle est large et profonde, et pourroit contenir une flotte à l'ancre. Nous vîmes quelques petites criques, qui sem-

bloient se terminer en lagunes; mais le capitaine ne put savoir si le courant qui s'enfonce dans les terres est une rivière. Le pays qui avoisine la baie n'est que peu garni de bois; les arbres y sont très-petits, sans aucune herbe au pied, et le sol des montagnes est très-pierreux. La partie du rivage que j'ai vue sembloit être un rocher formé de pierres brisées et cimentées avec du limon. Au premier aspect de cette côte, nous conçûmes d'agréables espérances, mais nous fûmes malheureusement détrompés. Nous apperçûmes deux Indiens, et trouvâmes les traces de plusieurs autres, ainsi que celles d'un animal qui avoit le sabot fourché. Nous vîmes aussi quelques arbres à ignames, dont la plus grande partie avoient été dépouillés de leur écorce; de même que différentes sortes de fourmis, dont quelques-unes se logent dans la terre au pied d'un arbre, et d'autres dans des feuilles collées ensemble, et qui, comme des nids d'oiseaux, pendent aux branches.

Du haut d'une montagne, à l'entrée de cette baie, nous découvrîmes trente îles; elles formoient une espèce de labyrinthe, au travers duquel nous passâmes avec quelque difficulté, à cause du grand nombre de bas-fonds que nous trouvâmes. Nous serions restés sur

l'un d'eux, si nous n'eussions été avertis à tems par ceux de nos gens qui nous précédoient dans un bateau. L'espérance que nous avions conçue de trouver un passage au nord de la terre principale, nous fit tenter celui-ci.

Le 2 juin, latitude 20ᵈ 56 ᵐ, toujours voguant entre les îles, et obligés de gouverner avec beaucoup de précaution, tenant même un bateau en avant, nous évitâmes à peine un banc de sable. Le fond étoit très-inégal. La terre nous parut fort élevée et très-coupée; elle avoit un assez médiocre aspect, et sembloit foiblement habitée.

Le 3, au matin, nous vîmes de tous côtés la terre, excepté au sud-est, et nous gouvernâmes nord-ouest; nous crûmes y voir une ouverture qui nous conduisit dans un détroit, où nous eûmes beaucoup d'eau. Ce détroit est situé presque nord et sud; il a environ sept lieues de long et une demie de large; à l'ouest est la terre principale, et à l'est un rang d'îles qui s'étend extrêmement au sud. La terre que nous vîmes de chaque côté, avoit meilleure apparence que celle des jours précédens; elle étoit élevée, bien couverte d'arbres, et point sabloneuse. Nous découvrîmes, avec nos lunettes, trois personnes, et un canot à balancier, comme ceux d'Otaïti. Le soir, nous étions presque

hors de ce détroit, les îles disparoissoient, et la terre s'éloignoit plus à l'ouest. Latitude 20 d 27 m.

Le 4, nous fûmes tout-à-fait hors du détroit, et ne vîmes plus d'îles; nous étions absolument en pleine mer. Nous appercevions sur la côte beaucoup de montagnes élevées, dont les entrailles renferment, sans doute, quelque mine, mais dont la surface étoit la plus pierreuse et la plus pauvre que nous eussions encore vue. Le tems étoit agréable et clair, et la terre s'étendoit toujours à l'ouest. Latitude 19 d 48 m.

Le 7, nous fûmes entre plusieurs îles et la terre. Celle-ci étoit nue et stérile; les montagnes ressembloient à un amas de ruines, sur lesquelles on ne voyoit que quelques foibles arbustes; mais les îles offroient un autre aspect. Nous remarquâmes quelques hommes, qui pêchoient dans des canots; nous vîmes aussi de la fumée et quelques palmiers. Latitude 18 d 48 m.

Le 8, la terre principale nous parut toujours plus élevée et très-nue. Nous découvrîmes plusieurs îles qui ressembloient à un amas de ruines assez anciennes, pour qu'il y ait pu croître quelque peu d'herbe et de foibles buissons. Sur

une de ces îles, qui n'avoit pas plus de deux milles de circonférence, nous vîmes plusieurs habitans, entièrement nus, d'un teint noir, et qui regardoient notre vaisseau d'un air fort étonné. A la nuit, nous apperçûmes un feu qui nous envoyoit une très-agréable odeur, assez semblable à celle d'un bois résineux.

Le 10, nous continuâmes notre route au nord-ouest, et à neuf heures du matin, nous fûmes sur un récif de rocher de corail. L'eau ne s'éleva bientôt, de vingt-une brasses où elle étoit, qu'à huit; ce qui nous alarma beaucoup. Chacun paroissoit surpris, et sentoit palpiter son cœur. A onze heures, le vaisseau donna sur les rochers, et demeura sans mouvement. Nous étions, alors, à plusieurs mille lieues de notre terre natale, que nous avions quittée depuis deux ans, et sur une côte barbare, où, si nous échappions à la mer, nous étions sûrs de périr par les mains des sauvages avides de carnage. Agités et surpris, comme nous l'étions, nous essayâmes tous les moyens possibles d'échapper à notre destruction. Les voiles furent promptement serrées, les vergues et les mâts du perroquet abaissés, et l'on porta une ancre du côté du sud; le vaisseau étant aussi fortement attaché au sud-ouest, on y en

envoya un autre. La nuit vint pendant que nous étions dans cet état ; mais, heureusement, il faisoit clair de lune, et nous attendîmes aussi patiemment que nous le pûmes, dans l'incertitude affreuse où nous étions.

Le 11, au matin, et de bonne heure, nous allégeâmes le vaisseau, en jetant notre lest, notre bois à brûler, quelques-unes de nos munitions, nos tonneaux avec toute notre eau, et six de nos grands canons. On fit jouer les pompes, et chacun de ceux qui étoient à bord, le capitaine, M. Banks, et tous les officiers, aidèrent, sans exception, en se relevant les uns les autres de quart-d'heure en quart-d'heure. A midi, le vaisseau se souleva fortement d'un côté ; alors, on porta cinq ancres en dehors, qu'on jeta sur différens points. Toutes les personnes de l'équipage, faisoient des efforts continuels, mais vains, pour dégager le bâtiment. A quatre heures après midi, l'eau étant encore plus basse, il touchoit, dans plusieurs endroits, au rocher. Entre neuf et dix, la marée s'éleva de quatre pieds, et le vaisseau se trouva d'à-plomb. A dix heures, après quelques efforts, et avec le secours de la providence, nous réussîmes à le faire avancer. Cet événement desiré nous ranima ; ce n'étoit ce-

pendant que l'éclat passager du soleil, dans un jour d'orage ; car nous ne fûmes pas longtems à remarquer que l'eau, qui entroit à fond de cale, s'augmentoit plus vîte, que nous ne pouvions la jeter, et nous croyions, à chaque minute, que le vaisseau alloit s'enfoncer, ou que nous serions réduits à le voir encore courir sur quelque rocher.

Au milieu de ces funestes appréhensions et de ces douloureux présages, nous trouvâmes le moyen de boucher la voie d'eau, par un procédé que nous suggéra un officier qui avoit fait un premier voyage ; procédé dont il avoit vu le succès. Nous fîmes un grand tissu de cheveux et d'étoupe, que nous descendîmes, avec deux cordes, sous le passage du vaisseau. Ce tissu s'y attacha bientôt ; et, quand il eut gagné l'endroit où l'eau pénétroit, cette même eau l'y tint fixé, de sorte que nous n'eûmes plus besoin que d'une seule pompe. Par bonheur encore, il s'éleva, dans ce moment, une brise vive ; nous gouvernâmes donc vers la terre, où les bateaux étoient allés à la recherche d'un port, qu'ils trouvèrent heureusement, et qui n'étoit qu'à deux ou trois lieues de distance. Le 14, juin, nous jetâmes l'ancre à l'entrée de ce port ; mais elle étoit si étroite, que

nous fûmes obligés de placer des bouées, sur tout le chemin, pour conduire le navire. Pendant que celui-ci fut attaché au rocher, nous eûmes le calme, et dès l'instant où nous le quittâmes, jusqu'à ce jour, le vent souffla agréablement; mais au moment actuel, il devint très-fort, et nous empêcha d'entrer dans la baie, jusqu'au 18, où nous gagnâmes le port desiré, non sans d'autres dangers, le vaisseau ayant plusieurs fois touché le fond.

Avant de jeter nos canons à la mer, nous y attachâmes des cordes, dans l'espoir de les retirer, si nous en réchappions; nous essayâmes donc de le faire; mais, après beaucoup d'efforts, nous jugeâmes la chose impraticable.

Aussi-tôt après notre arrivée dans cette baie, nous plaçâmes le vaisseau sur un banc assez élevé, à l'un des bords d'une rivière. Voulant le réparer, nous le déchargeâmes; et, après avoir dressé les tentes, on y porta notre cargaison, et toutes nos provisions.

Le 22, nous examinâmes la carêne, et trouvâmes, à travers les planches, à fond de cale, un large trou, auquel s'étoit attaché un grand morceau de corail; en sorte que ce rocher qui nous avoit mis dans un si grand danger, servit en même tems à nous sauver; car,

sans cet obstacle, l'eau eût entré plus vîte, et le vaisseau, sans doute, se fût abîmé.

Nous employâmes tous nos soins à le réparer immédiatement, et, en peu de jours, tout fut fini. Nous avions, en même tems, envoyé les bateaux à la recherche d'un autre passage, et le 3 juillet, ils furent de retour.

Le 4 du même mois, le vaisseau fut amené de l'autre côté de la rivière, et examiné de toutes parts; mais l'ayant trouvé bien radoubé, nous le conduisîmes à son premier poste, où il fut chargé et bientôt prêt à continuer sa route.

Pendant le tems que nous demeurâmes dans ce lieu, nous ramassâmes, sur le récif où le vaisseau avoit été retenu, une quantité de curiosités naturelles; c'étoit une grande variété de coquilles dont la plupart étoient entièrement inconnues au docteur Solander et à M. Banks. Nous vîmes aussi plusieurs espèces nouvelles de poissons, des madrepores et d'autres coraux très-précieux, des plantes marines, et de belles productions de mer.

Nous ne fûmes pas moins heureux sur le rivage. Nous y trouvâmes une plante, qui donne une espèce de fève, bonne à manger

bouillie : le *cicas circinalis*, dont les amandes, étant grillées, ont le goût des pois rôtis ; mais ce fruit incommoda quelques-uns de nos gens qui en mangèrent ; cette amande sert, dans les Indes orientales, à faire une espèce de Sagou. Nous vîmes aussi un fruit d'un pourpre foncé, avec une amande dans le milieu, dont le goût étoit assez fade : deux sortes de fruits, comme des poires fort pierreuses, d'un goût assez médiocre : une plante à petites feuilles, qui a l'odeur de la peau d'orange et du limon, et remplace agréablement le thé : l'e peea, le taro, l'e owhaee, l'e peepee d'O-taïti, et un platanier sauvage, comme le meiya de cette même île, dont le fruit étoit rempli de pepins, et n'avoit que très-peu de poulpe : une sorte de figuier, dont le fruit croît sur la branche principale, et qui est fort insipide ; l'e tee et l'e roa, dont les Otaïtiens font leurs meilleures cordes : plusieurs arbres à gomme, et un grand nombre d'autres plantes, parmi lesquelles étoit un superbe *nymphéa*, avec des petales bleus et blancs.

Nous trouvâmes des pigeons qui avoient le bec rouge, la crête de même couleur, mais plus foncée, et qui sont très-bons à manger : deux espèces de petites tourterelles : deux sor-

tes de très-beaux perroquets : un épervier peu commun, moitié blanc, moitié noir ; ayant l'iris de l'œil bordé d'une belle couleur écarlate, tirant sur l'orange ; le bec noir, et les pattes dorées : plusieurs autres éperviers de différentes espèces : de grands *cocatoes* noirs, ayant des plumes écarlate et orange sur la queue ; quelques taches blanches, entre le bec et l'oreille, ainsi que sur chacune des aîles : un petit oiseau, avec une barbe de couleur orange, foncée et tirant sur le rouge : un autre oiseau semblable au *tetrao*, ayant un beau collier bleu d'outremer, et dont le bec et les pattes étoient noirs : une chouette qui avoit l'œil entouré d'une raie d'or ; la prunelle d'un bleu foncé : une grande mouette, d'un plumage noir et blanc, avec un bec d'un jaune éclatant, sur lequel il y avoit une tache écarlate, et, ainsi que le tour de l'œil, bordé de la même couleur ; les cuisses et les pattes étoient d'un jaune verdâtre : un oiseau noir, avec un bec rouge, excepté vers la pointe qui étoit jaune ; l'iris des yeux, écarlate, le tour orange éclatant, les pattes et les cuisses d'un rouge pâle : un grand oiseau, couleur olive, de l'espèce du loxia, ayant le tour de l'œil vert, et la prunelle noire : un oiseau de mer,

noir et blanc, dont l'iris de l'œil étoit d'un beau vert foncé, et les prunelles noires; la peau qui entouroit l'œil étoit d'un vert bleuâtre; le bec d'un gris pâle, de chaque côté duquel il y avoit une tache jaune; et les pattes étoient noires : un gros pigeon dont l'iris de l'œil étoit couleur de sang, la prunelle noire; un cercle carmin, et les pattes et les cuisses d'un rouge pâle : nous prîmes les deux derniers dans une baie nommée *Tasmanö Bay*. Outre ces oiseaux, nous en vîmes encore d'autres fort curieux.

Parmi les quadrupèdes, nous trouvames des chèvres, des loups, un petit animal rouge, de l'espèce de l'écureuil : un autre tacheté, de l'espèce du furet : un animal, approchant du rat, de la forme d'un lévrier, avec une tête de faon, les babines, et les oreilles (ces dernières pendantes) comme celles d'un lièvre; à la mâchoire supérieure, six larges dents, et à la mâchoire inférieure, deux seulement; les cuisses et les pattes du devant, qui ont chacune cinq orteils et cinq griffes crochues, attachées près d'un cou petit et court; les cuisses de derrière sont plus longues, surtout depuis la dernière jointure, au-dessous de laquelle une partie calleuse paroît devoir être à plat, lorsque l'animal descend quelque

pente. Chacun des pieds a quatre orteils fort longs, deux placés extrêmement en arrière, celui du dedans ayant deux ongles ; les deux autres orteils sont dans le milieu, et ressemblent à un sabot, dont l'un est beaucoup plus large que l'autre ; la queue, que l'animal porte de même que le lévrier, est presque aussi longue que le corps, et va en pointe à l'extrémité. Cet animal est plus épais derrière que devant, il a le ventre gros, et son dos s'élève vers le postérieur : tout son corps est couvert d'un poil ras et cendré ; sa chair à le goût de celle du lièvre, mais elle est meilleure, plus agréable.

M. Banks trouva dans les bois, un opossum femelle, avec deux petits qui lui suçoient les mamelles. La femelle à une membrane, en forme de sac, où elle cache et porte ses petits, quand elle redoute quelque danger.

Nous vîmes plusieurs sortes de serpens, de fourmis, de petites mouches, qui ne sont pas plus grosses qu'un grain de sable, dont la morsure est très-venimeuse, et produit sur la peau des tumeurs qui démangent beaucoup.

Nous trouvâmes des poissons de plusieurs espèces, et une grande variété de superbes coquillages, parmi lesquels, il y avoit trois

sortes

sortes d'huitres (nous en prîmes quelques-unes dans des lagunes ; les autres étoient sur le rivage) : des moules, des poissons plats, des raies ; quelques-unes de celles-ci avoient le dos tout dessiné, de figures poligones, d'une très-belle couleur : une autre raie de forme ronde, avec le dos gris et bleu, le ventre blanc ; dont quelques parties avoient le goût du veau, d'autres le goût du bœuf, et les entrailles, celui d'une bonne tortue. Nous primes aussi quelques tortues d'un vert brillant, parmi lesquelles il y en avoit, qui pesoient jusqu'à quatre cens livres ; nons en ouvrimes une, et y trouvâmes la moitié d'une lance de bois.

Les habitans de cette île sont nus, d'une moyenne taille ; ils courent fort légèrement, et ont beaucoup d'enjoument et de gaité. Leurs os sont si petits, qu'à peine apperçoit-on ceux du coude et les chevilles. Le plus grand de ces Indiens n'avoit pas plus de cinq pieds neuf pouces. Ils étoient peints en rouge et en blanc, de différens dessins. Leur peau est couleur de suie; ils ont le nez plat, la bouche moyenne, les dents régulieres, mais larges, et colorées en jaune. La plupart d'entr'eux avoient les cheveux coupés; d'autres les portoient crépés, et avoient la barbe frisée. Ils se font à la poi-

trine et aux hanches, des raies correspondantes, et relevées sur le reste de la chair, qui ont l'air de cicatrices d'une blessure mal guérie. Quelques-uns avoient des raies rouges à travers le corps, et d'autres, de blanches sur la figure. Plusieurs portoient une petite tresse de cheveux autour des reins, et une autre au bras. Ils attachent aussi à leur cou, un petit sac, dans lequel ils mettent leurs poissons. Leurs narines sont percées, et ils y suspendent un morceau d'os blanc et rond, de trois à cinq pouces de longueur. Quelques-uns de ces Indiens avoient des colliers faits de coquilles brillantes, attachées par deux cordons. Les femmes n'osèrent s'approcher de nous, plus près que le rivage opposé ; elles avoient des plumes au haut de la tête, fixées, comme nous l'apprîmes depuis, avec un morceau de gomme.

Nous vîmes à ces Indiens, des lances très-bien faites, et d'un bois rougeâtre, à l'extrémité desquelles deux morceaux joints ensemble avec de la poix, étoient attachés. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres, avec un balancier, et une place particulière pour mettre les lances. Leurs pagaies étoient très-longues. Ils se servent, pour jetter l'eau hors du canot, d'une coquille fort large, appelée la couronne de Perse.

Leur langage n'est point dur, comme on va le voir, par le vocabulaire suivant. Ils articulent leurs mots très distinctement, quoiqu'en parlant ils fassent un grand mouvement des lèvres ; et ils prononcent très-haut, sur-tout, quand ils veulent témoigner leur mécontentement, ou leur désapprobation. Lorsqu'ils sont contents, et veulent montrer leur satisfaction, ils disent, *hee*, avec une longue inflexion de voix, d'un son fort aigre et fort élevé. Ils articulent souvent, et plusieurs fois de suite, ces mots, *tut, tut,* mais nous ne pûmes savoir ce qu'ils signifient, à moins que ces Indiens n'expriment par-là leur surprise. A la fin de ce *tut*, ils ajoutent quelque-fois le mot, *urr*; et ils chuchotoient souvent, quand ils étoient étonnés.

VOCABULAIRE

de la langue du peuple de la Nouvelle Hollande.

Bamma,	*Un homme.*
Mootjel,	*Une femme.*
Dunjo,	*Un père.*
Tumurre, *ou* jumurre,	*Un fils.*
Baityebai,	*Les os.*

Tulkoore,	*Les cheveux.*
Garmbe,	*Le sang.*
Wageegee,	*La tête.*
Eiyamoac,	*Le sommet de la tête.*
Morye, *ou* moree,	*Les cheveux de la tête.*
Walloo,	*Les tempes.*
Peete,	*Le front.*
Meül,	*Les yeux.*
Garbar,	*Les sourcils.*
Poetya,	*Les cils.*
Melea,	*Les oreilles.*
Bonjoo,	*Le nez.*
Yembe,	*Les lèvres.*
Mulère, *ou* mole,	*Les dents.*
Unjar,	*La langue.*
Jacal, *ou* tacal,	*Le menton.*
Waler, jeamball, *ou* teamball,	*La barbe.*
Doomboo,	*Le cou.*
Morcol,	*La gorge.*
Coyor,	*La poitrine.*
Coyoor,	*Les mamelons.*
Melmal,	*Le creux de l'estomac.*
Gippa,	*Le ventre.*
Toolpoor,	*Le nombril.*
Mocoo,	*Le dos.*
Eéimbar,	*Les côtés*, ou *les côtes.*
Aco, *ou* acol,	*Les bras.*
Camor, *ou* gamorga,	*Les aisselles.*
Mangal,	*Les mains.*
Eboorbalga,	*Le pouce.*
Egalbaiga,	*Les trois doigts près du pouce.*

Nakil, *ou* eboornakil,	*Le petit doigt.*
Coenjoo,	*Les hanches.*
Booca,	*L'anus.*
Coman,	*Les cuisses.*
Atta,	*Le jarret.*
Pongo,	*Les genoux.*
Peegoorga,	*Les jambes.*
Chongarn,	*La cheville du pied.*
Edamal,	*Les pieds.*
Kniororor,	*Le talon.*
Chumal,	*La plante du pied.*
Jambooingar, *ou* tambooingar,	*Les orteils.*
Kolke,	*Les ongles.*
Pandal,	*Un ulcère.*
Moro,	*Les cicatrices.*
Tennapuke, *ou* jennapuke,	*Le trou fait dans les narines, pour y placer les ornemens d'os.*
Cotta,	*Un chien.*
Kangooroo,	*Quadrupède qui saute.*
Taquol, *ou* jaquol,	*Espèce de civette.*
Waowa,	*La crête d'un oiseau.*
Poetyo,	*Une plume.*
Goromoco,	*Un faucon.*
Wanda,	*Un coq.*
Perpore,	*Loriot à tête bleue.*
Baipai,	*L'étourneau moucheté.*
Poteea,	*Poisson.*
Cooenda, *où* yolcumba,	*Le requin tacheté.*
Ickkerra,	*Os de raie.*
Putai,	*Une tortue.*
Poenja,	*Tortue mâle.*

Mameingo,	*Tortue femelle.*
Maboo,	*La queue d'une tortue.*
Mailetja,	*Echinus pentaphyloides.*
Bingabinga,	*Echinus ovarius viridis.*
Kanawoongo,	*Coquille-oreille.*
Gomego,	*Cyprea tygris.*
Metieul,	*La coquille-télescope.*
Ebapee,	*Le télescope à lèvres.*
Chicoai,	*La couronne de Perse, coquille.*
Kurrow, *ou* kurooee,	*Spondylus,* ou *huître fermée.*
Moenje,	*Chama,* ou *pétoncle unie.*
Tabugga, jabugga, *ou* chapaua,	*Une mouche.*
Walboolbool,	*Un papillon.*
Welbit,	*Des plantains.*
Depoor,	*Un figuier.*
Badjoor,	*Cicas circinalis.*
Balanguir,	*Convolvulus brasiliensis.*
Bandeer,	*Abrus pricatorius.*
Maracotn,	*Taro,* ou *igname.*
Nampar,	*Un bambou.*
Maiye,	*Une branche d'arbre.*
Dora,	*Feuille que ces Indiens mâchent.*
Keremande,	*Ecosse de noix de cocos.*
Darnda,	*La gomme rouge.*
Zoocoo,	*Du bois.*
Maianang,	*Le feu.*
Poorai,	*L'eau.rre.*
Poapoa,	*La te*
Galan,	*Le soleil.*

Wulgar,	*Les nuages.*
Kere,	*Le ciel.*
Walba,	*Une pierre.*
Toowal, *ou* joowal,	*Le sable.*
Yendoo, *ou* jangoo,	*Une corbeille.*
Goorga,	*Une corde*, ou *une ligne.*
Paijall,	*Une corde faite de quelque nerf.*
Charngala,	*Un sac.*
Gulka,	*Une lance.*
Melpairo, *ou* Melpier,	*La poignée d'une lance.*
Tappol,	*L'ornement d'os que ces Indiens portent au cartilage du nez.*
Geannar,	*Nacre de perles pour collier.*
Carbanda, *ou* carball,	*Peinture blanche qu'ils se font sur le corps.*
Maragau, *ou* emaragu,	*Un canot.*
Male pair,	*Le lévier d'un canot.*
Garboora, *ou* garburra,	*Le balancier.*
Mairbarra,	*Doux.*
Boota, bootina, yette, *et* yatta,	*Manger.*
Chuchala,	*Boire.*
Meerya,	*Préparer à manger.*
Tucai, *ou* tucaiya,	*S'asseoir.*
Marra,	*Aller.*
Mingoore,	*Danser.*
Mailelel,	*Nager.*
Pelenyo,	*Ramer.*
Aibudje,	*Bailler.*
Poona,	*Dormir*, ou *reposer.*
Wonananio,	*Endormi.*

Tocaya,	*Se coucher.*
Kidde,	*Aller seul*, ou *en avant.*
Cowai,	*Allons*, *venez.*
Hala, hala, màé,	*Venez ici.*
Walgal, *ou* walangal,	*Découvrez, prenez, voyez.*
Walga,	*Découvrez vous-même.*
Gorra, gorra,	*Encore, encore.*
Chambara,	*Jeter dehors.*
Yeiye,	*Qu'est-ce?*
Yarba,	*C'est tout.*
Cutjalla,	*Liez cela.*
Kono, kono,	*Je ne peux faire cela.*
Eya *et* ba,	*Ce*, ou *cela.*
Te,	*Article comme un*, ou *le.*
Chaloee,	*Expression d'étonnement.*
Yarea, *et* charo,	*Mots que ces Indiens prononcent dans le cas d'une agréable surprise, comme en voyant la blancheur de la peau de quelques-uns des nôtres, qui s'étoient dépouillés de leurs habits pour se baigner.*
Yecalca,	*Mot qu'ils prononcèrent, quand ils virent que nous avions pris leurs lances.*
Yerchee,	*Mot qu'ils articulèrent, en éprouvant les effets d'un verre convexe, mis au soleil.*

Noms d'hommes.

Yappa Gadugoo,	Tapuolyer,	Dunggrea,
Yarconigo,	Balgomee,	Yaparico,
Garranattoo,	Goota,	Taijaputta.

Ils font souvent usage des mots, cabeeleelee, coyelaillo, halle-cutta, yerba, yerbe, yerga ; mais nous ne pûmes savoir dans quel sens ils les emploient.

En signe de mécontentement, ils disent plusieurs fois, *aipa*, et ce fut le seul mot que nous leur trouvâmes de la langue d'Otaïti.

A notre arrivée, les habitans se montrèrent peu-à-peu sur le rivage. Après leur avoir jeté quelques poissons, ils se hasardèrent à venir vers nous dans un canot. En s'approchant, ils ôtèrent leurs lances, et nous firent beaucoup de signes d'amitié; mais leur première surprise fut telle, qu'à peine faisoient-ils attention à nous, et à tout ce qui nous entouroit, quoiqu'ils parussent ne craindre aucun danger. Nous leurs fimes quelques présens, qu'ils acceptèrent, mais sans témoigner beaucoup d'empressement, N'étant restés que trois avec eux, ils devinrent enfin plus libres, et nous prièrent d'ôter quelques-uns de nos habits, ce que nous fimes aussi-tôt. Ils les virent

avec étonnement; mais ils nous parurent ignorer absolument ce que c'étoit que les vêtemens, et ils ne montrèrent aucune envie d'en avoir. Nous leurs donnâmes une chemise, et, quelque tems après, nous la trouvâmes en lambeaux.

Ces habitans firent voir une grande antipathie pour nos animaux domestiques; ils voulurent même en jeter un à la mer. Quelques momens avant que nous quittassions cette terre, ils mirent le feu à l'herbe, sur la place où nous avions dressé notre tente; mais, heureusement pour nous, la plupart de nos effets étoient à bord, sans quoi ils eussent été consumés; car le feu étoit très-vif, et il brûla la fiente de nos pigeons, ainsi que quelques objets de peu d'importance. On tira sur un des habitans qui couroit vers une montagne, avec un brandon, et on le blessa; plusieurs d'entr'eux vinrent ensuite, et firent la paix avec nous.

Il paroît que leur nourriture principale est le poisson; nous en voyions fréquemment des restes autour de leurs feux, qu'ils allument, en frottant deux morceaux de bois, dans un trou, jusqu'à ce qu'ils aient fait de la flamme.

Quelques-uns des nôtres se mirent dans la

pinnasse, afin de découvrir un passage, pour sortir de cette baie. Ils descendirent sur un récif, où ils trouvèrent un grand nombre de coquillages, parmi lesquels étoient le *spondylus*, et une grande sorte de *trochus :* ils en remplirent leur bateau.

Le 4 août, au matin, nous levâmes l'ancre et quittâmes ce port. Nous gouvernâmes nord-est, jusqu'au près des récifs de la Tortue. Après avoir mouillé, nous envoyâmes les bateaux au rivage, et ils en revinrent avec une tortue, des pétoncles fort larges, et quelques autres poissons.

La force du vent nous empêcha le 5 d'appareiller jusqu'après midi, et nous gouvernâmes nord-ouest; mais, rencontrant quelques bas-fonds, nous fûmes contraints de mouiller de nouveau, et le même vent nous tint dans cette situation jusqu'au 10. Le matin de ce jour nous levâmes, pour la seconde fois l'ancre, et eûmes un vent très-fort de sud sud-est; nous fûmes obligés de chasser à la fin, sur deux ancres, et d'aller par la premiere, avec près de deux cents brasses de cable.

Ce fut sur-tout après nous être rapprochés du soleil, depuis notre passage sous le tropique du capricorne, que nous eûmes ces mauvais

vents. Les bas-fonds dont nous étions entourés ne nous permettant pas de voguer en pleine mer, nous côtoyâmes le rivage, et passâmes entre plusieurs îles basses, bien couvertes d'arbres.

Nous vîmes aussi trois îles élevées, et voguâmes entre ces mêmes îles et la terre principale, qui nous parut très-basse, sabloneuse et stérile.

Vers le soir, nous fûmes très-effrayés, en voyant la terre nous environner de toutes parts; le tems étoit obscur et le vent très-fort; nous fûmes forcés de haler dans notre vent, et de nous approcher d'une pointe escarpée, attenant à la terre principale.

Le 13, au matin, nous levâmes l'ancre et gouvernâmes à l'est, en côtoyant une des îles élevées, devant lesquelles nous avions passé la veille, et en traversant un espace d'un demi-mille environ d'étendue, dans une coupure du récif. Le capitaine avoit vu ce récif du sommet de la dernière île. Il s'étend à perte de vue, et ressemble à un mur contre lequel la mer se brise à une grande hauteur. Latitude 14 d 38 m. Nous gouvernâmes nord-est, dans l'intention de gagner la pleine mer, et nous proposant de marcher le lendemain matin au nord.

Le 15, à midi, par 13 d de latitude sud, nous vîmes la continuation du récif : le soir, voulant amener terre, nous fûmes fort alarmés, en découvrant qu'il s'étendoit en face du vaisseau; nous halâmes dans notre vent, et forçâmes de voiles, autant que nous le pûmes, pour doubler la pointe de ce récif. Le vent, ce jour-là, étoit foible et à l'est; les houles avoient moins d'impétuosité.

Le 16, et de grand matin, nous trouvâmes un autre récif, dans la même diréction; ce qui nous effraya beaucoup. Quand il fit tout-à-fait jour, nous vîmes des brisans autour de nous, excepté sur notre passage; nous continuâmes donc notre route. Le vent étant tombé vers minuit, nous virâmes de bord, craignant d'aller plus loin; le vent, foiblissant toujours plus, fut cause que nous chassâmes sur le récif, dont nous étions très-près. Dans un tel embarras, la chaloupe et la pinnasse n'étant point en état, nous détachâmes nos petits bateaux pour remorquer le vaisseau. Nous employâmes aussi tous nos soins à virer de bord; et un vent léger, qui s'éleva dans ce moment, nous fit concevoir l'espérance d'y réussir; mais il cessa bientôt, et nous approchâmes des brisans de si près, qu'il n'y avoit plus que quelques va-

gues entr'eux et le vaisseau. Cependant, à force de tirer, et au moyen du changement de la marée, ainsi qu'avec le secours d'une autre bouffée de vent, nous parvinmes à nous dégager un peu plus du récif. Nous gouvernâmes donc vers une ouverture que nous y avions vue, et dans la direction de notre vent, espérant y trouver un lieu propre à jeter l'ancre ; mais, quand nous fûmes sur le point d'y pénétrer, une forte marée nous repoussa. Ce fut cependant un bonheur pour nous, car nous trouvâmes depuis qu'il y avoit des rochers sur cette route, qui étoit la plus mauvaise. Nous tâchâmes donc alors d'avoir l'avantage du vent, dans l'intention de sortir comme nous étions entrés, ou un peu plus bas, vers un côté où le récif paroissoit coupé ; mais bientôt après, découvrant quelques pointes de rochers dans ce passage, nous renonçames à le tenter. Le vent tomboit encore une fois, et nous ignorions quel parti nous devions prendre. Nous décidâmes à la fin d'envoyer quelques-uns des nôtres dans la chaloupe, pour examiner une espèce d'ouverture que nous appercevions à l'opposite du vent. Une petite brise de l'est s'élevant alors, nous résolûmes d'a-

vancer, quoique le passage nous parût fort étroit ; mais, la marée nous secondant, nous l'effectuâmes heureusement. Nous jetâmes donc l'ancre entre le récif et le rivage, à quinze brasses de profondeur : la sonde, en ce lieu, trouvoit un fond très-inégal ; dans quelques places elle ne l'atteignoit pas, et un peu plus loin, il n'étoit que de vingt brasses. Nous conjecturâmes que des rochers de corail, qui s'élevoient presque perpendiculairement, causoient cette inégalité. Latitude 12 d 56 m.

Le 17, au matin, nous envoyames quelques hommes dans un bateau, pour chercher des tortues sur le récif; mais ils n'en trouvèrent point.

Ces récifs étoient couverts d'une prodigieuse quantité de superbes corallines de toutes les formes et de toutes les couleurs. On y voyoit, de distance en distance, quelques couches de sable blanc. Tout cela formoit un aspect charmant sous l'eau, qui étoit très-paisible du côté du récif, tandis qu'elle avoit beaucoup d'impétuosité un peu plus loin. On croyoit voir un bosquet de buissons qui croissoient dans la mer. Un grand nombre de poissons, parés des plus brillantes couleurs, habitoient dans les rochers, et on eût pu facile-

ment les prendre à la main, dans le temsde la basse marée. C'étoient des crabes, des molusques de diverses sortes, et une grande variété de poissons à coquilles, tres-curieux, qui tenoient au corail pétrifié, dont est formé le récif.

Le 18, nous levames l'ancre, et fimes route entre le rivage et le récif. Nous pensâmes que ce seroit le moyen le plus sûr de trouver le passage entre la Nouvelle Guinée et cette terre. Nous marchâmes jusqu'à la nuit, non sans remonter beaucoup d'îles, de basfonds et de récifs. Le 21, nous côtoyâmes le rivage, et nous approchâmes d'un grand nombre d'îles situées près de la terre principale qui s'étend au sud-ouest. Nous gouvernâmes entre deux de ces îles à l'ouest, et y trouvâmes une forte marée, qui nous poussa vivement, et nous donna l'espoir que c'étoit le passage en question. Nous avancions à la fin, et la pinnasse fut envoyée au rivage, vers une partie où nous avions apperçu des habitans qui nous regardoient avec étonnement ; mais ceux-ci, quand les nôtres prirent terre, s'enfuirent aussi-tôt. Le capitaine et quelques autres personnes gagnèrent le sommet d'une montagne. Ayant apperçu distinctement un passage, ils

élevèrent

élevèrent un pavillon, et firent une décharge, que les mariniers de la pinnasse répétèrent. On y répondit du vaisseau, par trois salves de mousqueterie, et par trois cris de joie du haut des grands haubans. Les habitans de cette côte étoient armés de lances, et l'un d'eux tenoit un arc à la main. Ils ressembloient, à beaucoup d'égards, à ceux que nous avions vus précédemment, ayant la peau presque noire, et étant tout-à-fait nus. Cette côte paroissoit plus pierreuse et moins couverte de sable que celle que nous avions passée dernièrement, mais elle étoit tout aussi stérile, quoique les plaines fussent peuplées de beaux arbres verts. Nous découvrîmes aussi, et à une très-grande distance, une terre fort élevée, au nord-est, que nous prîmes pour la Nouvelle Guinée.

Nous fûmes forcés de regarder constamment autour de nous, en passant entre le récif et la terre. Ce passage étoit rempli d'autres récifs, de bas-fonds, de bancs de sable et de petites îles, et cependant il falloit indispensablement le traverser.

Le 23, nous eûmes de légères brises de nord et de sud-ouest, ainsi que quelques calmes, et nous fûmes certains que nous étions

dans un détroit. Nous conjecturâmes que ce détroit n'étoit pas éloigné de la rivière de Vanspeult, dans Carpenter Land, ou Carpentaria (*). La terre que nous avions au nord n'étoit qu'un amas d'îles ; nous trouvâmes de basses eaux dans tout ce détroit, à qui nous donnâmes le nom de notre vaisseau (*le Détroit de l'Endeavour*). Bientôt nous fûmes sur un banc de sable, où l'eau n'avoit que trois brasses et demie de profondeur. Vers midi, nous vîmes une petite île couverte de fiente d'oiseau blanche ; quelques-uns des nôtres s'y rendirent dans un bateau, et tuèrent une quantité de nigauds.

Le 24, au matin, le cable se rompit en jetant l'ancre, ce qui nous contraignit à en jeter une autre, et toute cette journée se passa à draguer avec beaucoup de peine ; mais le lendemain matin, nous retirâmes notre ancre; et bientôt après, nous continuâmes notre route, gouvernant nord-ouest, avec une bonne brise d'est. A deux heures de l'après-midi, nous fûmes fort effrayés de nous trouver entre

---

(*) Pays d'Asie, au sud de la Nouvelle Guinée, dans la Nouvelle Hollande. Son nom vient de *Carpenter*, capitaine Hollandais, qui le découvrit.

plusieurs bas-fonds ; ils étoient de peu d'étendue, mais multipliés, et nous les découvrîmes à cause de la couleur brune de l'eau. C'étoient des rochers sur lesquels il n'y avoit que deux ou trois brasses, et, malgré de fortes houles, pas la moindre coupure; le vaisseau n'en étoit, tout au plus, qu'à la distance d'un demi cable. Lorque nous eûmes perdu la terre de vue, nous ne trouvâmes dans toute cette mer que de six à onze brasses de profondeur. Après avoir regardé tout au tour de nous, et cherché la manière de sortir de ces bas-fonds, nous levâmes l'ancre, gouvernant sud, et ensuite ouest, jusqu'à ce que nous trouvassions onze brasses. Nous supposâmes alors que nous avions passé près de quelque bas-fond d'une grande étendue, et environnant une partie de l'île de Hogeland, au nord de Carpentaria.

Le 26, nous gouvernâmes ouest toute la journée, avec une bonne brise d'est, et par trente-cinq brasses de profondeur. Latitude 10 d 10 m.

Le 27, gouvernant au nord, pour gagner la côte de la Nouvelle Guinée, nous crûmes voir, non sans étonnement, un bas-fond tout au tour de nous ; mais, en y regardant de plus près, nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une sorte de frai qui nageoit sur l'eau, comme nous en

avions apperçu précédemment. Nous eûmes, ce jour, jusqu'à trente-neuf brasses d'eau. Latitude 9 d 56 m.

Le 28, à midi, nous fûmes sur un fond très-inégal, où la sonde plongeoit tantôt de dix brasses et tantôt de trois. Nous eûmes le même fond toute l'après-dinée ; cela ne nous empêcha cependant pas de faire plus de voiles, et sans un seul bateau en avant. A une heure environ de l'après-midi, nous vîmes une terre basse. Il s'éleva, sur le soir, un très-grand vent d'est ; nous gouvernâmes est nord-est, et fûmes en grand danger d'échouer. Le fond avoit si peu de profondeur, que nous ne fimes qu'aller à droite et à gauche jusqu'à la nuit ; mais, avec le secours de la providence, nous n'éprouvâmes aucun accident. Latitude 8 d 54 m.

Le 29, nous découvrîmes la côte de la Nouvelle Guinée : cette côte étoit couverte d'arbres, parmi lesquels il y avoit de très-grands palmiers; mais nous ne pûmes savoir s'ils portoient des noix de cocos. Nous apperçûmes une ouverture, qui sembloit être l'embouchure d'une rivière, et vîmes de la fumée s'élever en plusieurs endroits. Dans l'après-midi, nous fûmes en face d'une pointe de terre que nous

crûmes celle appelée sur la carte le *cap Valsch*, ou *le faux cap*. La terre est fort basse depuis cette pointe, mais elle ne s'étend point, comme nous le supposions, au sud-est. Nous ne pûmes approcher de ce rivage, où l'eau, jusqu'à la distance de trois lieues, n'avoit que de cinq à dix brasses de profondeur ; elle étoit blanche et bourbeuse comme celle d'une rivière, quoique sur un fond de sable. Latitude 8 d 19 m.

Le 30, nous fîmes route à la distance de trois ou quatre lieues de la terre, qui étoit très-plate. Nous eûmes un fond aussi inégal que le jour précédent. Le banc de sable s'étend à une lieu en mer, comme nous le découvrîmes par la couleur noirâtre de l'eau. Le soir, la côte nous parut finir en pointe, et s'allonger vers le nord. La mer étoit remplie d'une sorte de paille, et nous vîmes de la fumée s'élever sur la terre. Latitude 8 d 39 m.

Le 31, dans la nuit, un courant nous porta si loin à l'ouest, qu'il ne nous fut plus possible de regagner la terre que le lendemain au soir. Nous eûmes à-peu-près la certitude, par la tranquillité de l'eau, que nous avions doublé le cap Valsch; et nous crûmes être quittes ici du banc de sable, mais ce fut le contraire ;

car nous n'avions que quatre brasses de profondeur, et ne pouvions appercevoir la terre.

Après l'avoir cherchée pendant trois jours, et un vent d'est nous empêchant d'en approcher, le 3 au matin, nous la vîmes de nouveau; mais nous restâmes à deux ou trois lieues du rivage. Une partie de nos gens se mit dans la pinnasse, pour examiner le pays, pendant que nous allions et venions. Ils revinrent bientôt nous dire qu'un grand nombre de naturels les menaçoient sur le sable qui borde la mer; qu'ils tenoient, à la main, des bambous ou des cannes, à travers desquels ils souffloient quelque fumée; qu'ils leur avoient lancé des dards, dentelés et fort acérés, de six pieds de long. Nos gens prirent le parti de se rembarquer, après avoir fait feu sur ces Indiens, qui ne parurent pas s'en inquiéter. Ceux-ci ne sont point des nègres, comme quelques-uns l'ont prétendu; ils ressemblent aux habitans de la Nouvelle Hollande, portent les cheveux relevés, et vont entièrement nus. Cette côte abonde en noix de cocos, dont on voyoit des tas à terre, ainsi qu'en plantains et en fruits-pain. Elle paroît très-fertile, et on y trouve un grand nombre d'arbres de différentes espèces, qui forment des bois fort épais. Le sol en est

très-riche, et produit des plantes d'une plus grande largeur que celles qui croissent sur les îles. Latitude 6 d 15 m.

Le 5, à une heure environ du matin, et au clair de la lune, nous passâmes devant deux îles basses, que nous supposâmes les plus méridionales des îles Arow, indiquées, à-peu-près, sous ce parallèle. Il souffle généralement de l'est, dans ce parage, un bon mouson qui, vers la nuit, devient sud et beaucoup plus fort. Nous gouvernâmes ouest sud-ouest, par 7 d 24 m, latitude sud, à douze degrés ou à-peu-près, de l'île de Timor (*). La sonde, qui jusqu'alors n'avoit trouvé que de douze à vingt brasses d'eau, s'enfonçoit alors beaucoup plus profondément.

Les îles Arow appartiennent à la compagnie des Indes orientales hollandaises. Les Hollandais s'y rendent de Banda, et y font le commerce du sagou, des oiseaux de paradis,

---

(*) Isle de la mer des Indes, au sud des Moluques, et à l'est de l'Isle de Java. Elle a 60 lieues de long et 15 de large. Elle abonde en bois de santal, en cire et en miel. Les Hollandais y ont un fort, et les Portugais un poste dont ils ne tirent pas grand parti. Long. du Cap. s. o. 141. 39; latitude méridionale 10. 23.

ainsi que la traite des esclaves de la Nouvelle Guinée.

Le 6, avant midi, par 8 d 15 m de latitude, nous vîmes une île au nord-ouest du lieu où nous étions, et d'une étendue fort considérable : elle à cinq ou six lieues, et le terrein en est très-plat. Nous supposâmes, par la latitude où nous nous trouvions, que c'étoit la terre de Timor, qui, dans les cartes, est placée un peu plus à l'ouest. Nous avions un très-bon mouson de sud-est, et nous ne jetâmes pas la sonde.

Le 7, nous eûmes un mouson vif de l'est, et un tems clair. Latitude 9 d 31 m. Nous vîmes une grande quantité de petits poissons volans et quelques tortues.

Le 9, nous eûmes des brises légères, ou le calme pendant tout le jour. M. Banks se mit dans un petit bateau, et tua quarante nigauds très-gros, qui fondoient sur le poisson volant. Le soir, nous vîmes la terre, au nord-ouest, et nous la supposâmes éloignée d'environ vingt lieues ; étant fort haute, nous la prîmes d'abord pour des nuages. Latitude 9 d 46 m.

Le 10, nous eûmes aussi de légères brises, ou le calme, pendant tout le jour ; nous déterminâmes la longitude d'après l'observation

du soleil et de la lune, et trouvâmes que nous étions par 233 d 33 m ouest de Londres. Notre latitude étoit par 10 d 1 m sud, en sorte que nous fûmes assurés qu'un courant nous avoit portés au sud, pendant que nous gouvernions à l'ouest. Nous prîmes un très-grand goulu et en vîmes plusieurs autres, ainsi que des dauphins et des barracootas, qui rodoient autour du vaisseau.

Le 12, au matin, nous eûmes de légères brises d'ouest, mais, dans l'après-midi, elles tournèrent au sud. Nous étions à l'est de Timor, et à la distance d'un mille et demi, ou environ, du rivage, qui est très-étroit et offre un banc de sable. Nous trouvâmes une petite baie, d'où sortoit une rivière, et qui eût pu faire un détroit un peu resserré. La terre, soit basse, soit élevée, est couverte d'arbres, parmi lesquels on voit beaucoup de palmiers sur les montagnes. Nous n'apperçûmes ni maison, ni créature humaine, mais il s'élevoit de la fumée de plusieurs endroits différens.

Le 15, après avoir été tourmentés pendant plusieurs jours par des brises vives du sud-ouest, nous eûmes le vent nord-est et est, et nous gouvernâmes sud, pour l'éviter. Au premier aspect, la terre nous parut pierreuse;

mais nous découvrîmes, avec nos lunettes, que ce n'étoit que la plus petite partie. Il y avoit des enclos, au milieu desquels on appercevoit des maisons dont les toîts touchoient la terre. Nous vîmes aussi une grande quantité de palmiers sur le rivage et sur les montagnes, dont quelques parties sembloient cultivées. Les bords de la mer étoient très-escarpés, et on y trouvoit à peine un banc de sable. Vers la nuit, cependant, la côte que nous rangions parut plus agréable et plus unie; et nous découvrîmes, dans l'éloignement, plusieurs montagnes très-élevées. Latitude 10 d 1 m.

Le 16, au matin, nous eûmes un mouson très-vif d'est, et nous vîmes l'île de Rotté au sud de Timor. Nous passâmes entre cette île et Anamaboo, située au sud-ouest aussi de Timor. Ces deux îles sont beaucoup plus basses et paroissent moins fertiles que cette dernière. Nous n'apperçûmes ni maisons, ni fumée, ni terres cultivées, mais plusieurs palmiers d'une espèce que nous ne connoissions pas encore. Nous eûmes un bon mouson tout ce jour, et ne trouvâmes pas le fond. La latitude, selon nos observations, étoit de 10 d 24 m, à quatre ou cinq lieues de la partie la plus méridionale de Timor. Nous vîmes au sud, entre dix et

onze heures du soir, et avant le lever de la lune, un remarquable phénomène; c'étoit une sorte d'embrâsement rouge, rayé de blanc, élevé perpendiculairement, d'environ vingt degrés au-dessus de l'horizon, qui étendoit une pointe à l'ouest, deux à l'est, et paroissoit et disparoissoit tour-à-tour.

Le 17, au matin, nous vîmes une petite île, dont l'aspect sauvage et stérile ne nous promettoit que quelques palmiers et peu d'autres arbres. Mais, en approchant de plus près, nous vîmes du bétail de plusieurs sortes; ce qui nous engagea à envoyer un bateau au rivage. Plusieurs des naturels de cette île accoururent à cheval, et dirent en portugais à nos gens qu'il y avoit de l'autre côté de la pointe la plus proche, une baie où le vaisseau pourroit mouiller, et ils ajoutèrent que nous trouverions de quoi refaire nos provisions. Nous doublâmes donc cette pointe, et jetâmes l'ancre dans une très-large baie. Le soir, nous vîmes un village situé sur la penchant d'une montagne, et nous y remarquâmes la pavillon hollandais. Le lendemain matin, quelques-uns d'entre nous descendirent au rivage, et nous fûmes trouver le Raja, ou le roi, qui nous reçut très-grâcieusement, et promit de nous fournir tout

ce dont nous aurions besoin, si le commandant hollandais le permettoit. Celui-ci voulut bien y consentir, et nous fit visite à bord, avec le Raja et sa suite. Ils dînèrent avec nous, furent très-cérémonieux, et nous quittèrent après de grands témoignages d'amitié. Le lendemain, quelques-uns des nôtres leur rendirent leur visite, et dînèrent aussi avec eux. Enfin, après beaucoup de détours de la part des Hollandais et du Raja, nous en obtînmes une grande quantité de volaille, huit jeunes bœufs, plusieurs chèvres, des porcs, du sirop, et quelques fruits.

Ils nous dirent que, depuis plus de sept mois, il n'avoit plu dans le pays, et que les herbes étoient presque brûlées.

Cette île, qui est divisée en cinq districts, à environ trente milles de long ; on la nomme *Savu*, et elle est située au sud de l'Inde. Sa population se monte à neuf mille habitans ; les Hollandais y tiennent un commandant, et de là commercent aux Indes et à Macassar et à Timor. Cette île appartint d'abord aux Portugais, qui l'ont abandonnée depuis plus de cent ans.

Comme il ne nous fut pas permis d'examiner le pays, ni ses productions, les Hollandais

ne voulant pas nous laisser faire un pas sans une forte garde, je m'amusai à tirer d'un des naturels de l'île, toutes les particularités possibles de leur langage, dont je formai le vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE

De la langue des Naturels de l'Isle de Savu.

Momonne,	*Un homme.*
Neekeeng ïro,	*Un homme fait.*
Monama,	*Un vieillard.*
Monecopai,	*Un jeune homme.*
Mobunne,	*Une femme.*
Anawuneekee,	*Un enfant.*
Càtoo,	*La tête.*
Row càtoo,	*Les cheveux.*
Bocolo,	*Le sommet de la tête.*
Otaïle,	*Les tempes.*
Tangarei,	*Le front.*
Màdda,	*Les yeux.*
Row na màdda,	*Les sourcils,*
Dungèena madda,	*Les cils.*
Roopà-gàpoong,	*Les paupières.*
Wodeèloo,	*Les oreilles.*
Sivànga,	*Le nez.*
Roà sivanga,	*Les narines.*
Cavarànga,	*Les joues.*
Larà-vooboo,	*La bouche.*

Kooring-vooboo deeda ,	*La lèvre supérieure.*
Kooring-vooboo vàva ,	*La lèvre inférieure.*
Sungeèdee ,	*Les gencives.*
Ingootoo deeda,	*Les dents de la mâchoire supérieure.*
Ingootoo vàva,	*Les dents de la mâchoire inférieure.*
Vaio ,	*La langue.*
Pàgavee ,	*Le menton,*
Row, na voobo,	*Les moustaches.*
Row, vee ,	*La barbe.*
Lacoco ,	*Le cou.*
Làdogoro ,	*La gorge.*
Soosoo ,	*Les mamelles.*
Caboo soosoo ,	*Les mamelons.*
Dùloo ,	*Le ventre.*
Assoo ,	*Le nombril.*
Kologoono ,	*Les épaules.*
Càmacoo ,	*Les bras.*
Làraborro ,	*Les aisselles.*
Vosëoo ,	*Les coudes.*
Baibao ,	*Le poignet.*
Wùlaba ,	*La main.*
Daraba ,	*La paume de la main.*
Dunèàba ,	*Le revers de la main.*
Kisooë aïaï,	*Le pouce.*
Kisooë Aïyooyoo ,	*Le doigt d'après le pouce.*
Kisooë Aïtororro ,	*Les deux doigts suivans.*
Kisooë Eikee,	*Le petit doigt.*
Koo-oo ,	*Les ongles.*
Voorai,	*Le dos.*
Tooga,	*Les cuisses.*
Rootoo,	*Les genoux.*

Làracrùkee,	*Les jarrets.*
Baibo,	*Les jambes.*
Dooloomoonno baibo,	*Le gras des jambes.*
Pàcalaï,	*La cheville du pied.*
Duneeàla,	*Les pieds.*
Woterdo,	*Le talon.*
Dara yilla,	*La plante du pied.*
Kissoei yilla,	*Les orteils.*
Racaee,	*La peau.*
Killooe,	*Les veines.*
Macoocooree,	*Lach air.*
Munje,	*La graisse.*
Row,	*Un cheveu.*
Cabao,	*Un buffle.*
Dejaro, *ou* diaro,	*Un cheval.*
Vavee,	*Un porc.*
Gnaca,	*Un chien.*
Badoo gnaca,	*L'aboiement d'un chien.*
Kesävoo,	*Une chèvre.*
Doomba,	*Un bouc.*
Keë,	*Une brebis.*
Maio,	*Un chat.*
Roolai,	*La queue d'un quadrupède.*
Doleela,	*Un oiseau.*
Pangootoo,	*Le bec d'un oiseau.*
Carrow,	*La queue d'un oiseau.*
Row-mannoo,	*Des plumes.*
Dulloo,	*Un œuf.*
Manoo,	*Un coq*, ou *une poule.*
Raree-manoo,	*La crête d'un coq.*
Tutuo-manoo,	*Le chant d'un coq.*
Kidicoo-manoo,	*Le cri d'une poule.*

Nudoo,	*Un poisson.*
Unjoo,	*Une tortue.*
Toodoolai,	*Une Mouche-dragon.*
Samala,	*Un moucheron.*
Sotee,	*Nautilus-Pompilius.*
Kerogga,	*Une coralline.*
Adjoo,	*Arbre*, ou *bois.*
La,	*Le tronc d'un arbre.*
Coree, *ou* koree,	*L'écorce d'un arbre.*
Calai,	*Une branche.*
Row,	*Une feuille.*
Vooe,	*Un fruit.*
Dooe, *ou* Dooa,	*Sirop de palmier.*
Killila,	*Arequier*, ou *cachou.*
Ao,	*Chinam.*
Cananna,	*Poivre blanc.*
Nai,	*Tabac.*
Vomoo,	*Plantain.*
Chevoos ava,	*Oomarra*, ou *patate douce.*
Oobee,	*Igname.*
Cleeoo,	*Bambou.*
Dubboo,	*Canne à sucre.*
Leebee,	*Carambolier.*
Boa seeree,	*Le fruit du palmier.*
Wasillaggee,	*Tamarin.*
Wudyarroo,	*Limon.*
Yirroo,	*Orange.*
Nicu,	*Noix de cocos.*
Arre,	*Du ris.*
Kivoonoo,	*Écorce de noix de cocos.*
Cadjoo manoo,	*Cinnamum.*
Mangooroong-ootoo,	*Noix de muscade.*

Wowdulloo,	*Des clous de giroffle.*
Vopaio,	*Poivre noir.*
Cootoo-codo,	*Gingembre.*
Lodo,	*Le soleil.*
Wurroo,	*La lune.*
Leèroo,	*Le ciel.*
Miramoo,	*Les nuages.*
Capoa-reero,	*L'horizon.*
Demoo,	*L'est.*
Va,	*L'ouest.*
Wodai,	*Le nord.*
Wullow,	*Le sud.*
Sabooai,	*La fumée.*
Mireèngee,	*Le froid.*
Kibàsoo,	*Le chaud.*
Aee,	*Le feu.*
Ailei,	*L'eau.*
Aidàssee,	*La mer.*
Nova,	*Le ressac de la mer.*
Vorai, *ou* raee,	*Le monde.*
Càco,	*La terre.*
Collolaide,	*Les montagnes.*
Wawadoo,	*Une pierre.*
Lasilai,	*Le sable.*
Bussee,	*Le fer.*
Bulido,	*Le plomb.*
Millapoodee,	*L'argent.*
Millalàrra,	*L'or.*
Muoo,	*Une maison.*
Bagoo,	*Un siége.*
Cabeessa,	*Une corbeille.*
Dupee,	*Une natte.*
Lèoravvoo,	*Un miroir.*

Baraco,	*Une boîte.*
Retaca,	*Une hache.*
Ingootoo-tumoo,	*Un peigne.*
Toodee,	*Un couteau.*
Toodee-yampoo,	*Un étui de coteau.*
Yobe,	*Une épée.*
Kepocke,	*Une longue lance.*
Kepovarena,	*Un canon.*
Daire,	*Un tambour.*
Goola,	*Sirop de palmier.*
Booro,	*Pain.*
Dàgee,	*Mouton.*
Gàrra,	*Du sel.*
Munje,	*De l'huile.*
Leepa,	*Du coton.*
Seegee,	*Étoffe de coton, faite dans l'île.*
Codo,	*Une robe de calico, (toile des Indes).*
Singoodoo,	*Un bonnet de feuilles de palmier.*
Oodoo,	*Des grains.*
Gaddee,	*De larges bagues d'ivoire.*
Tàtà,	*Tâtouage*, ou *dessin sur la peau.*
Màànadoo,	*Un hameçon.*
Cova,	*Un bateau.*
Joollee, *ou* toolee,	*Un grand canot.*
Capa,	*Un vaisseau.*
Dupoodeo,	*Blanc.*
Cairara,	*Jaune.*
Dumuddee,	*Bleu.*
Mingaroo,	*Vert.*

Sooree,	*Rouge.*
Bulla,	*Noir.*
Sao-lodo,	*Le matin.*
Deeda-lodo,	*Avant midi.*
Nutoo-lodo,	*Midi.*
Maceo-lodo,	*Après midi.*
Munda-lodo,	*Le soir.*
Munda,	*Minuit.*
Pooai,	*Plus.*
Taro,	*Là.*
O,	*Oui.*
Tiràmacoosèe,	*Adieu.*
Bolè,	*Attendez un peu.*
Bussoo,	*C'est assez, je suis content.*
Sillaèo,	*Voir.*
Roadeèloo,	*Entendre.*
Taïyiggee,	*Toucher.*
Kissoo,	*Sentir, ou avoir de l'odeur.*
Gnaa,	*Manger.*
Neenawei,	*Boire.*
Neeno-darao,	*Boire à quelqu'un.*
Toonoo,	*Rôtir, ou griller.*
Varitai,	*Allumer, ou flamboyer.*
Jugge, *ou* tugge,	*Regimber.*
Tookoo,	*Voguer.*
Vossee,	*Ramer.*
Ta laco,	*Plier.*
Ta puceo,	*Rompre.*
Ta seeo,	*Déchirer.*
Ta te,	*Couper.*
Ta soonne,	*Cacher.*
Ta tucke,	*Placer.*
Ta ingaree,	*Montrer.*

Ta teetoo,	*Lever.*
Ta tooe,	*Tomber.*
Midyadedee,	*S'asseoir.*
Ta eaco,	*Marcher.*
Ta rai,	*Courir.*
Ta mudje,	*Parler.*
Painyee marunga,	*Se moucher.*
Painyee roo elloo,	*Cracher.*
Ta bunge,	*Éternuer.*
Ta maia,	*Tousser.*
Ta marree,	*Rire.*
Picoongaca,	*Se plaindre, gémir.*
Ta tanjee,	*Crier.*
Ta budje,	*Dormir.*
Maddee,	*Mourir.*
Manu diami,	*Le nom du gouverneur.*

Noms de nombre.

Isse, *ou* usse,	*Un.*
Rooe,	*Deux.*
Tulloo,	*Trois.*
Uppa,	*Quatre.*
Lumee,	*Cinq.*
Unna,	*Six.*
Petoo,	*Sept.*
Aroo,	*Huit.*
Saio,	*Neuf.*
Singooroo,	*Dix.*
Singooroo isse,	*Onze.*
Singooroo rooe,	*Douze*, etc.
Rooingooroo,	*Vingt.*
Rooingooroo isse,	*Vingt-un*, etc.
Tulloo mooroo,	*Trente.*
Tulloo mooroo isse,	*Trente-un*, etc.

Uppan gooroo ,	*Quarante.*
Lumingooroo ,	*Cinquante.*
Un nan gooroo ,	*Soixante.*
Peetoon gooroo ,	*Soixante-dix.*
Aroon gooroo ,	*Quatre-vingts.*
Saion gooroo ,	*Quatre-vingt-dix.*
Singassoo ,	*Cent.*
Looang assoo ,	*Deux cents.*
Setuppah ,	*Mille.*
Roo setuppah ,	*Deux mille.*
Selaeussa ,	*Dix mille.*
Serata ,	*Cent mille.*
Sereboo ,	*Un million.*

Après y avoir relâché deux ou trois jours, nous quittâmes Savu; et le 1er. octobre , au matin , nous découvrîmes les îles Java et du Prince. Nous prîmes notre route, par le détroit de Sundy, et après midi , nous passâmes devant une petite île, appelée l'*île de Crocata*, sur laquelle nous vîmes une montagne très-élevée , de forme conique , et entourée de plusieurs autres de moindre grandeur. Nous apperçûmes aussi la pointe au Poivre. Pendant la nuit , nous eûmes des bourasques, accompagnées d'éclairs , de coups de tonnerre et de pluie. Nous trouvâmes , selon notre supputation , que la grande Java est située à 14 d 22 m à l'ouest de Timor, nous eûmes un mouson vif de sud-est , et suivîmes

un peu trop le courant ; mais, ne trouvant pas la terre, nous halâmes à l'est, et entrâmes heureusement dans les détroits, du côté de l'île du Prince : latitude, à midi, 6 d 9 m.

Le 2, nous approchâmes du cap Anger, où nous eûmes le calme, et y attendîmes un courant, qui va au sud jusqu'à ce que le mouson change. Nous vîmes deux Indiens, pendant que nous fûmes à l'ancre, dans la baie d'Anger ; c'étoit une agréable vue pour nous. Impatiens d'apprendre des nouvelles d'Angleterre, nous détachâmes la pinnasse dans laquelle se jetèrent quelques-uns des nôtres, qui joignirent ces Indiens, et apprirent que le vaisseau *Swallow* étoit heureusement arrivé sur les côtes de la Grande-Bretagne ; que de nouveaux troubles s'étoient élevés au sujet des ministres et des taxes en Amérique ; que la guerre étoit sur le point d'exercer ses ravages ; qu'elle étoit déclarée entre les Russes, les Polonais et les Turcs, et que les premiers avoient battu les derniers sur terre et sur mer. Nous envoyâmes un bateau au rivage, pour y prendre quelques plantains et des noix de cocos. Le soir, nous levâmes l'ancre, et passâmes, avec une bonne brise, entre la pointe Anger et le rivage opposé,

ainsi que devant l'île de Keita. La terre de Sumatra nous parut peu éloignée, et excessivement haute. Nous vîmes aussi, très-distinctement, l'île de Java qui est couverte de bois, et très-élevée, particulièrement la montagne de Bantam, qu'on peut appercevoir à une très-grande distance.

Le 3, nous fûmes à la hauteur du cap de Bantam, ou de la pointe Saint-Nicolas. Nous y eûmes le calme, et y jetâmes l'ancre. Un vaisseau chinois passa devant nous ; son pavillon étoit blanc, avec une large bordure noire et bleue : plusieurs caractères chinois, et une étoile, étoient empreints en noir dans le milieu. Ce vaisseau n'avoit qu'un seul mât, et ne portoit qu'une voile d'un carré long, une vergue de bambou, et un tendelet, ou une loge au centre.

L'après-midi, quelques personnes vinrent de la pointe Anger, dans un bateau, s'informer qui nous étions, et nous apporter à acheter des plantains, des oranges, des tortues, des perroquets, de la volaille, de petits oiseaux et des singes. Elles nous dirent, que le vaisseau *le Prince George*, capitaine Riddle, avoit fait naufrage, après avoir quitté Batavia ; mais que l'équipage avoit été sauvé

et amené au Bengale par un navire hollandais.

Le soir, nous levâmes l'ancre; mais n'ayant qu'une brise légère, nous ne fimes que peu de chemin.

Le 4, nous eûmes un vent du nord, très-contraire, et le courant étoit très-fort. Trouvant que nous étions hors de notre route, nous jetâmes l'ancre, la nuit, à Pulo-pisane, et envoyâmes quelques-uns des nôtres, dans un bateau, au rivage, d'où ils rapportèrent des noix de cocos, et du riz en épis. Il s'éleva, le soir du lendemain, une légère brise d'ouest; mais le calme s'établit bientôt, et nous fûmes forcés de mouiller encore une fois. La chaleur étoit étouffante: thermomètre 86.

Le 7, nous levâmes et jetâmes plusieurs fois l'ancre: le calme et de foibles brises en furent cause. Cependant nous allâmes, à la faveur de la marée, jusqu'à Pulo-Babi, dans la baie de Bantam, et nous passâmes Pulo-panjang.

N'ayant, le 8, que de foibles brises, ou le calme, et naviguant contre le courant, nous ne fimes que peu de chemin. Nous passâmes, ce jour, entre les mille îles, Pulo-Tidong et Pulo-Pare. Ce sont, pour la plupart, de très-

basses et de très-petites îles, couvertes d'arbres. Nous jugeâmes, par les feux que nous vîmes sur le rivage, que quelques-unes d'elles étoient habitées ; et nous ne fûmes pas trompés dans nos conjectures, car, à la nuit, plusieurs naturels parurent, et nous apportèrent des tortues, des citrouilles, et du poisson sec.

Le 10, nous mouillâmes dans la rade de Batavia, et y trouvâmes seize grands vaisseaux, dont trois anglais ; l'un d'eux, appartenant à la Compagnie des Indes, avoit manqué le passage pour se rendre à la Chine ; et les deux autres étoient de simples vaisseaux marchands. Nous envoyâmes, dans la pinnasse, un lieutenant chargé d'un message pour le député commandant. Celui-ci répondit qu'il verroit, avec plaisir, le capitaine Cook, et qu'il convenoit de présenter, par écrit, une requête au conseil qui s'assembloit le lendemain. La pinnasse revint au vaisseau, chargée de pommes de pin, de melons d'eau, et d'une grande quantité de papiers-nouvelles de Londres ; ce qui nous étoit de très-agréables présens.

Le gouverneur hollandais envoya un messager s'informer qui nous étions ; ce messager

nous apprit que le vaisseau le *Falmouth* avoit été démonté dans cette rade, quatre mois environ avant notre arrivée.

Batavia, nommée autrefois Jocatra, est située dans une baie très-large et très-ouverte, au milieu de laquelle il y a un grand nombre d'îles fort basses, dont les principales, appelées *Mille-Isles*, sont en tête de la baie. Cette ville est entourée de murailles et entrecoupée de canaux, dont une rivière fournit l'eau. Le canal principal, dont la largeur est telle, qu'il pourroit y entrer de petits vaisseaux, est conduit assez loin dans la mer au moyen d'un mole. La partie, montagneuse de l'île est à une grande distance dans les terres, et la plaine qui environne la ville est d'une étendue fort considérable ; elle est très-fertile, et arrosée par un grand nombre de petits ruisseaux ; ce qui rend les communications faciles. Les routes qui conduisent à la ville sont aussi bonnes que celles d'Angleterre; elles s'étendent au loin dans le pays, et forment de charmantes avenues, plantées de tamarins, de cocotiers, d'arbres à fruit-pain et autres; et bordées par un grand nombre de maisons de campagne, dont quelques-unes sont magnifiques : tout le pays, en un mot, a l'air d'un jardin divisé en différentes

plantations, par de fortes haies d'arbres et des canaux. Mais ces canaux, si commodes et si agréables à la vue, sont censés très-préjudiciables à la santé des habitans : car, pendant les chaleurs, la stagnation de l'eau la rend putride, et le soleil y pompe des exhalaisons pestilentielles, dont l'air est surchargé. Le grand nombre d'arbres empêche aussi ces vapeurs d'être dispersées par les vents; de-là vient cette sorte de fièvre putride, si commune, qui fait tant de ravages, et est si fatale, qu'elle enlève les malades en peu de jours. L'air de Batavia est, en vérité, si mal-sain, que les esclaves même, achetés dans les autres parties de l'Inde, en ressentent les effets. Les dissenteries y sont aussi très-fréquentes et très-dangereuses; et leur intermittence, que les habitans traitent de bagatelle, est fort préjudiciable aux étrangers ; mais il faut cependant convenir que c'est souvent faute d'observer un régime salutaire.

La plupart des maisons de la ville sont bâties de briques, couvertes de plâtre. On en voit de très-spacieuses, dont les ameublemens sont magnifiques, sur-tout ceux des sallons, car les chambres à coucher n'ont que peu de meubles. La ville a cinq portes, avec des ponts-levis à

toutes, qu'on ferme la nuit. Les fauxbourgs dont elle est entourée sont très-étendus, mais assez mal bâtis. La partie chinoise de la campagne est très-vaste et située au sud.

Les bâtimens publics de cette ville sont, le château, la maison de ville et plusieurs églises. Ce château est carré, entouré de fossés, et consiste en plusieurs cours aussi carrées, dans lesquelles sont déposés un grand nombre d'instrumens de guerre, sur-tout des canons et des boulets.

La maison de ville et la grande église sont de très-beaux édifices. L'église est de forme octogone, avec un dôme et une lanterne de même forme, et elle a un très-bel orgue. Le temple de Ruyter, qui appartient aux Luthériens, est petit, mais très-bien bâti. L'église portugaise est un carré long; et les prêtres qui la desservent, prêchent dans la langue Malai aussi bien qu'en portugais.

Les rues de Batavia sont régulières, droites et pavées de chaque côté. Un canal, dont les bords sont plantés d'arbres qui produisent un agréable effet, traverse la plupart d'entr'elles. Tous les comestibles quelconques étant apportés par eau, les rues sont toujours en très-bon état. Le Bazar, ou la place du marché, est large,

carrée et entrecoupée par des rangées d'échoppes, dans lesquelles on trouve des fruits de différentes sortes, du jardinage, de la volaille, du porc, du poisson sec et une grande quantité d'autres comestibles. Près de ce Bazar, il y en a un autre, également de forme carrée, où l'on vend du poisson frais, des coquillages et de la viande; mais le marché principal, pour les végétaux, est à une petite distance de la ville, dans une place appellée *Tanna bank*: il se tient tous les samedis matin, et les denrées y sont à très-juste prix.

Cette ville est la résidence du gouverneur général hollandais, et du conseil des Indes. Plusieurs établissemens voisins de la nation hollandaise leur sont aussi immédiatement soumis. Tous les autres gouvernemens dépendant de la compagnie des Indes y sont également subordonnés. Le conseil s'assemble plusieurs fois la semaine, et il y a deux officiers chargés de défendre les affaires des étrangers devant lui. La ville a un maire, et deux procureurs-fiscaux y sont établis pour les affaires criminelles de terre et de mer.

Les Hollandais ont plus fait ici par leur industrie qu'aucune autre puissance de l'Europe dans l'Inde. Leur sage police a rendu Batavia

l'une des plus florissantes villes de cette partie du monde. Les Européens et les Indiens y peuvent acheter toutes sortes de marchandises; cependant celles des Indes y sont rares et chères. Cette ville est le rendez-vous des Hollandais, qui font le commerce aux Indes orientales, et c'est de son port que partent tous les vaisseaux pour retourner en Europe. Il y a une grande maison, entretenue aux dépens de la compagnie, où les Européens étrangers sont forcés de demeurer, et où ils paient, pour le logement et la nourriture, deux rixdalles par jour, tandis qu'un Hollandais vit pour vingt-cinq par mois. Il n'y a peut-être pas de ville au monde qui renferme une plus grande quantité d'étrangèrs. La plupart y vivent, et sont vêtus à leur manière. On y compte, parmi les blancs, les Hollandais qui sont les maîtres, des Allemands, des Danois, des Suédois et des Hongrois. La plus grande partie des domestiques et des habitans sont de ces quatre nations; il n'y a que peu d'Anglais, d'Italiens et de Français à Batavia. Les riches négocians y vivent avec beaucoup d'élégance et de luxe, et quand ils sortent, leurs carosses sont précédés et suivis d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque les femmes vont en visites, les esclaves de leur

sexe se tiennent à la portière. Les hommes sont mis avec une grande recherche, et portent des habits de velours et de soie, richement chamarrés et brodés, ainsi que des chapeaux bordés d'or, sur des perruques bien frisées. Ils ont des vestes à manches, et, quand ils s'asseyent dans quelque maison, ils ôtent toujours leurs habits. Des caleçons, avec des boutons d'or, et qui montent au-dessus des reins, font un habit des plus élégans dans la classe du peuple. Les dames sont généralement vêtues de toiles des Indes les plus fines; mais leurs robes sont faites à la mode d'Europe, quoique quelquefois à celle des Malais. Elles ne marchent que rarement dans les rues, et vont presque toujours en carosse. Les hommes et les femmes semblent d'un mauvais tempérament, et n'ont aucune couleur sur les joues. Il paroît toutefois que la pâleur est regardée comme une marque de beauté chez ces dames. Outre les carosses, qui sont extrêmement ornés, les personnes riches ont des chaises avec des jalousies de bois, sculptées et dorées, et de petites roues, ce qui fait une machine assez bizarre pour un étranger. La voiture des enfans est une boîte d'un carré long, avec des jalousies de chaque côté, et un toît de la forme

de celui d'une maison : l'enfant est étendu dans cette machine, que deux hommes portent sur leurs épaules.

La manière de vivre des gens considérables, est à-peu-près la même dans toutes les saisons de l'année. Ils se lèvent quand il fait jour, et prennent du café ou du thé ; ensuite ils vaquent à leurs affaires, soit au-dedans, soit au-dehors, jusqu'à neuf heures du matin : la chaleur alors étant trop forte pour s'exposer à l'air extérieur, ils s'occupent donc, ou s'amusent chez eux, depuis ce moment jusqu'à celui du dîner, c'est-à-dire, jusquà midi. Après dîner, ils se déshabillent, ne gardent qu'un caleçon et une robe de coton, et ils se couchent. Ils se lèvent, pour la seconde fois, à quatre ou cinq heures du soir, et boivent du thé. S'ils n'ont point d'affaires, ils vont prendre l'air dans leurs carosses ; car on ne trouve à Batavia aucun divertissement public. Ils reviennent ensuite à la maison, soupent, et se couchent à onze heures ou minuit. Les personnes nées de parens Européens, mais qui d'ailleurs sont peu nombreuses, et d'un sang mélangé, suivent généralement les usages des Malais.

Les habitans sont, en grande partie, Chinois, et en nombre considérable, tant à Batavia que dans

dans la campagne adjacente. Leur quartier est situé au sud de la ville. Il est assez grand, mais mal bâti. La plupart des marchands sont Chinois; ce sont eux qui font le rack et le sucre. Personne ne peut tenir une maison de rack que sous leur nom. Ils cultivent aussi tout le jardinage dont Batavia abonde ; ils sont orfèvres, potiers d'étain, charpentiers, menuisiers, maçons, calfats, barbiers, colporteurs et marchands. Il n'est point de métier, quelque bas et servile qu'il soit, auquel ils ne s'adonnent ; et quoique les Hollandais les gênent sur beaucoup de choses, ils trouvent cependant moyen de subsister, et même de faire fortune : on leur a aussi imposé une capitation d'un ducaton par mois.

Les Chinois de Batavia et de ses environs sont pâles; ils ont les yeux noirs, le nez passable, et s'arrachent la barbe : au total, ils ont l'air très-efféminé.

Ils forment deux sectes, et sont fort attachés à leurs coutumes. Ceux de l'une des deux sectes portent leurs cheveux ; et les autres, qui sont les plus nombreux, se rasent toute la tête, excepté au sommet. Ces deux méthodes opposées proviennent de quelque différence dans leur croyance religieuse. Quand

un homme riche à un enfant, et pense le faire subsister sans exercer aucune fonction servile, il lui laisse croître les cheveux, qu'on relève en couronne au-dessus de la tête, et qui sont ornés d'une ou de deux épingles d'or. On ne peut plus les raser ensuite, et c'est-là le signe d'un rang très-élevé. Les autres enfans sont rasés neuf mois après leur naissance, et ensuite tous les neuf jours, jusqu'à certain âge. Plusieurs Chinois laissent croître une touffe de cheveux au haut de la tête, et elle leur tombe quelquefois au bas du dos. Leur habit, de toile des Indes, ou de taffetas blanc, convient parfaitement à la chaleur du climat. Cet habit consiste en une paire de chausses sur lesquelles ils portent une sorte de veste à larges manches, avec des boutons au-devant : une bourse de soie pend sous le vêtement supérieur; et une paire de mules chinoises complette l'habillement. Les vieillards portent quelquefois des espèces de bottes blanches, qui leur montent jusqu'aux genoux, et ils ont toujours un éventail ou un écran à la main pour se garantir des ardeurs du soleil. Quand ils abordent quelqu'un, ils lui disent : adda bai ké ? *Comment vous portez-vous, Monsieur?* et ils sont très-polis dans leur langage

et dans toute leur conduite, sur-tout envers les Anglais, dont ils ont sans doute éprouvé souvent la générosité. Leurs colporteurs enchérissent sur les Juifs, par les plus bas artifices. Ils ne rougissent pas de demander vingt dollars d'un objet, et de n'en recevoir qu'un : ils ont même entr'eux le renom de grands fripons.

Avant la rébellion de 1740, les Chinois étoient entièrement gouvernés par deux magistrats, ou officiers de leur nation, qui jugeoient dans tous les cas, et prenoient place au conseil. Ils ont maintenant un capitaine et deux lieutenans, l'un desquels siége tous les matins, avec un jury de douze personnes, dans une salle préparée à cet effet. Là, ils écoutent toutes les plaintes, et jugent, s'il est possible, les procès de ceux de leur nation ; avant d'aller devant une cour de judicature hollandaise. Les Chinois doivent se soumettre à ce tribunal, s'ils veulent vivre en bonne intelligence avec les leurs. C'est dans cette même salle que chacun porte sa capitation, les trois premiers jours du mois ; et alors, on élève un pavillon hollandais au-dessus de la porte.

Les Chinois ont quatre pagodes à Batavia ; mais ils ne paroissent pas faire un peuple fort religieux, car ils sont très-inattentifs pendant

l'exercice de leur culte. J'entrai un jour dans une pagode, et j'en trouvai plusieurs qui jouoient aux cartes dans la partie principale du temple. On y voyoit une sorte d'alcove couverte d'images, devant laquelle étoient plusieurs lampes allumées ; quelques petits coffres remplis des cendres du papier qu'on brûle en l'honneur des idoles, et sur le mur un grand nombre de catactères chinois. Je remarquai dans d'autres parties de l'édifice, des lampes, des images, et plusieurs petits réchauds. Je vis aussi, dans une de leurs rues, une cérémonie funèbre que pour sa singularité je veux rapporter ici : —Après avoir, avec des morceaux de papier, allumé un grand feu, chaque personne du cortége y jeta, tour-à-tour, un nombre considérable de chars de papier doré et coloré, ainsi que des figures humaines formées de même matière ; et on entretint soigneusement ce feu jusqu'à ce que tout fût consumé. Alors on vida sur les cendres plusieurs coupes et plusieurs bouteilles pleines, mais je ne pus savoir de quelle liqueur ; chacun rentra ensuite dans sa maison, et la cérémonie fut achevée. La marque du deuil est un turban de toile blanche.

Il paroît qu'il n'y a qu'une seule femme

chinoise à Batavia, et encore ne la voit-on que rarement ; ce seroit un crime capital d'en amener une de la Chine. Les Chinois qui veulent s'établir ici et qui ont envie de se marier, doivent prendre une femme parmi les Malais.

Les Malais des deux sexes sont très-nombreux, et la plupart esclaves ; les blancs en ont beaucoup, et l'on n'emploie qu'eux au service domestique, soit du dedans, soit du dehors. Sous le nom de Malais on comprend des individus de plusieurs nations, tels que ceux qui viennent de Sumatra, de Céram, d'Amboine et de Banda. Les esclaves nés sur la côte de Malabar sont remarquables par la finesse de leur taille, et par leur teint, d'un noir de jais. Les natifs de l'île des Célèbes portent une chevelure également d'un beau noir, et ceux de Timor ont une très-belle peau de même couleur. Tous, en général, ainsi que les naturels des îles orientales, parlent le bas-malai, quoiqu'ils aient un langage différent dans leurs contrées respectives. La plupart d'entr'eux ont le nez plat, et sont généralement petits, mais sur-tout les femmes.

L'habit des Malais esclaves et mâles est très-simple ; il consiste en une paire de caleçons courts, et une longue chemise de toile de

coton rayée ou unie, attachée au poignet avec six petits boutons; et ceux qui le peuvent, en ont deux ou trois en or, auprès du cou. Ils sont accoutumés à tenir une main sur la tête, d'une manière assez particulière. Les hommes libres ont de meilleurs vêtemens, et affectent, à quelques égards, les modes et les usages d'Europe. Ils portent des hauts-de-chausses de satin blanc, des vestes à manches, et tiennent leur chapeau sous le bras; mais ils n'ont ni bas, ni souliers.

Les esclaves du sexe féminin s'entourent les reins d'une longue pièce de toile de coton, qui leur sert de jupon. Leur vêtement supérieur est une sorte de juste-au-corps d'un calico blanc (toile des Indes), qui boutonne au poignet et ferme devant. Elles ont une très-belle chevelure qu'elles relèvent sur le sommet de la tête, et dans laquelle sont passées deux ou trois épingles d'or ou d'argent. Cette parure, avec une boîte de ce dernier métal, qui leur pend à la ceinture, et un mouchoir placé sur les épaules, est pour elles un grand faste. Les femmes qui jouissent de la liberté sont appelées Noonga Cabaia, et portent une longue robe qui tombe jusqu'aux talons. Elles ont aux pieds des pantoufles carrées par le bout, et cependant rele-

vées de pointes fort hautes, avec lesquelles elles marchent difficilement.

Les Malais (et plusieurs blancs) se baignent une fois par jour dans la rivière, et souvent deux. Les hommes sont fort adonnés au jeu. Ils se noircissent les dents en mâchant sans cesse leur mastic ; mais ils ont une manière très-expéditive de les nétoyer avec du poivre bâtard. Ils mâchent aussi du tabac et du poivre. Ce peuple est reconnu pour être indolent et vindicatif. Quand un Malai se croit insulté, il se rend à une maison de jeu, s'enivre d'opium, et sort ensuite, une arme à la main, pour chercher son ennemi. Dans cet état il s'efforce de tuer tous ceux qui veulent l'arrêter, et souvent il l'est lui-même avant d'être pris. Ce combat qu'on nomme *amock*, est commun à Batavia. Le criminel, lorsqu'on le prend en vie, périt du supplice de la roue.

Les Malais sont Mahométans, et ont plusieurs mosquées dans cette ville.

Il y a aussi une autre classe de peuple, dont les individus sont appelés Portugais. Les Maais les n omment Orrang Cerami, ou peuple de Ceram ; mais je ne pus savoir par quelle raison. Ceux-ci ont le teint foncé ; cependant on peut reconnoître sur leur figure, les traits européens.

On voit encore à Batavia un grand nombre de Banians, que les Malais appellent Orrang Codjo. Ils se rasent la tête, et portent un bonnet de forme conique; les autres parties de leur habillement sont une espèce de jupon court, ou un morceau de toile qui leur entoure les reins, et une robe qu'ils placent au-dessus. Les Javanois qui demeurent ici, sont à-peu-près vêtus de la même manière, excepté qu'ils n'ont pas de bonnet: tous sont libres, et il est défendu, sous des peines très-sevères, de les prendre comme esclaves. On trouve aussi à Batavia des Arméniens, des Persans, des Mogols, des naturels de plusieurs parties de l'Inde, de même que des nègres de Madagascar, des bords du détroit de Mozambique, et de toutes les parties orientales de l'Afrique.

Cette capitale est abondamment fournie de denrées de toute espèce; mais, ainsi que dans les villes très-peuplées, il y a nombre d'articles extrêmement chers. On y trouve quelques bœufs, et sur-tout beaucoup de buffles qu'on vend à bas prix, et dont la viande est assez bonne: du mouton qui y est maigre, sec, et fait une mauvaise nourriture: du porc de deux espèces, l'une de la Chine, et l'autre de race d'Europe; le premier est gras, a très-

bon goût, et se vend à bas prix ; mais les Européens le méprisent, et préfèrent le dernier qui est très-cher : la volaille domestique est abondante et à bon marché; j'en ai vu aussi de sauvage. Les canards ne sont pas aussi bons que les nôtres, et l'espèce n'est pas la même ; ceux de Moscovie et les oies y sont pour rien. Il n'en est pas de même des pigeons et des coqs d'Inde. Le marché abonde en poissons, qui font la nourriture favorite des Malais, mais il n'y sont pas variés. Les écrevisses, les coquillages y sont très-bons, ainsi qu'une espèce particulière de petites huîtres. La tortue y est extrêmement abondante, mais fort mauvaise, et il n'y a que la classe inférieure du peuple qui en mange. Je crois qu'il n'est aucun pays du monde qui puisse égaler Batavia, pour la variété des comestibles qu'on y peut acheter, soit dans les boutiques, soit dans les rues, tout cuits ou prêts à l'être. On y tire la farine du Cap, et le pain y est fort bon, et à très-bas prix ; mais on mange plus généralement du riz, qui croît abondamment dans l'île de Java. La boisson ordinaire est le punch au rack. Le bon rack ne se vend que cinquante sols le gallon. Il m'a paru, par tout ce que j'ai pu apprendre, que le princi-

pal ingrédient de cette liqueur, est le sucre : on y mêle aussi du sirop de palmier ; mais je ne puis dire si on y emploie le riz. Le vin de Champagne est le meilleur qu'on boive à Batavia. On y trouve aussi du vin rouge à dix-huit sols la bouteille, et la bière en coûte vingt. Le sucre est extrêmement commun, il n'y vaut guères que deux sols la livre, et le candi, trois. Le café n'y est pas moins abondant ; il croît à Java, et c'est une compagnie qui en fait le commerce ; mais on peut en acheter, en contrebande, à deux sols et demi la livre. Le beurre est très-bon à Batavia, et il y en a suffisamment, pour l'usage des habitans qui en prennent avec le café et le thé. On en tire aussi d'excellent du Cap. Les jardins produisent des pois, des haricots, des asperges, de la laitue, du persil, du pourpier, des oignons, des raves blanches, des patates, des choux, des épinards, des concombres, du céleri, des endives, pendant toute l'année. Outre ces plantes exotiques, il y a une grande quantité de fèves du pays, d'ignames, de patates douces, de citrouilles, des mousserons, de petits oignons, semblables aux échalottes, de poivre rouge, et d'autres herbes potagères, dont l'énumération deviendroit fastidieuse.

Les meilleurs fruits de Batavia sont ceux du mangoustan, qui y sont si salutaires, qu'on peut en manger avec la fièvre : le ramboutan qui croît en grappe, et est couvert d'une gousse épaisse, d'un rouge brillant, avec de foibles épines, ce qui lui donne l'air un peu sauvage; l'intérieur du fruit, qui est transparent et de la grosseur d'un œuf de pigeon, donne un jus exquis, d'un très-agréable acide. Les pommes de pin sont aussi très-abondantes et très-bonnes, et ne coûtent qu'un demi-sou la pièce. Le fruit du durion et le nanca sont fort estimés par les habitans; mais ils sont très-désagréables pour les étrangers, ayant un goût semblable à celui de l'oignon, de l'ail et du sucre mélangés ensemble. Le nanca est un fruit long, divisé intérieurement en quatre parties égales, avec un noyau dans chaque; il est assez gros, et croît sur le tronc de l'arbre; le dedans du fruit est jaune, et le dehors vert. Généralement il est entouré d'un sac, ce qui le garantit de toute vermine avant qu'il soit mûr. Le fruit du durion est moins gros, sa forme est ronde, et il est couvert de tubercules épineux. Il y a du fruit-pain à Batavia, mais si rempli de pepins qu'on ne peut le manger. Les mangles y sont extrêmement abondantes, et

à mon avis, elles sont meilleures vertes, avec du poivre et du sel. Les oranges y sont rares, et n'ont que peu de goût ; mais on y trouve une grande quantité de limons, et quelques namnams aussi, qui sont bons à manger petits. On y voit encore un fruit appelé salae, produit par une sorte de rattan; ce fruit est couvert par-dessus de petites écailles brunes, et il a un goût de fromage, de pomme et d'oignon. Les guavas, considérés comme les meilleures de leur espèce, ont une odeur si désagréable que je ne pus les sentir. Les jambos sont de plusieurs sortes ; les uns grands, les autres petits, quelques-uns ronds ; ceux-ci longs, blancs, mouchetés, écarlate et cramoisi. On fait généralement l'huile avec des noix de cocos qu'on trouve en grande quantité. Les autres fruits sont des plantains, des melons d'eau, des anona squamosa, des anona reticula, des pommes d'Acajou, des raisins et des citrons.

Tous les vaisseaux qui doivent être radoubés ici, se rendent à une petite île, appelée Unrust, située dans la baie, et à sept milles ou environ de Batavia. On y trouve tout ce qu'il faut pour débarquer la charge du vaisseau, et un inspecteur qui préside à toute l'opération.

L'île entière n'est qu'un chantier ; elle est habitée par des charpentiers, et par tous les autres ouvriers nécessaires au radoub des vaisseaux (*). Près d'Unrust est une autre île ap-

---

(*) Ce fut dans cette île que l'on examina notre vaisseau ; un grand nombre de planches et la quille, étoient extrêmement endommagées. Plusieurs de ces planches n'avoient pas un huitième de pouce d'épaisseur ; mais elles étoient heureusement placées devant un des couples du vaisseau, sans quoi il se fût très-probablement abîmé long-tems avant d'entrer dans la baie de Batavia. Pendant qu'on travailloit au radoub, les gens de l'équipage étoient à l'île de Coopers, et y furent attaqués d'une dissenterie putride. Nous en perdîmes trois; le munitionnaire de la chambre des canonniers, un matelot et un mousse. Cette maladie enleva aussi nos deux Otaïtiens, Toobaiah, et son jeune valet Taiyota, que nous comptions emmener en Angleterre. Ils avoient passé quelque tems en bonne santé, et témoignoient une grande surprise à tous les objets nouveaux qui s'offroient à leurs yeux. Ils furent sur-tout frappés en voyant des carosses tirés par des chevaux, et n'épargnoient guères les questions sur tout ce qu'ils ne connoissoient pas. Avant notre arrivée à Batavia, ils avoient fait de grands progrès dans la langue anglaise, dont M. Green, notre astronome, leur avoit donné des leçons, et particulièrement au jeune Taiyota, pour lequel il s'étoit donné beaucoup de peines. Après que ce malheureux enfant fut saisi de cette maladie fatale, il s'écria fréquemment, en

pelée Kuypers, ou Coopers, remplie de magasins, dans lesquels on dépose tout ce que renferment les vaisseaux pendant qu'on les répare. A un mille environ de celle-ci est une troisième île appelée Palmirante, où il y a un hôpital pour les matelots; c'est dans cette même île que l'on enterre ceux qui sont morts, attachés à quelque vaisseau de la compagnie des Indes. Il y a aussi, dans la baie, plusieurs autres îles nommées Amsterdam, Rotterdam, Eadam, où la compagnie entretient des manufactures de cordes, et où elle envoie ses criminels.

---

présence de ceux avec lesquels il étoit le plus familier: *tyaumate oee;* « mes amis, je suis mort ». Il ne refusa aucun médicament; mais Toobaiah, qui fut attaqué en même tems, et ne lui survécut que deux ou trois jours, rejeta tous les remèdes qu'on lui offrit. Il s'abandonna à la douleur, et aux regrets les plus amers, d'avoir abandonné sa patrie. Quand il eut appris la mort de son jeune valet, il fut inconsolable. Dans sa douleur, il s'écrioit: *Taiyota! Taiyota!* Tous deux furent enterrés par nos soins, dans l'île d'Eadam. Pendant notre séjour à Batavia, la plupart d'entre nous furent malades. M. Monkhouse notre chirurgien, et le valet-de-chambre de M. Green, perdirent la vie; et quelques-autres eurent bien de la peine à réchapper de cette affreuse maladie.

L'île de Java abonde en singes, en perroquets et en volailles sauvages : on y voit aussi un grand nombre de chevaux qui sont petits, mais vifs.

Lès mousons d'ouest commencent en octobre ou novembre, et quelquefois plus tard. C'est alors la saison des pluies : le mouson d'est règne depuis le mois d'avril ou de mai.

La langue qu'on parle généralement à Batavia est le bas-Malai, et il est nécessaire que celui qui veut y faire quelque résidence l'apprenne. Cette langue est très-différente du haut-Malai, ou du Malai, proprement dit, qu'on parle dans l'Inde continentale. Le bas-Malai peut être comparé à la langue franque; comme elle, il est composé de plusieurs autres, c'est-à-dire, du Malai, du Portugais, et de celles des îles orientales. Je joins ici un court vocabulaire de chacune de ces langues, ainsi que de celles des autres nations voisines de Batavia. Je les ai formées d'après les connoissances que j'en ai reçues, pendant tout mon séjour dans cette ville, de personnes nées dans tous ces différens pays.

VOCABULAIRE

De la langue Malai, *que l'on parle à Batavia, vulgairement appelée* Bas-Malai.

Alla, *ou* Alla t'alla,	*Dieu.*
Tooang alla,	*Le Seigneur notre Dieu.*
Soorga,	*Le ciel.*
Nooraka,	*L'enfer.*
Saintang, Mamadee, *ou* Booleess,	*Le diable.*
Orrang Saintang,	*Un démon*, ou *un revenant.*
Appee,	*Le feu.*
Aier,	*L'eau.*
Detanna, *ou* Negree,	*La terre.*
Laot,	*La mer.*
Langee,	*Les cieux.*
Matt'aree,	*Le soleil.*
Boolang,	*La lune.*
Beentang,	*Les étoiles.*
Trang,	*La lumière.*
Glap,	*L'obscurité.*
Panass,	*Le chaud.*
Deengin,	*Le froid.*
Angin,	*Le vent.*
Waitan,	*L'est.*
Coolon,	*L'ouest.*
Keedol,	*Le nord.*
Lorr,	*Le sud.*
Tarang,	*Les nuages.*

Oojang,

Oojang,	*La pluie.*
Greemiss,	*Une petite pluie.*
Amboon,	*La rosée.*
Awang awang,	*Le brouillard.*
Assup,	*La fumée.*
Keelap,	*L'éclair.*
Goontoor,	*Le tonnerre.*
Oontor,	*L'arc-en-ciel.*
Leendo,	*Un tremblement de terre.*
Orang,	*Les hommes, le monde,* ou *le peuple.*
Lakee lakee,	*Un homme.*
Orang tooa,	*Un vieillard.*
Parampooan,	*Une femme,* ou *une jeune femme.*
Anna paraowan,	*Une vierge.*
Booda, *ou* Anna lakee lakee,	*Un garçon.*
Anna parampooan,	*Une jeune fille.*
Annae, *ou* anna,	*Un enfant.*
Cumbar,	*Deux jumeaux.*
Bappa, *ou* pappa,	*Père.*
Ma,	*Mère.*
Cakè,	*Grand-père.*
Naimai,	*Grand'-mère.*
Bappa teerree,	*Beau-père.*
Mateeree,	*Belle-mère.*
Anna lakee,	*Un fils.*
Anna parampooan,	*Une fille.*
Soodara lakee,	*Un frère.*
Soodara parampooan,	*Une sœur.*
Lakee,	*Un mari.*
Beene,	*Une femme.*

Cawin,	*Une noce.*
Orang cawin,	*L'époux.*
Boodjang,	*Une veuve.*
Peeatoo,	*Un orphelin.*
Anna soondal,	*Un bâtard.*
Taman,	*Un ami.*
Manchoree,	*Un voleur.*
Orang boota,	*Un aveugle.*
Orang Balanda,	*Un Hollandais.*
Orang Engrese,	*Un Anglais.*
Orang Cerami,	*Un Portugais.*
Orang Codja, *ou* Codjo,	*Un Maure, un Mogol, un Banian.*
Orang China,	*Un Chinois.*
Orang Maleiyo,	*Un Malai.*
Orang Bugeess,	*Natif de l'île des Célèbes.*
Orang Papooa,	*Un Nègre,* ou *un Caffre.*
Badang,	*Le corps en entier.*
Capalla,	*La tête.*
Atuscapalla,	*Le sommet de la tête.*
Ramboo,	*La chevelure.*
Mooca,	*Le visage.*
Taleenga,	*Les tempes.*
Matta,	*Les yeux.*
Beedjee matta,	*Le globe de l'œil.*
Ramboo matta,	*Les sourcils.*
Atus matta,	*Les cils.*
Booloo matta,	*Le feu des yeux.*
Cooping,	*Les oreilles.*
Edong,	*Le nez.*
Enga,	*Les narines.*
Peepee,	*Les joues.*
Leeda,	*La bouche.*

Beebir, *ou* moloo,	*Les lèvres.*
Geegee,	*Les dents.*
Oojoo leeda,	*La langue.*
Daga,	*Le menton.*
Yenga, *ou* coomiss,	*La barbe.*
Lehair,	*La gorge.*
Watta lehair,	*Le cou.*
Dada,	*Les seins.*
Soosoo,	*Les mamelons.*
Purroo, *ou* prott,	*Le ventre.*
Poossar,	*Le nombril.*
Balacang,	*Le dos.*
Peengang,	*Les reins.*
Poonda,	*Les épaules*
Catea,	*Les aisselles.*
Tangan,	*Tout le bras et la main.*
Seecoo,	*Le coude.*
Balacang tangan,	*Le revers de la main.*
Pala tangan,	*La paume de la main.*
Manjaree,	*Le pouce.*
Yereeggee,	*Les doigts.*
Taree,	*L'index.*
Taree tanga,	*Le doigt du milieu.*
Jeregee, *ou* jereejee,	*Le quatrième doigt.*
Anna, *ou* jintee,	*Le petit doigt.*
Pantar,	*Les hanches.*
Fanta,	*Les hanches.*
Panco,	*Les cuisses.*
Lootoo,	*Les genoux.*
Palpalla	*Les jarrets.*
Cakee,	*La jambe et le pied.*
Toocakee,	*Le gras des jambes.*
Sapatoo,	*Le pied.*

Balcakee,	*La plante du pied.*
Yereeggee cackee,	*Les orteils.*
Boolo,	*Le poil.*
Coolit,	*La peau.*
Gomoe,	*La graisse.*
Daging,	*La chair.*
Darra,	*Le sang.*
Oorat,	*Une veine.*
Toolang,	*Les os.*
Soom som,	*La moëlle des os.*
Otae,	*La cervelle.*
Oosooss,	*L'estomac.*
Atee,	*Le cœur.*
Ooso,	*Les boyaux.*
Toole toole,	*Les rognons.*
Tullum boongan,	*La vessie.*
Soosoo,	*Le lait.*
Aier matta,	*Les larmes.*
Beengata, *ou* beenatang,	*Un animal.*
Beenatang ootang,	*Un animal sauvage.*
Tandoo,	*Les cornes.*
Coolit,	*Le cuir,* ou *la peau.*
Booloo,	*Les cheveux,* ou *la laine.*
Aicor,	*La queue.*
Moeenje,	*Un singe.*
Coocang,	*Lemur tardigradus.* (Voyez *Linnée*).
Gaidja, *ou* gadja,	*Un éléphant.*
Matcha,	*Un tygre.*
Cootching,	*Un chat.*
Tecooss,	*Un rat.*
Unjing, *ou* anjing,	*Un chien.*
Babee,	*Un porc.*
Coodda,	*Un cheval.*

Onta,	*Un âne.*
Sampee-lakee,	*Un bœuf.*
Sampee, parampooan,	*Une vache.*
Carbao,	*Un buffle.*
Cambeeng,	*Une brebis*, ou *un mouton de Guinée.*
Cambeeng-Balanda,	*Un mouton d'Europe.*
Keedang, *ou* manjae,	*Un daim, commun à Java.*
Cantcheell,	*Un petit daim, pas plus gros qu'un lapin.*
Choree choree,	*Une chauve-souris.*
Boorong, *ou* booloo,	*Un oiseau.*
Mooloo booloo,	*Un bec d'oiseau.*
Saiap,	*Les aîles.*
Aicor,	*La queue.*
Booloo booron,	*Une plume.*
Sarran boorong,	*Un nid d'oiseaux.*
Tullor,	*Un œuf.*
Ulang,	*Un aigle.*
Cocatooa, *ou* kacatooa,	*Un coq sauvage.*
Papagai,	*Un perroquet.*
Noree, *ou* looree,	*Un loriot.*
Baiyo,	*Gracula religiosa, minos.*
Aiam,	*De la volaille.*
Aiam lakee lakee,	*Un coq.*
Jengir,	*Une crête de coq.*
Aiam parampooan,	*Une poule.*
Aiam balanda,	*Un coq d'Inde.*
Gangsa,	*Une oie.*
Baibai,	*Un canard.*
Maraae,	*Un paon.*
Boorong darra,	*Un pigeon.*
Eacang,	*Un poisson.*

Lomba lomba,	*Une grampuss.*
Punyoo,	*Une tortue.*
Koora koora,	*Une tortue de terre.*
Chicao,	*Un lézard.*
Kaico, *ou* toke,	*Un lézard qui entre dans les maisons, et qui a un cri particulier.*
Codda,	*Un crapaud.*
Oolar,	*Un serpent.*
Cullaculla,	*Un rouget.*
Tangcreek,	*Un grillon.*
Keejang,	*Un papillon.*
Lallar,	*Une mouche.*
Smootallang,	*Une petite fourmi noire.*
Pootoo,	*Un pou.*
Oodang,	*Écrevisse de mer.*
Rooma,	*Une maison.*
Maja boondar,	*Une table ronde.*
Maja panyang,	*Une table carrée.*
Peesoo, *ou* peesooe,	*Un couteau.*
Gor,	*Une fourchette.*
Saindoo, *ou* sandue.	*Une cuillère.*
Gandang,	*Un tambour.*
Panching,	*Un hameçon.*
Jaring, *ou* taring,	*Un filet.*
Barang,	*Des habits.*
Cameeja,	*Une chemise.*
Sapalloo,	*Des souliers, ou des mules.*
Bantar,	*Un oreiller.*
Macanan,	*Des vivres.*
Macan pagee,	*Le déjeûner.*
Macan teng aree,	*Le dîner.*
Macan mallam,	*Le souper.*

Rotee,	*Du pain.*
Nassee,	*Riz bouilli.*
Curree,	*Une soupe bien assaisonnée.*
Caldoo,	*Bouillon de poulet.*
Montega,	*Beurre.*
Caidjoo,	*Fromage.*
Garrum,	*Sel.*
Meenja, *ou* meenyae,	*Huile.*
Chooca,	*Vinaigre.*
Lada,	*Poivre.*
Atchar,	*Espèce particulière de poivre.*
Goola paseer,	*Sucre.*
Goola batoo,	*Sucre candi.*
Tambaco,	*Tabac.*
Meeno, *ou* meenum,	*Boisson.*
Aier meeno,	*Eau bonne à boire.*
Angor,	*Vin.*
Angor de maira,	*Vin rouge.*
Angor pootee,	*Vin blanc.*
Angor assum,	*Vin de Champagne.*
Angor dooae,	*Vin de palmier.*
Samshoo,	*Espèce particulière de liqueur.*
Aier callappa,	*Lait de noix de cocos.*
Pagee,	*Le matin.*
Matàree teinge,	*La matinée.*
Taingaree,	*Midi.*
Mataree meeree,	*L'après-midi.*
Mataree toroo,	*Le coucher du soleil.*
Soree,	*Le soir.*
Tainga mallam,	*Minuit.*

Calim aree dowloo,	*Avant-hier.*
Calim aree dowloo mallam,	*L'avant dernière nuit.*
Calim aree,	*Hier.*
Eniee aree,	*Aujourd'hui.*
Baisoo, *ou* baisue,	*Demain.*
Loossa,	*Après-demain.*
Seang seang,	*Dans le jour.*
Baisoo dattang,	*Un autre jour,* ou *un autre tems.*
Poocol, *ou* jam,	*Une heure.*
Stainga poocol,	*Une demi-heure.*
Sa jamahat,	*Une semaine.*

Jours de la semaine.

Aree jamahat,	*Lundi.*
Aree saptoo,	*Mardi.*
Aree gnahat,	*Mercredi.*
Aree isneen,	*Jeudi.*
Aree salassa,	*Vendredi.*
Aree rubo,	*Samedi.*
Aree camess,	*Dimanche.*
Sa boolan,	*Un mois.*
Sa taong,	*Une année.*
Taong baroo,	*La nouvelle année.*
Mooda,	*Jeune.*
Tooa,	*Vieux.*
Lapar,	*Affamé.*
Ramboo butal,	*Cheveux longs.*
Ramboo eekal,	*Cheveux bouclés.*
Ramboo beeneering,	*Cheveux frisés.*
De dallam,	*Dans.*
Delawar,	*Sans.*

Kanna, *La droite.*
Keeree, *La gauche.*
Penda, *ou* pendue, *Court.*
Panyang, *Long.*
Tepiss, *Mince.*
Tabal, *Épais.*
Laibar, *Étroit.*
Coran laibar, *Large.*
Boondar, *Rond.*
Panyang, *Carré.*
Canja, *Plein.*
Pussar, *Gros.*
Ootang, *Sauvage, Agreste.*
Stainga, *Moitié.*
Cucheel, *Un peu.*
Tooga, *Une chose,* ou *une pièce.*
Gooa, *Moi.*
Loo, *Vous.*
Loo poonya, *Vous,* plur.
Gooa poonya, *Mon,* ou *ma.*
Deea, *Lui.*
Deea poonya, *Son, sa, ses.*
Itooling, *Eux.*
Eenee, *Ce.*
Eedoo *ou* eetoo, *Que.*
De seennee, *Ici.*
De sanna, *Là.*
Seennee, *A cette place.*
Tarro de seetoor, *A cette place,* ou *ici.*
Mana, *Lequel.*
Appa, *Quoi.*
Adda, *Oui.*
Ambeel, *Apporter.*

Anoat,	*Emporter.*
Panya,	*Rôtir.*
Tootoo,	*Couvrir.*
Tarabang,	*Fuir.*
Badeeree,	*Lever.*
Nampas,	*Souffler.*
Meeno,	*Sucer.*
Potong,	*Couper.*
Saindo,	*Souper.*
Gegit,	*Mordre.*
Busseela,	*S'asseoir les jambes croisées.*
Balek,	*Tourner.*
Tootoo matta,	*Cligner les yeux.*
Booang,	*Vider.*
Sallin,	*Emplir.*
Floit,	*Siffler.*
Munyanye,	*Chanter.*
Tatawa,	*Rire.*
Manangas,	*Crier.*
Loopa,	*Oublier.*
Looda gillap,	*Il fait obscur.*
Oojang attang,	*Il pleut.*
Sooda,	*C'est fait.*
Tallalo mahal,	*C'est trop.*
Abda bai,	*Ils sont bons.*
Trada bai,	*Ils ne sont pas bons.*
Abda,	*J'ai.*
Troda,	*Je n'ai pas.*
Cassee gooa,	*Donnez-moi.*
Marro de seinne,	*Venez ici.*
Pasang leeling,	*Allumez la chandelle.*
Goonte leeling,	*Soufflez la chandelle.*

Boingoos,	*Mouchez-vous.*
Sapo camre,	*Balayez la chambre.*
Barapee,	*Combien.*
Barapee saloo rupea,	*Combien pour une roupie?*
Barapee maon,	*Quel est le prix de cela?*
Adda cows sootra,	*Avez-vous obtenu quelques étoffes de soie.*
Appa catta,	*Que dit-il?*
Dee manna,	*Où est un tel?*
Jallang dee sanne,	*Quel est le chemin?*
Salama tidor,	*Bonne nuit.*

VOCABULAIRE

De la langue d'Anjonga, sur la côte de Malabar, appelée à Batavia le haut-Malai, ou *le Malai proprement dit.*

Veiloo,	*Le soleil.*
Saoo,	*La lune.*
Nacaistrum,	*Les étoiles.*
Vanum,	*Le ciel.*
Vaigum,	*Les nuages.*
Menal,	*L'éclair.*
Eeeree,	*Le tonnerre.*
Tanee,	*L'eau.*
Maya,	*La pluie.*
Tee,	*Le feu.*
Cairo,	*La terre.*
Manizen,	*Un homme.*
Oroopinnoo,	*Une femme.*
Talla,	*La tête.*

Otehe,	*Le sommet de la tête.*
Talla moodee,	*La chevelure.*
Mocom,	*Le visage.*
Naitee,	*Le front.*
Canna,	*Les yeux.*
Cadoo,	*Les oreilles.*
Moco,	*Le nez.*
Caowda,	*Les joues.*
Waa,	*La bouche.*
Choondoo,	*Les lèvres.*
Pailoo,	*Les dents.*
Nacoo,	*La langue.*
Taree,	*Le menton.*
Veeja,	*La barbe.*
Carittoo,	*Le cou.*
Ninyoo,	*La poitrine.*
Mola,	*Les mamelons.*
Bagroo,	*Le ventre.*
Corelloo,	*Le nombril.*
Ooroopoo,	*Les épaules.*
Cai,	*Tout le bras.*
Mootooe,	*Le coude.*
Eai,	*La main.*
Oolung-eai,	*La paume de la main.*
Poorang-eai,	*Le revers de la main.*
Veraloo,	*Les doigts.*
Chande,	*Les hanches.*
Torra,	*Les cuisses.*
Mootoo,	*Les genoux.*
Caloo,	*Les jambes et les pieds.*
Raloo-veraloo,	*Les orteils.*
Oolung caloo,	*La plante du pied.*
Nacong,	*Les ongles.*

Majaroo,	*Le poil.*
Caluttoo,	*Le matin.*
Ooteha,	*Midi.*
Eraoo,	*Le soir.*
Erittoo,	*La nuit.*
Enalla,	*Le jour.*
Teenoo,	*Manger.*
Koree,	*Boire.*
Nada,	*Marcher.*
Odoo,	*Courir.*
Nokoo,	*Voir.*
Caloo,	*Entendre.*
Mana,	*Sentir.*
Chulloo,	*Parler.*

Noms de Nombre.

Onoo,	*Un.*
Randoo,	*Deux.*
Mono,	*Trois.*
Nalieu,	*Quatre.*
Unjoo,	*Cinq.*
Aroo,	*Six.*
Yalloo,	*Sept.*
Yuttoo,	*Huit.*
Weinbuthoo,	*Neuf.*
Pàtoo,	*Dix.*
Patoo nonoo,	*Onze,* etc.
Eroowadoo,	*Vingt.*
Moopada,	*Trente.*
Nailpada,	*Quarante.*
Unpada,	*Cinquante.*
Aroopada,	*Soixante.*

Irrewothe,	*Soixante-dix.*
Unbuthoo,	*Quatre-vingts.*
Tonorra,	*Quatre-vingt-dix.*
Norra,	*Cent.*

VOCABULAIRE

De la langue des Naturels de l'Isle de Sumatra, dans les Indes orientales.

Jet,	*Le soleil.*
Gù *ou* geuex,	*La lune.*
Tchee,	*Les étoiles.*
Thee,	*Le ciel.*
Hoïn,	*Les nüages.*
Hò,	*La pluie.*
Gowshù,	*L'arc-en-ciel.*
Haï,	*La mer.*
Whang,	*Le vent.*
Lang,	*Un peuple.*
Tapò,	*Un homme.*
Tsawà,	*Une femme.*
Taow,	*La tête.*
Tamung,	*La chevelure.*
Beeïn,	*Le visage.*
Bwaclieu,	*Les yeux.*
Vacvaï,	*Les sourcils.*
Vactoojin,	*Les cils.*
Pee,	*Le nez.*
Tsooë,	*La bouche.*
Tsooë toon,	*Les lèvres.*
Tsooë kee,	*Les dents.*

Tsooë eta,	*Le menton.*
Tchee,	*La langue.*
Amcooë,	*Le cou.*
Semgua,	*La poitrine.*
Deeïn,	*Les mamelons.*
Pacto,	*Le ventre.*
Patsa,	*Le nombril.*
Padja,	*Le dos.*
Pakow peeng,	*Les côtés.*
Quintaow,	*Les épaules.*
Tchoo,	*Les bras.*
Coai,	*Les aisselles.*
Tche aowtee,	*Le coude.*
Tchoo pooa,	*La main.*
Tchoo tang seeam,	*La paume de la main.*
Tsung taow,	*Les doigts.*
Cajang,	*Les hanches.*
Cada tooë,	*Les cuisses.*
Cadaow,	*Les genoux.*
Caooto,	*Les jambes.*
Catsat,	*Les chevilles des pieds.*
Ca,	*Le pied.*
Cojang taow,	*Les orteils.*
Catchù atù,	*La plante du pied.*

Noms des nombres.

Chit,	*Un.*
Nung,	*Deux.*
Sa,	*Trois.*
See,	*Quatre.*
Ingo,	*Cinq.*
La,	*Six.*
Chee,	*Sept.*

Poë,	*Huit.*
Ca,	*Neuf.*
Tsap,	*Dix.*
Tsapet,	*Onze.*
Tsapgee,	*Douze.*
Tsee tsap,	*Vingt.*
Tsee et,	*Vingt-un.*
Tsa tsap,	*Trente.*
Chippa,	*Cent.*
Chet cheang,	*Mille.*
Chet bang,	*Dix mille.*
Chet sabang,	*Cent mille.*
Chet pawang,	*Un million.*

Noms de nombre des Naturels de l'Isle de Ceiram, dans les Indes orientales.

O eenta,	*Un.*
O looa,	*Deux.*
O toloo,	*Trois.*
O patoo,	*Quatre.*
O leema,	*Cinq.*
O loma,	*Six.*
O peeto,	*Sept.*
O aloo,	*Huit.*
O teeo,	*Neuf.*
O pooloo,	*Dix.*

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE

De la Langue du peuple de l'Isle de Madagascar.

Delanna,	*La terre.*
Greemiss,	*Une brume.*
Cumbar,	*Des jumeaux.*
Loha, *ou* dooha,	*La tête.*
Voolaon dooha,	*Les cheveux.*
Handing,	*La figure.*
Massoo,	*Les yeux.*
Vooloo massoo,	*Les sourcils.*
Soofi,	*Les oreilles.*
Oroong,	*Le nez.*
Bava,	*Les joues.*
Mooloor,	*La bouche.*
Neefee,	*Les dents.*
Leula,	*La langue.*
Vaow,	*Le menton.*
Voossoon,	*Le cou.*
Dada,	*La poitrine.*
Nooroo,	*Les mamelons.*
Reeboo,	*Le ventre.*
Foit,	*Le nombril.*
Voohoo,	*Le dos.*
Vooha,	*Le côté.*
Soorooka,	*Les épaules.*
Tangan,	*Le bras et la main.*
Hailik,	*Les aisselles.*
Keehow,	*Les coudes.*

Voohan tangan,	*Le revers de la main.*
Falla tangan,	*La paume de la main.*
Ranjang tangan,	*Les doigts.*
Foonee,	*Les hanches.*
Fai,	*Les cuisses.*
Lohalka,	*Les genoux.*
Randjao,	*Les jambes.*
Boobeechee,	*Le gras des jambes.*
Ungoor,	*Le pied.*
Ambanee ungoor,	*La plante du pied.*
Ranjang ungoor,	*Les orteils.*
Matcha,	*Un tigre.*
Onta,	*Un chameau.*
Onta,	*Un âne.*
Oolar *ou* boolar,	*Un serpent.*
Smootallang,	*Une fourmi.*
Cumbang sapatoo,	*L'hibiscus écarlate.*
Manga mattang,	*Le mangas vert.*
Manga bapang,	*Le mangas mûr.*
Cobong,	*Un jardin.*
Basar,	*Un marché.*
Cointchee,	*Une clef.*
Cointhee sapatoo,	*Des boucles.*
Leyang, *ou* loyang,	*L'airain.*
Sootra,	*De la soie.*
Tampalooda,	*Un crachoir.*
Gaingong,	*Un instrument de musique, en roseau.*
Cajing,	*Un habit malai.*
Caidjoo,	*Une sorte de vêtement de dessus, blanc.*
Tomeat,	*Une canne.*
Corro corro,	*Proe de Java.*

Maddat appiam,	*De l'opium.*
Ratchang,	*Du poison.*
Curjeedoo,	*Un remède.*
Orrang buggeess,	*Un homme de Macassar.*
Orrang meenta,	*Un mendiant.*
Cabeezee,	*Un eunuque.*
Orrang geela,	*Un lunatique.*
Bodda,	*Un fou.*
Orrang oodal, *ou* oosta,	*Un menteur.*
Boodjang,	*Un bachelier.*
Doocoon,	*Un docteur.*
Emai,	*Titre de respect.*
Noonya,	*Madame (mistress).*
Noona,	*Mademoiselle (miss).*
Cawïn,	*Un mariage.*
Pacattan,	*Langue*, ou *langage.*
Soondal,	*Un mensonge.*
Carmarran dooloo mallam,	*L'avant dernière nuit.*
Baisoo dattang,	*Après-demain.*
Poocool *ou* jam,	*Une heure.*

Jours de la semaine.

Aree Jamahat,	*Vendredi.*
Aree Saptoo,	*Samedi.*
Aree Gnahat,	*Dimanche.*
Aree Seenen,	*Lundi.*
Aree Salassa,	*Mardi.*
Aree Rubo,	*Mercredi.*
Aree Camess,	*Jeudi.*
Tongbarroo,	*La nouvelle année.*
Mabooe,	*Ivre.*

Lammoo,	*Un lunatique.*
Matapoota, *ou* mataboota,	*Aveugle, ou cécité.*
Toolee,	*Sourd.*
Gagoo,	*Muet.*
Bainco,	*Boiteux.*
Tangallang,	*Noyé.*
Jahat,	*Cruel.*
Sussue,	*Étroit.*
Longar,	*Large.*
Crass,	*Haut, rapide, fort.*
Maira mooda,	*Rouge clair.*
Maira looa,	*Rouge foncé.*
Passeer,	*Content,* ou *gai.*
Talalloo,	*Une superfluité, comme ta-* lallo bagoos, *trop beau.*
Morra,	*A bon marché.*
Malengkit bagitta,	*Gluant.*
Passang,	*Une paire.*
Dooadooa,	*Ensemble.*
Laian,	*Un autre.*
Seedeecoot,	*Peu.*
Sarre,	*Chacun.*
Nantee dowloo,	*Peut-être.*
Dowloo,	*Avant.*
Baroo sang,	*Maintenant.*
Sampee,	*Jusques,* ou *jusqu'à.*
Begeenne, *ou* begeetoo,	*Aussi, comme cela, de cette manière.*
Belair malay,	*Voguer.*
Gossoe peesoo,	*Aiguiser un couteau.*
Pangeel,	*Appeler,* ou *nommer.*
Teembool,	*Croître.*
Batcha,	*Lire.*

Potong,	*Couper.*
Curju *ou* beeking,	*Faire.*
Tarro,	*Mettre,* ou *placer une chose.*
Boonte,	*Etre enceinte.*
Sambayam,	*Prier.*
Bole,	*Etre capable.*
Gaigar,	*Se presser* ou *se hâter.*
Peecool, *ou* bawa,	*Porter.*
Passang,	*Briller.*
Yattoo,	*Tomber.*
Tadda tadda,	*Attacher.*
Jangan,	*Ne faites pas.*
Lalloo de seetoo,	*Retirez-vous.*
Sappatow,	*Qui sait?*
Sapeetoo,	*Qui est là?*
Appa maon,	*De quoi avez vous besoin?*
Soocoo sooca,	*Choisissez-vous?*
Maon,	*Voulez-vous?*
De manna boole dappa,	*Où peut-on avoir cela?*
Maon appa tradda ambeel,	*Pourquoi n'a-t-on pas apporté cela?*
Curjappa,	*Qu'en faites-vous?*
Cappang belair,	*Quand vous embarquez-vous?*

Noms de nombre.

Isse *ou* essa,	*Un.*
Rooe,	*Deux.*
Tulloo *ou* tailoo,	*Trois.*
Efax *ou* efar,	*Quatre.*
Leman *ou* lime,	*Cinq.*
One *ou* aine,	*Six.*

Heitoo *ou* petoo,	*Sept.*
Balloo,	*Huit.*
Seeva,	*Neuf.*
Fooroo, *ou* fooloo,	*Dix.*

Noms de nombre des Nègres qui habitent les bords de la rivière de Gambrie, en Afrique.

Killing,	*Un.*
Foola,	*Deux.*
Saba,	*Trois.*
Nane,	*Quatre.*
Looloo,	*Cinq.*
Owrou,	*Six.*
Oronglo,	*Sept.*
Sae,	*Huit.*
Conunte,	*Neuf.*
Tang,	*Dix.*
Tang killing,	*Onze*, etc.
Emwa,	*Vingt.*
Emwa killing,	*Vingt-un.*
Emwa ning tang;	*Trente.*

On compe à Batavia par dollars et par sous; quarante-huit sous font une risdale. La monnoie courante de ce pays est composée de dulles (il en faut huit pour un sou d'Hollande), de dubletkes, de shellings, de roupies de Surate et du Bengale, de ducatons et de demi-ducatons anciens et nouveaux, de dollars d'Espagne, de couronnes et de ducats d'Alle-

magne. Ces différentes espèces conservent toute leur valeur.

Les Chinois et les Malais ont une monnoie particulière, et se servent de réales et de roupies.

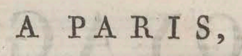
Un de nos gardes-marines déserta ici, et nous soupçonnâmes que ce fut le même qui coupa les oreilles à Orton.

Le 26, décembre, nous levâmes l'ancre et quittâmes la baie de Batavia. Le 5 janvier 1771, nous mouillâmes à l'île du Prince, sur la côte à l'est, où l'eau avoit beaucoup de profondeur près du rivage, et nous y demeurâmes jusqu'au 16. Nous trouvâmes, aux environs, une grande quantité de tortues et de beaux poissons de différentes sortes ; des noix de cocos, des plantains, des mangles, des citrons et des limons : des daims de la grosseur d'un veau, et d'autres plus petits, de la taille d'un lapereau, et qui avoient aussi le même goût : une grande quantité de volaille, dont l'île abonde : du jeune bled d'Inde, du tagarce, du sucre, et quelques canards. Les tortues étoient maigres et fort inférieures à celles que nous prîmes sur la côte de la Nouvelle Hollande. Nous eûmes aussi d'excellens melons d'eau, et du fruit-pain qui eût été meilleur, étant plus mûr.

Cette partie de l'île est assez élevée et couverte de bois, à l'exception de quelques plantations de riz, près desquelles nous vîmes plusieurs maisons. L'autre partie est une terre plate, où il y a grand nombre de plantations de pisang, de calappa et d'autres fruits. Les habitans de cette île n'y sont que depuis trois ou quatre ans; ils viennent de la grande Java, et ont, très-probablement, dépossédé leurs prédécesseurs : ils sont tous Mahométans. C'étoit alors le mois du ramezan, tems auquel ils ne mangent qu'à la nuit. Il y a ici un raja, ou Roi, mais qui est bien pauvre. Ces Indiens s'attachent au milieu du corps une pièce, ou morceau de toile de coton, qui leur tombe jusqu'aux genoux, ainsi qu'une autre de même espèce sur les épaules. Leurs cheveux, comme ceux des Malais, sont très-fins.

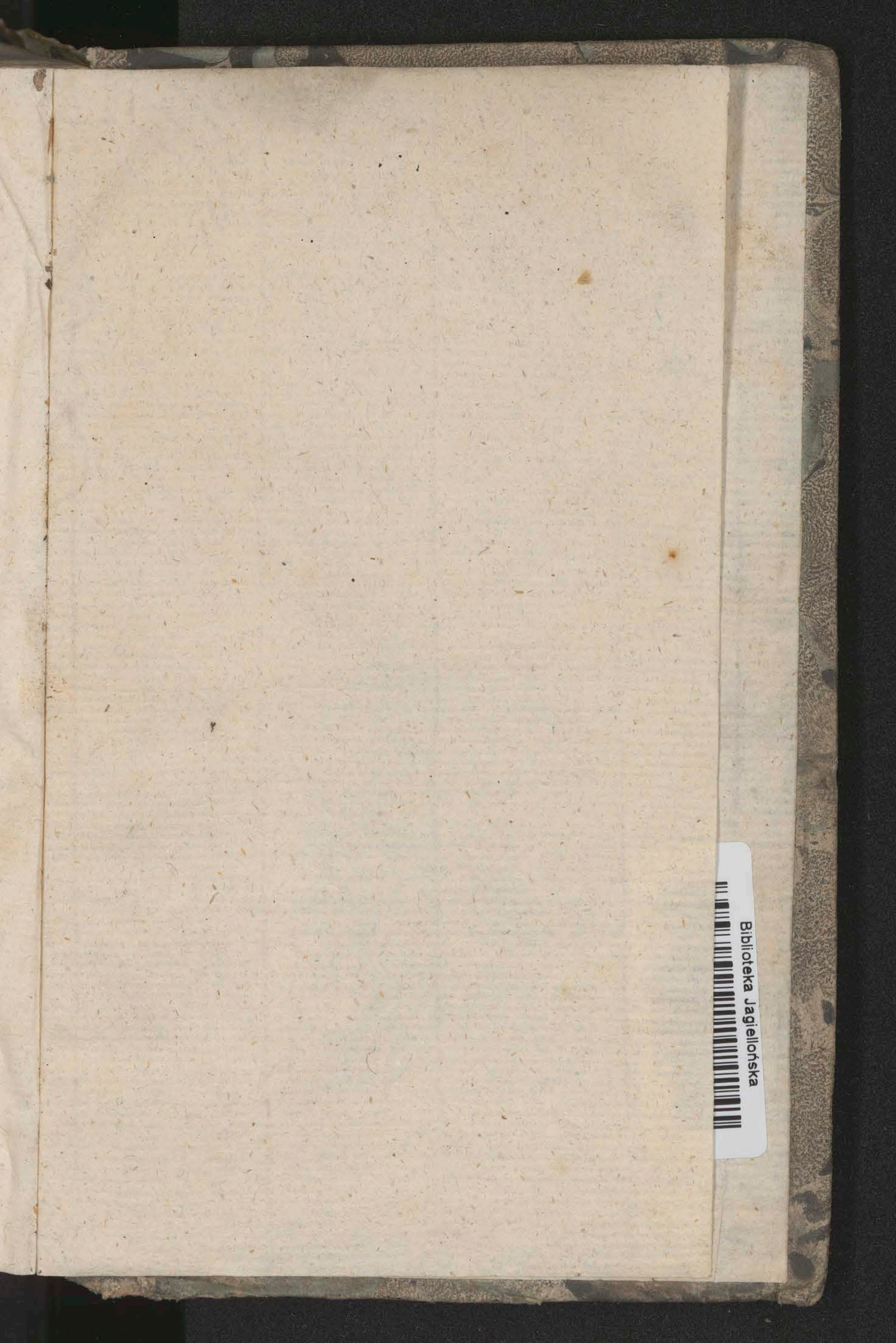
Fin du Tome premier.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.



A PARIS,

Chez { GUILLLAUME, rue du Bacq, n°. 940,
GIDE, Place Saint-Sulpice;
BERTHE, graveur, rue des Noyers, n°. 46.


Biblioteka Jagiellońska

